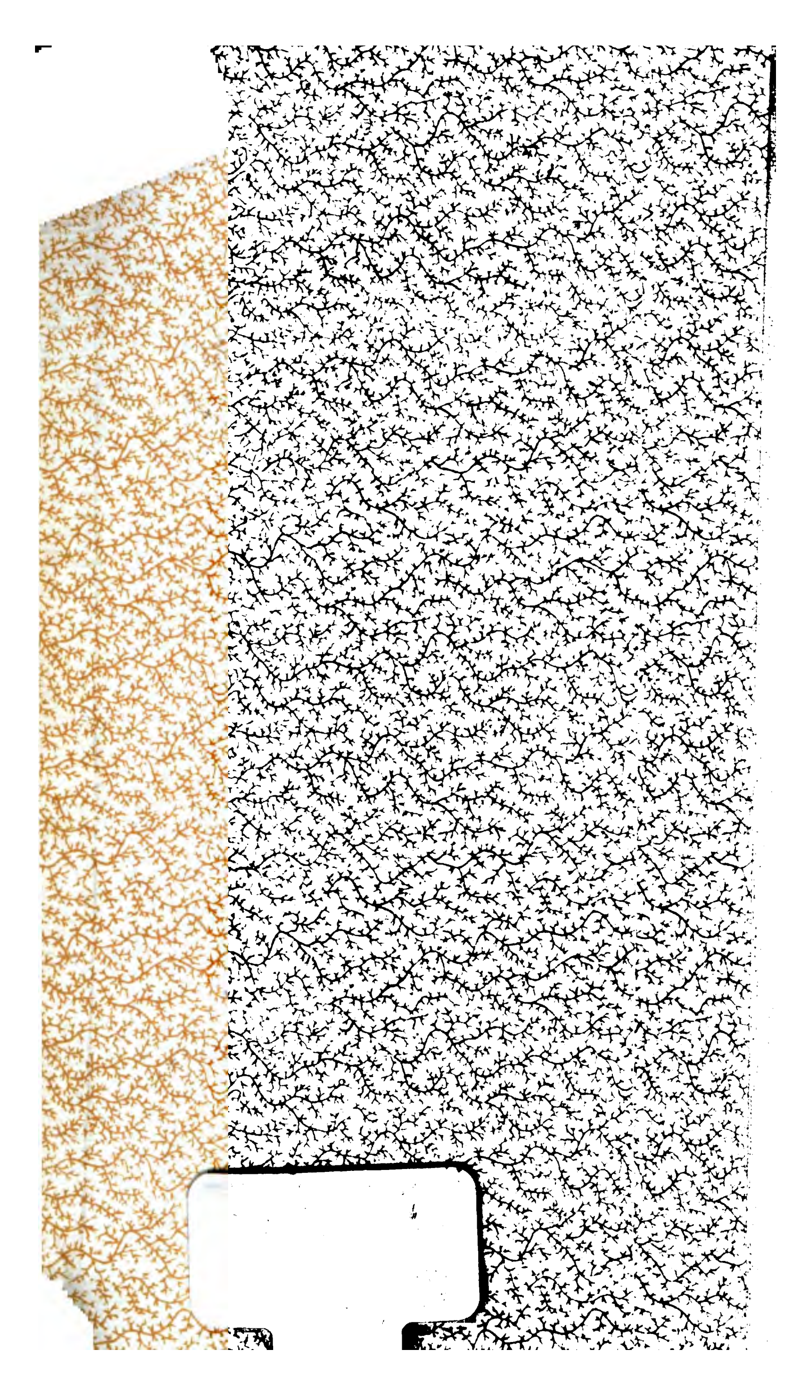
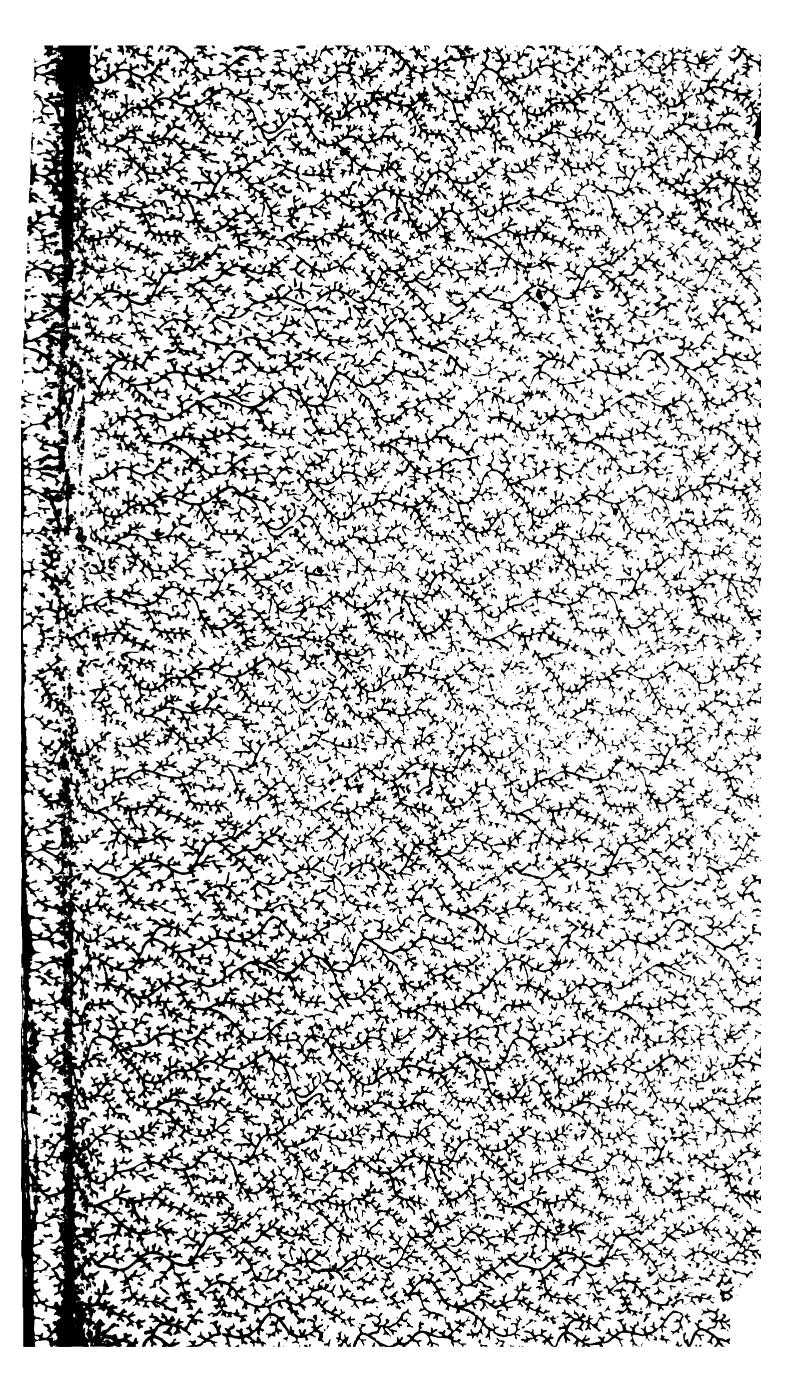




LETTRES

DE

HENRI PERREYVE

A UN AMI D'ENFANCE

LETTRES

DE

HENRI PERREYVE

A UN AMI D'ENFANCE

1847-1865

SEPTIÈME ÉDITION

Augmentée de plusieurs lettres inédites.

PARIS
ANCIENNE MAISON CH. DOUNIOL
P. TÉQUI, SUCCESSEUR
29, rue de Tournon, 29

1897

AVERTISSEMENT

DE LA QUATRIÈME ÉDITION

(1884)

Le succès des *Lettres à un ami d'enfance* a répondu pleinement à notre attente.

Le public a su apprécier à leur juste valeur ces pages d'une variété si attrayante, où la franche gaîté de l'étudiant, la poésie de l'artiste, la pénétration précoce du penseur préparent et complètent le caractère de l'homme, la foi ardente du chrétien, et le généreux dévoûment du prêtre.

En publiant cette nouvelle édition, à laquelle ont été ajoutées quelques lettres encore inédites, je n'hésite pas à prier instamment les parents chrétiens de mettre ce précieux recueil entre les mains de leurs fils, pour l'instruction et le salut desquels Henri Perreyve semble avoir particulièrement écrit.

Si ce jeune apôtre eût vécu, j'affirme, sans crainte d'être démenti, qu'il serait aujourd'hui, au milieu de nos obscurités et de nos discordes, une de ces vivantes lumières qui attirent en éclairant, et qu'il aurait puissamment contribué à rendre à notre siècle son orientation vers le bien.

Continuant avec autorité les grandes traditions du P. Lacordaire et du P. Gratry, dont il fut l'élève et presque l'émule, il répéterait à son pays, qu'il aimait avec passion, ces deux mots qui résument toutes les aspirations de son âme : Religion et Liberté.

Ces immortels principes, il les enseignerait surtout à la jeunesse. Aussi, je crois obéir à sa pensée en dédiant de nouveau ce livre à ceux qui ont vingt ans. Ils y apprendront à préférer aux joies avilissantes les hautes satisfactions de l'âme, et aux désœuvrements coupables l'honneur de travailler au progrès de l'Évangile, « en rendant, selon le mot du P. Gratry, les hommes moins malheureux et moins méchants. »

CHARLES PERRAUD.

Le 28 octobre 1883.

PRÉFACE

« Puisqu'il est mort si prématurément, je veux « travailler, pour ma part, à rendre plus féconde « encore sa vie trop courte... Il faut que ses « travaux, ses écrits et sa vie, ses souffrances et « sa mort soient bénis, et engendrent des hommes « qui lui ressemblent. »

Depuis que le P. Gratry a écrit ces lignes, au commencement de son beau livre sur Henri Perreyve, et depuis qu'il est allé retrouver dans le sein de Dieu celui qu'il appelait avec une tendresse si touchante « mon cher enfant bien-aimé », l'œuvre qu'il avait entreprise n'a pas été interrompue.

On sait avec quel admirable zèle la sœur d'Henri Perreyve, seule survivante d'une famille étroitement unie, a su vaincre sa douleur, pour travailler à « faire bénir les travaux, les écrits et la vie » d'un frère uniquement aimé.

Aussi, après quinze années écoulées depuis que notre ami nous a quittés, je n'hésite pas à dire que le bien commencé par lui de son vivant n'a

pas été diminué par sa mort. C'est notre consolation, à nous qui sommes inconsolables, de savoir que non seulement il prie pour nous du haut du ciel, mais qu'il travaille avec nous sur la terre par l'influence visible et toujours croissante de ses écrits. Que dis-je? Par cette séparation même, et au prix de l'inexprimable douleur qu'elle nous cause, nous sommes en possession d'un trésor plus précieux encore que ses écrits et que le spectacle de sa vie même; nous avons son exemple pour nous apprendre « à sentir Dieu de l'autre côté de la mort », et pour nous aider à « franchir comme lui le passage avec un magnifique élan (1). »

Quels lecteurs des œuvres d'Henri Perreyve n'ont, en effet, présent à l'esprit le touchant récit que nous a fait de sa mort ce premier compagnon d'enfance (2) « qui, à douze ans, fut, sur les bancs du catéchisme, son ami et son confident, et qui se retrouve jour et nuit à son lit de mort, prêtre et ami, et confesseur, et sœur de charité (3). »

Mais puisque, s'il était encore au milieu de nous, l'ardeur de son zèle lui ferait toujours entreprendre de nouveaux travaux, n'est-il pas juste que rien de ce qu'il a laissé ne se perde, et qu'il puisse nous remercier un jour d'avoir accru,

(1) *Henri Perreyve*, par le P. Gratry, ch. VII, p. 224.
(2) *Derniers jours de l'abbé Henri Perreyve*, par M. l'abbé Eugène Bernard, aumônier de l'École normale supérieure.
(3) *Henri Perreyve*, par le P. Gratry, ch. VII, p. 320.

autant qu'il était en nous, sa glorieuse moisson?

Cette pensée nous décide à offrir aux admirateurs d'Henri Perreyve les *Lettres à un ami d'enfance*. Nous avons la confiance que ce nouveau recueil contribuera, comme celui qui a déjà été publié, à consoler bien des âmes. Nous l'adressons plus particulièrement aux jeunes gens, avec l'espoir que, selon le vœu du P. Gratry, il pourra servir à former des hommes qui lui ressemblent.

Il a paru, d'ailleurs, qu'il était temps de ne plus rien refuser à tant d'âmes, connues ou inconnues, auxquelles la lecture des ouvrages d'Henri Perreyve a inspiré cette affection passionnée qui fait attacher du prix à tous les souvenirs de la personne qu'on aime. Aussi n'a-t-on pas craint de donner tout ce qu'il était possible de donner. A côté de lettres, tour à tour sérieuses et enjouées, on trouvera de simples et courts billets, qui n'ont d'autre valeur que de marquer un détail intéressant de la vie d'Henri Perreyve, ou quelque trait de son caractère et de son esprit.

Celui à qui ces lettres ont été écrites sait trop bien, par sa propre expérience, le prix d'un pareil trésor pour n'être pas persuadé que des milliers d'âmes lui sauront gré d'avoir consenti à le partager avec elles.

Quoi de plus doux, en effet, que de voir, comme à découvert, dans l'âme de celui qu on aime, que d'entendre de sa propre bouche la confidence de

ses pensées les plus intimes! Quelle joie de ne plus le connaître seulement par le dehors, mais d'entrer avec lui dans les épanchements de la plus libre et de la plus confiante amitié!

Cette joie si délicate que les amis d'Henri Perreyve ont déjà goûtée dans le premier recueil de ses lettres, ils la retrouveront ici, avec un attrait de plus.

Toute la première moitié de ce nouveau volume leur révélera les impressions, tour à tour joyeuses et graves, mais toujours parfaitement pures de son adolescence. Après avoir admiré l'écrivain précoce, qui, mourant à trente-quatre ans, a laissé un ouvrage important d'apologétique, des études historiques et philosophiques précieuses, des livres de piété dont l'un, *la Journée des Malades,* « a presque la sobriété, la simplicité et le poids des livres immortels (1) », ils aimeront à suivre dans ses vives et indépendantes allures l'étudiant en droit et le disciple fervent de la philosophie, préoccupé déjà de tous les grands problèmes qui intéressent l'avenir et le progrès de l'humanité. En lisant plusieurs des pages écrites par cet enfant encore assis sur les bancs du collège, ils verront, selon la poétique expression du P. Gratry, « l'écrivain et l'orateur se déclarer déjà en lui aussi nettement que la fleur dans un bouton qui s'ouvre. »

(1) *Henri Perreyve,* par le P. Gratry, ch. IV, § 2, p. 140.

Mais alors, dira-t-on, pourquoi avoir attendu quinze ans avant de nous admettre à ce précieux partage? Quiconque a vraiment aimé comprendra ma réponse.

Le privilège et le charme de l'intimité ne consistent-ils pas précisément à partager *à deux* nos plus chers sentiments et nos plus secrètes pensées? Quelle indignation ne ressentirions-nous pas contre l'indiscret, qui furtivement viendrait prêter l'oreille à ces entretiens, et profaner le mystère de cette intimité!

Eh bien! après la mort, il survit dans le cœur de celui qui reste quelque chose de cette instinctive pudeur de l'affection et de cette sorte de jalousie sacrée. Comme l'avare, on garde pour soi son trésor, on le cache à tous les yeux, et pour le contempler, pour en jouir, on s'enfonce dans une solitude, impénétrable à tous. Comment songerait-on, dès lors, à livrer la meilleure moitié de son âme au hasard de la publicité?

Aussi est-il à peu près certain que les *Lettres à un ami d'enfance* n'auraient jamais vu le jour, si, dès l'année 1872, on n'avait été sollicité par la sœur même d'Henri Perreyve de faire connaître quelques-unes de ces confidences intimes, et si la vue du bien produit par le premier recueil des *Lettres* n'avait imposé, pour ainsi dire, le devoir de publier celui-ci.

Un autre motif a retardé aussi cette publication.

Quand la mort a séparé deux âmes très étroitement unies, celle qui reste a deux ressources pour échapper à son isolement.

Par un vigoureux effort philosophique, ou mieux encore par un élan que la religion rend facile, nous pouvons jeter notre âme tout entière en avant, sortir du temps et de l'espace, franchir l'abîme apparent qui sépare la terre du ciel, et, pénétrant par la foi et par le désir jusque dans la vie future, visiter en quelque sorte *chez lui* celui qui, avant nous, est devenu habitant de l'éternité.

A vrai dire, dans les années qui suivent immédiatement la séparation, et tant que la douleur n'a rien perdu de sa première intensité, ce n'est guère qu'en avant et en haut qu'il est possible à un cœur brisé de chercher le cœur qu'il a perdu. Alors l'âme aimante et religieuse, ne trouvant plus rien près d'elle sur la terre, s'en va tout droit, et avec une audace sublime, redemander à Dieu ce que Dieu lui a pris.

Dans cette première phase de la douleur, tout ce qui nous reporte d'une manière trop humaine vers un passé dont la perte irréparable fait couler nos larmes, envenime notre mal au lieu de le soulager. Nous sommes trop près des drames déchirants et des tragédies lugubres. Notre cœur est encore trop rempli des émotions poignantes dont il a été agité pendant la dernière maladie et l'agonie de l'être bien-aimé; notre imagination est

encore trop troublée par la vue de tout cet appareil, à la fois navrant et terrible, qui précède et qui suit la mort. Bien loin alors de rechercher les souvenirs terrestres, nous tentons d'arracher de vive force ces traits sans cesse renaissants du passé, qui déchirent notre âme sans utilité pour nos morts et pour nous.

Heureux alors ceux qui savent rompre presque entièrement avec le passé, et qui, réunissant tout ce qu'ils peuvent trouver de ressources divines, parviennent, ne fût-ce que pour l'heure de la prière, à sortir du temps où les morts ne sont plus, et à entrer par avance dans l'éternité où ils sont !

Plus tard, une transformation s'opère peu à peu dans nos rapports avec ceux que la mort nous a enlevés. Quand les années ont émoussé la pointe aiguë de la douleur, et que l'éloignement a tempéré l'horreur des sombres souvenirs, nous devenons capables de supporter, d'aimer même, et de rechercher l'image du passé.

D'ailleurs, comme toutes les faiblesses sont le propre de la nature humaine, l'effort pour monter vers le ciel ne saurait être continu. Nos préoccupations, nos travaux, nos devoirs, et les conditions mêmes de notre existence empêchent notre âme d'avoir toujours ce vol hardi vers les choses éternelles. Et comme, après tout, Dieu, qui nous laisse ici-bas sans nos amis, veut que cette terre nous redevienne habitable alors par un instinct,

grand et saint lui aussi, nous nous efforçons de rappeler les chers absents et de les ressusciter en quelque sorte avec nous.

Quel bonheur quand ceux que nous pleurons nous ont laissé quelque chose d'eux-mêmes ! Les moindres dons qu'ils nous avaient faits, leurs cheveux que nous enchâssons dans l'or, leurs portraits que nous contemplons dans la solitude et qui semblent nous parler, tout nous aide à les faire revivre.

Mais quel héritage plus précieux encore ne possédons-nous pas, lorsque leurs écrits nous conservent l'image vivante de leurs pensées et de leurs convictions, le monument durable de leurs travaux, et comme la continuation visible de l'œuvre qui était l'honneur de leur vie !

Ajoutons que, de tous les souvenirs, le plus précieux est le recueil des lettres de ceux qui nous ont aimés.

Ecrites dans le temps de la séparation pour en adoucir l'amertume, ces lettres sont comme l'élan d'une âme vers une autre âme, l'effort par lequel un cœur cherche et réussit, en dépit de la distance, à rejoindre le cœur dont il est éloigné. Et comme il n'y a pas de différence essentielle entre la séparation du temps et celle de l'espace, comme l'éloignement nous met à l'égard des vivants dans le même silence et dans le même inconnu où nous sommes vis-à-vis des morts, il semble que les

lettres de nos morts nous parlent comme s'ils étaient encore vivants.

Quiconque a voyagé longtemps seul, loin de ceux qu'il aimait, connaît les joies inexprimables, les vives émotions qu'on éprouve, lorsque d'une main tremblante on décachète la lettre où, du premier coup d'œil, on a reconnu l'écriture d'une mère, d'un frère, d'un ami.

« Je suis à Florence depuis hier au soir, écrit « Henri Perreyve. Ce matin, je vais à la poste, et « quelle joie! Deux grosses lettres m'y attendaient, « dont une de ce cher enfant que j'aime tant et « depuis de longues années déjà. Je fus joyeux « plus que je ne puis dire. J'étais sorti pour jeter un « premier coup d'œil sur cette belle patrie des « Médicis; il m'a été impossible de rien regarder, « de rien voir. Un sentiment plus fort que la « curiosité, l'admiration, l'avidité du voyageur, « s'était emparé de mon âme. Je n'ai pu que rentrer « vite dans ma chambre et me plonger dans mes « chers souvenirs. Oh! mon ami, après plusieurs « mois d'absence, loin des siens et de sa patrie, « quel bonheur dans un mot, dans une phrase, « dans un nom! Ainsi donc, maintenant je te parle, « je t'entends, je partage ta vie, tes pensées in« times, comme nous avons coutume de le faire « toujours. J'écoute de ta bouche les noms si « chers d'amitié, de famille, de patrie. Crois-moi, « il n'y a pas eu dans mon voyage un instant plus « heureux, et la reconnaissance déborde de mon

« cœur pour Dieu qui m'entoure sur la terre de « tant de bénédictions (1). »

Eh bien! aujourd'hui, après trente ans que ces lignes ont été écrites, aujourd'hui que la mort tient mon ami éloigné de moi, comme le tenait alors éloigné la distance, est-ce qu'en relisant cette délicieuse page je n'y sens pas revivre son âme? Est-ce que tout mon être ne s'émeut pas pour crier vers lui à mon tour : « Ainsi donc je te parle, je t'entends, je partage ta vie, tes pensées intimes, comme nous avions coutume de faire autrefois; et la reconnaissance déborde de mon cœur pour Dieu qui donne à ma douleur une telle consolation. »

Oui, les lettres ont une telle puissance qu'elles réunissent les âmes, même à travers la mort, et qu'elles jettent comme un pont pour passer du temps à l'éternité.

Et cela est si vrai que, si j'avais un conseil à donner à ceux qui, trop heureux dans une affection partagée, n'ont jamais à souffrir la privation de l'absence, je leur dirais de se quitter, ne fût-ce qu'une semaine par année, ne fût-ce que pour avoir l'occasion de s'écrire, et de se préparer, en vue de la grande séparation à laquelle nul n'échappe, un trésor sans prix.

Que de fois n'arrive-t-il pas qu'on éprouve en écrivant des élans plus vifs de tendresse? C'est qu'alors, échappant à la banalité et à la monotonie

(1) Lettre du 18 mai 1850, p. 79.

des conversations vulgaires, notre âme s'éveille en quelque sorte dans ce qu'elle a de plus noble et de plus élevé, et s'élance comme transfigurée vers l'âme qu'elle cherche, laissant derrière elle le poids de ses imperfections et l'obstacle de ses défauts.

Toutefois, disons-le, pour que des lettres puissent être goûtées, non pas seulement de ceux à qui elles sont adressées, mais du public, il faut dans celui qui les a écrites un don tout particulier. Or ce don, Henri Perreyve l'avait à un degré éminent. Esprit plein de naturel et de vivacité, âme ardente, expansive et tendre, il écrit comme il parle, avec le même entrain, la même éloquence, et presque avec la même rapidité. Pour bien comprendre la supériorité de ce talent en lui, il faut voir les manuscrits de ses lettres, souvent écrites en voyage, sur une pauvre table d'auberge, à une heure avancée de la nuit, et après ces journées fatigantes, où à vingt ans on dépense sans compter les forces de son corps et de son esprit. Sa plume court rapide, et sa pensée trouve du premier jet son expression définitive, qui très souvent est parfaite.

Quand on sait exprimer ses idées et ses sentiments avec une telle facilité, quand une âme riche de tous les dons parle à une autre âme avec qui elle est dans une complète harmonie, c'est alors que des lettres ne doivent pas demeurer une richesse privée, mais qu'elles méritent l'honneur, et mieux que l'honneur, l'apostolat de la publicité.

Plus personnel es et plus vivantes que les livres, parce qu'elles n'ont pas été composées pour le public, les lettres exercent, à cause de cela même, sur le public une attraction plus forte.

Si l'on peut comparer les livres d'un véritable écrivain aux tableaux d'un grand peintre, ses lettres, quand elles réunissent les conditions que je viens de dire, sont comme le portrait que ce maître aurait fait de lui-même, et dans lequel n'apparaît plus seulement le génie de l'homme, mais l'homme tout entier.

Raphaël a immortalisé ses traits par une toile qui le fait revivre aujourd'hui encore dans l'éclat de sa radieuse beauté; m'accusera-t-on de céder à l'entraînement de l'amitié et aux illusions d'un cœur trop facile à l'enthousiasme, si j'avoue que plusieurs des *Lettres à un ami d'enfance* me rappellent le portrait de Raphaël à vingt ans?

Et quant aux pages de la première jeunesse, où, comme le dit dans sa préface l'éditeur des *Lettres de M. de Montalembert à un ami de collège,* « quelques-uns pourront trouver des détails un peu puérils (1), » pourquoi songerais-je à demander grâce pour elles? Ne donnent-elles pas, au contraire, à ce recueil un attrait de plus? Ceux qui ont connu Henri Perreyve enfant, savent à quel point la gaieté la plus aimable et la plus communicative

(1) Préface aux *Lettres de M. de Montalembert à un ami de collège*, p. 21.

s'alliait en lui à une précoce maturité de jugement. Comment pourrait-on regretter de retrouver dans le livre le contraste qui charmait dans la personne? Notre littérature religieuse est-elle donc si riche en ouvrages où l'imagination et le goût soient satisfaits en même temps que la piété? N'est-ce pas réellement une heureuse fortune que de pouvoir offrir aux jeunes gens des pages attrayantes et d'un intérêt varié, à la place de ces compositions fades où l'on n'échappe aux dangers des romans ordinaires, qu'en touchant à l'écueil d'un « inexorable ennui »?

Pour moi, si j'éprouve un regret, c'est que notre amitié n'ait pas eu plus tôt l'occasion de s'exprimer par des lettres, car il est facile de supposer ce qu'eussent été des pages écrites par Henri Perreyve dans l'année qui a précédé et dans celle qui a suivi sa première communion à cet âge où, comme il l'a dit lui-même, « on croit au ciel, on sent la beauté des choses divines et où l'on sait s'agenouiller (1). »

Alors nous aurions le reflet total de son âme. Ce serait quelque chose de semblable à ces collections précieuses de portraits où les parents se plaisent à contempler le progrès de la beauté de leurs enfants : industrie touchante de l'amour, qui, sans rien perdre de la réalité présente, trouve encore le moyen de jouir du passé.

(1) *Discours sur l'Histoire de France.*

Ce serait aussi la seule histoire possible d'une vie si courte, et dont « le grand acte et à peu près l'unique événement fut le choix d'une carrière (1). » Mais enfin, en dépit de cette lacune, on trouvera ici Henri Perreyve de seize à trente-quatre ans, et, en rapprochant ce second recueil de lettres du premier, il sera aisé de reconstituer dans son entier la physionomie de celui que le P. Gratry n'a pas craint d'appeler « un rare modèle de la complète beauté humaine » et M. de Montalembert « un chef-d'œuvre de Dieu (2) ».

Et puisque je viens d'invoquer le témoignage de M. de Montalembert, qu'il me soit permis de terminer cette expression trop imparfaite de mes sentiments par la page admirable que ce grand chrétien a écrite sur mon ami. Je la transcris ici avec attendrissement, avec l'émotion qu'il a dû éprouver, lui-même, en l'écrivant (3).

« Comment me taire sur cette apparition déli-« cieuse qui, à trente ans de distance, m'a fait « revoir Lacordaire tel qu'il parut devant la Cour « des pairs de France, jeune, éloquent, intrépide, « doux et franc, austère et charmant, mais surtout « ardent et tendre, muni de cet élan fascinateur, « de cette clef des cœurs que l'on rencontre si « rarement ici-bas?... En lui étincelait un reflet

(1) *Henri Perreyve,* par le P. Gratry, p. 5.
(2) *Id.* p. 2 et 201.
(3) Avant-propos du *Testament du P. Lacordaire*, p. 21.

« de la grande âme dont il était en quelque sorte
« le rejeton, mais non sans qu'il fût doué d'une
« originalité puissante et fière qui l'eût toujours
« préservé d'être un copiste ou un contrefacteur.

« En lui renaissait ce grand et tendre regard que
« nul ne saurait oublier après l'avoir essuyé, cet
« œil interrogateur et naïf comme celui de l'enfant,
« naïvement étonné des misères de l'homme, et
« gardant cette surprise honnête jusqu'à la fin de
« sa vie.

« Parmi tant de qualités attrayantes, je voudrais
« signaler surtout la charmante modestie qui se
« mariait si bien chez lui au courage obstiné, à
« d'indomptables résistances quand il le fallait. Je
« me rappelle encore les flots de tristesse que
« des jugements trop élogieux, des pronostics
« trop favorables soulevaient dans son âme sincè-
« rement humble et résolument sacerdotale...

« ... Tous deux ont vécu pour la gloire de Dieu,
« pour le salut des âmes, et n'ont vécu que pour
« cela. Tous deux ont parlé aux hommes avec une
« conviction sincère comme la lumière du jour, et
« avec cet honneur exquis dans les choses de
« Dieu que rien ne peut remplacer. Tous deux ont
« noblement servi la vérité, combattu l'ignorance
« sans la tromper, réfuté l'erreur sans l'insulter,
« réprouvé l'esprit de violence dans l'Église. Tous
« deux ont détesté l'injustice altière et méprisante,
« les triomphes du mensonge; tous deux ont
« compati de toute l'énergie de leur tendresse aux

« victimes de tant de cruelles inintelligences, de
« tant de douleurs méprisées, de tant de muets
« supplices, de tant d'immolations cachées sous
« les victoires et les prospérités du monde ; tous
« deux sont morts, comme le voulait le plus jeune
« des deux, « avec la joie sacrée de savoir que
« l'on n'a jamais fait le moindre mal à une seule
« âme (1). »

« J'ai donc vu deux fois, de mes yeux indignes,
« et de tout près, ce spectacle singulier que l'Eglise
« de Jésus-Christ a pu seule produire, du prêtre
« jeune et imposant, attrayant et austère, virginal
« et viril, amoureux de tout ce qui est bon, grand,
« saint, généreux, du prêtre tel qu'il le faut à notre
« siècle, homme de courage, de liberté et d'hon-
« neur, en même temps que de ferveur, de péni-
« tence et de sainteté. J'y pense avec confusion,
« puisque j'en ai trop peu profité, mais avec une
« admiration toujours renaissante, avec une ten-
« dresse toujours intime et intense.

« A la fin d'une trop longue vie, écoulée dans
« des milieux bien divers et dans des fortunes bien
« contraires, je veux confesser tout haut que c'est
« là le plus beau spectacle qu'il m'ait été donné
« de contempler ici-bas.

« Pauvre feuille, tombée et séchée de la forêt où
« ils aimaient à errer, pauvre et décrépit débris

(1) Dernière page du dernier sermon de l'abbé Perreyve prêché à la Sorbonne, le 29 mai 1864.

« d'un passé, où l'avenir saura bien distinguer « l'ombre et la lumière, que ne puis-je faire vibrer « encore un écho de ces voix célestes, et offrir « ainsi aux âmes troublées ou attristées par les « misères de notre temps, comme de tous les « temps, les exemples et les souvenirs qui ne « cessent de me consoler moi-même et de m'élever « vers un monde meilleur ? »

CHARLES PERRAUD.

PREMIÈRE PARTIE

LA JEUNESSE

1847-1853

ANNÉE 1847

EN SECONDE (1)

De Paris à Trouville.

Trouville, 18 septembre 1847.

Mon cher ami,

Je reçois à l'instant ta bonne lettre et, avec elle, les cruels reproches qu'elle m'adresse. Quoique ma cause paraisse bien perdue, je pourrais encore me justifier, en te disant que j'attendais la fin de mon voyage pour te le raconter tout au long, ou bien que les nombreuses parties de campagne que nous faisons m'en ont empêché, etc.; mais je préfère avouer ma paresse, et, contre l'habitude

(1) Henri Perreyve avait alors seize ans.

des réprimandés, je baisse l'oreille humblement et je répare ma faute.

Nous avons fait, mon cher ami, un charmant voyage. De Paris à Rouen, il n'y a qu'un saut aujourd'hui, et à peine perd-on de vue les tours de Notre-Dame, que l'on aperçoit celles de Saint-Ouen ou de la cathédrale de Rouen. Cette ville m'a semblé curieuse et admirable. Que de souvenirs y sont entassés, et combien de leçons d'histoire ai-je reçues de ces vieux monuments de l'ancienne France! Si je ne craignais de paraître à tes yeux vouloir *faire l'artiste,* je me permettrais quelques descriptions, mais je préfère donner champ libre à ton imagination qui me suivra, j'en suis sûr, très bien partout où je voudrais la mener.

De Rouen, nous avons pris le bateau à vapeur jusqu'au Havre. C'est, en vérité, un charmant trajet, et les rivages tant vantés de la Seine m'ont paru bien mériter toute leur réputation.

Le Havre! port de mer! la mer! tout cela doit être bien beau, n'est-il pas vrai? bien saisissant pour un Parisien? Eh bien! je t'avouerai, mon cher ami, qu'excepté la mer qui fait toujours impression, le port du Havre ne m'a que médiocrement séduit.

Cependant, lorsque sorti du bateau, on re-

garde le quai du port, on est frappé du spectacle qui s'y voit. De tous côtés, ce ne sont que mariniers qui arrivent d'hier ou qui partent demain, et qui, pour oublier les dangers passés ou futurs, boivent, rient, chantent et crient à vous étourdir. Tout y est dévoré d'une activité incroyable; de tous côtés, on vous crie *gare!* et le malheureux observateur ne sait en vérité où se réfugier.

Nous avons visité des vaisseaux américains et norvégiens; nous sommes descendus dans les superbes salons des paquebots anglais. Enfin, nous nous sommes confiés à l'Océan (licence poétique pour la Manche), et nous avons jeté l'ancre à Honfleur. De Honfleur à Trouville, il y a sept lieues, et c'est de cette jolie petite ville que je t'écris aujourd'hui.

Que de belles choses n'ai-je point vues ici!

Le coucher du soleil au bord de la mer (*ruit oceano nox*), le gros temps, la mer couverte le soir, ce qui est assez rare, de lueurs phosphorescentes. D'ailleurs, l'immensité de l'espace ne suffit-elle pas, et n'est-ce pas elle qui a inspiré ces beaux vers à Victor Hugo :

La mer! partout la mer! des flots, des flots encor;
L'oiseau fatigue en vain son inégal essor.
    Ici les flots, là-bas les ondes;

Toujours des flots sans fin par des flots repoussés;
L'œil ne voit que des flots dans l'abîme entassés
Rouler sous les vagues profondes (1).

Tu vois que je me souviens de littérature, et que les divinités de l'Océan ne me font pas oublier les Muses *dont je suis le nourrisson* (septième accessit de vers latins)!

Pour en finir avec moi, j'espère, avant de rentrer à Paris, visiter encore Caen, Cherbourg et revenir ensuite au collège!

Je vois avec plaisir, mon cher ami, que tes vacances se passent dans les plaisirs les plus champêtres. Tu te promènes dans la campagne : *o ubi campi?* Tu fais de la musique, *silvestrem tenui musam meditaris avena;* tu chasses : *tela sonant humeris;* tu vas à la noce : *melius nil cœlibe vita!* et tu travailles... quelquefois. C'est un parfait régime, et, de retour à Paris, je te trouverai gras et florissant comme un Normand.

Me demander (à moi!) si je prends des bains de mer, c'est demander à Rodrigue s'il a du cœur. Mais, faute « de te le faire éprouver sur l'heure », comme dit celui-ci, je te dirais que j'en ai pris treize, et que je nage supérieurement, quoique je ne sois pas encore assez fort

(1) *Les Orientales,* « le Feu du Ciel ».

pour faire comme une jeune Parisienne à Trouville, laquelle a sauvé son baigneur qui ne pouvait se débarrasser d'un courant !

Je quitte notre conversation à mon grand regret.

A bientôt donc, mon cher ami ; continue ta béate existence, afin que, de retour au collège, tu travailles avec enthousiasme en rhétorique. C'est la seule classe où le bavardage soit un mérite : profitons-en.

Tout à toi de cœur.

ANNÉE 1848

EN RHÉTORIQUE

Le P. Lacordaire le 27 février 1848.

Paris, 27 février 1848.

Mon cher ami,

J'apprends, à l'instant même, que le P. Lacordaire fera sa conférence aujourd'hui à une heure.

Comme son esprit républicain est connu de tout le monde, on lui fera peut-être une ovation, ou tout au moins il en méritera une fameuse (1)!

Arrive à midi et demi seulement ; nous te retiendrons une place. Au revoir.

(1) L'événement justifia cette prévision. Voir le tome troisième des *Conférences du P. Lacordaire*

Vive la Pologne!

Paris, 29 mars 1848.

Mon cher ami,

J'ai su, depuis notre dernière conversation, que l'armée polonaise se réunissait demain à la barrière du Trône, à 9 heures seulement. Je crois donc qu'il suffira pour assister à son départ de partir à 8 heures.

Je souhaite vivement que tu puisses y venir avec moi; ce sera, je crois, fort émouvant.

Tout à toi.

Vive la Pologne (1)!

(45e conférence, *de l'Existence de Dieu,* p. 22). Henri Perreyve a consigné lui-même ce souvenir dans ses *Méditations sur les saints Ordres,* publiées depuis sa mort : « O grande nef de Notre-Dame... Je t'ai vue, au lendemain des victoires de la liberté, remplie d'un peuple en armes qui serait mort pour défendre ton autel. Tu as répété l'écho de nos cris, quand notre âme remplie de trop d'enthousiasme et de trop d'espérance n'a pu comprimer son exultation. » — (*Méditations sur les saints Ordres,* p. 16.)

(1) En 1854, Henri Perreyve écrit au P. Lacordaire : « Que d'heures, que de jours n'ai-je point passés, en 1848, à crier à M. de Lamartine, sous les balcons de l'hôtel de ville : « La guerre de Pologne! la délivrance de la Pologne! » (*Lettres de l'abbé*

Douze heures et demie sous le fusil.

Paris, 21 avril 1848.

Mon cher ami,

Je t'écris encore sous l'impression des trophées, des chants, des cris, des illuminations de la fameuse fête; et certes mon enthousiasme ne serait pas de sitôt refroidi, si je n'étais assez fatigué d'être resté *douze heures et demie* sur pied et sous le fusil (1). Comme tu pourrais te défier de mes calculs, compte toi-même : de 6 heures du matin à 6 heures et demie du soir!

Perreyve, 3e édition, p. 110.) En 1863, à la Sorbonne, il termine sa leçon du 10 février par « une ardente invocation en faveur de la Pologne ». Dans sa leçon du 18 mars, il parle encore « sur et pour la Pologne ». Trois mois plus tard, il prononce son admirable discours : *La Justice et la Paix*. En 1865, à Pau, malgré les plus cruelles souffrances, il écrit son dernier livre, *La Pologne*. Enfin, dans la dernière lettre de ce recueil (le 20 mai 1865), un mois avant sa mort, c'est encore pour la Pologne qu'il regrette de n'avoir plus la force de parler.

(1) Voir dans le volume du P. Gratry sur *Henri Perreyve*, chapitre II, page 69, la lettre où ce dernier raconte comment il prit encore le fusil, mais, cette fois, pendant les journées de Juin.

J'étais avec Emmanuel G., qui, malgré la valeur que tu lui connais, se plaignait de temps à autre de l'épaule gauche ou droite. Ajoute à cela une pluie tenace de 6 heures du matin à 11 heures ou midi, et tu auras une idée de la première moitié de la revue. Après deux heures de stationnement sur les boulevards, durant lesquelles la garde nationale a grisé la troupe de ligne, non sans se griser elle-même, le défilé a commencé, très lentement d'abord, plus vite ensuite, et nous arrivons, à 4 heures, aux Champs-Élysées.

Ici, rien du tout de remarquable, si ce n'est une foule immense, et de tous côtés, aussi loin que la vue peut s'étendre, des forêts de baïonnettes. Nous montons les Champs-Elysées, et de peur d'arriver près du Gouvernement provisoire sans enthousiasme, on se met à chanter la *Marseillaise*, les *Girondins*, le *Départ*, le tout pour *se monter!* Nous arrivons... Figure-toi une brillante perspective de drapeaux, trophées, banderoles, colonnes surmontées de vases, gradins couverts de dames *belles comme le jour* (ce n'était pas beaucoup dire!); de tous côtés, des têtes remuantes, des bras agitant des mouchoirs, une foule criant à étourdir, des battements de tambour à casser la tête; toutes les musiques

possibles, et enfin, sous l'Arc de triomphe, avec toute la dignité des grands dieux du Capitole : *le Gouvernement provisoire!*

Vision sublime qui a traversé notre âme sans même y laisser de vestige!... Je crois bien cependant avoir aperçu M. de Lamartine, maigre, jaune, très beau, avec un air de grand homme qui demande grâce.

Enfin, il fallait défiler; on se partageait en deux (c'est-à-dire les colonnes), et chaque moitié passait d'un côté de l'Arc de triomphe soi-disant pour se retrouver derrière.

Mais là devait finir notre brillante carrière. Nous sommes tombés derrière l'Arc de triomphe dans de vrais lacs de boue; et, chacun ne pensant qu'à se tirer d'affaire le moins mal possible, la légion s'est débandée, et nous voilà dans nos pénates avec beaucoup de crotte, beaucoup de fatigue... et, cela va sans dire, avec un esprit de républicanisme très prononcé!

On évalue le nombre d'hommes armés hier à deux cent cinquante mille hommes. Le fait est que je n'ai jamais vu une si grande armée.

Maintenant que je t'ai entretenu des actualités de la capitale, je te demanderai comment tu te trouves dans ta verte campagne, rendu enfin à tes soucis champêtres.

Au fait, il ne faut plus parler de l'innocence du paysan, aujourd'hui qu'il est *homme politique*. Tu auras la complaisance de m'écrire comment se seront faites les élections, et dans quelle mesure tu auras influencé les électeurs, faisant concurrence en cela aux émissaires de *Ledru*, comme on dit (1). Je te dirai, de mon côté, comment à Paris elles se seront faites, non sans coups de poing, peut-être; enfin *fiat lux!* car nous sommes un peu dans le sombre.

Toutes ces préoccupations politiques nuisent beaucoup à la semaine sainte, et la retraite de Notre-Dame est déserte ou à peu près. Nous avons un pauvre prédicateur, qui nous supplie de lui amener un auditoire, chose très difficile, je t'assure, car les clubs lui font une écrasante concurrence. On espère beaucoup pour la candidature du P. Lacordaire; il a été porté dans plusieurs clubs et par plusieurs journaux.

Je me propose, durant mes vacances, de dévorer les *Girondins* de notre Lamartine...

Je te souhaite d'heureuses et intéressantes vacances, en attendant le plaisir de te revoir.

Tout à toi de cœur.

(1) M. Ledru-Rollin.

Les regrets du départ. — La Philosophie.

Paris, 18 août 1848.

Mon cher ami,

Je dérobe, avec bien du plaisir, quelques quarts d'heure aux apprêts de notre départ pour causer avec toi. Au plaisir que j'ai toujours à recevoir tes lettres, s'est joint celui de la surprise, car je ne m'attendais guère à t'écrire autre part que des « rivages de l'Océan ». Mais puisque ce plaisir m'est encore offert à Paris, je reprends la plume que je n'avais pas touchée depuis le 5 de ce mois, et je veux lui faire expier toutes les compositions qu'elle a commises.

Ce que j'ai fait depuis ton départ? Hélas! j'ai flâné du matin jusqu'au soir inclusivement; j'ai fumé quelques petites cigarettes, j'ai lu quelques lignes, j'ai amoncelé toutes les bagatelles de confortable que je voulais emporter au Tréport.

Enfin je traîne la vie, et je flaire de loin l'odeur salée de la mer. Aujourd'hui, mon cher ami, j'ai la certitude de partir. C'est de-

main, demain matin irrévocablement; et j'ai tant de fois imploré ce bonheur depuis ces derniers jours, que mes parents ne s'exposeraient pas, je crois, aux orages de mes espérances trompées. Aussi ma malle est-elle finie, et déjà je commence à voir ma chambre avec plus de complaisance. Quand je doute si je partirai de Paris, tout m'y est insupportable; suis-je assuré de le quitter bientôt, aussitôt je regrette en secret tout ce que j'y laisse, et s'il ne fallait pas être gai, je crois que je serais triste! Voilà qui est fort maladroit, n'est-ce pas? mais peut-être l'as-tu éprouvé comme moi.

Peut-être as-tu voulu quelquefois, avant de quitter ta rue, lui donner un dernier regard; peut-être, quand la voiture t'emportait loin de Paris, as-tu pensé à regarder, comme pour une dernière fois, les tours de Saint-Sulpice, ou les quais de la Seine, ou de bien loin encore notre immense capitale que dominent les tours de Notre-Dame et la masse du Panthéon. Pour moi, cela m'est arrivé bien souvent; ou quand, faisant l'esprit fort, j'ai dédaigné de donner ce dernier regret, le remords m'a poursuivi longtemps, et j'eusse voulu, pour quelque chose, revoir un instant les lieux que je quittais, et me faire pardonner mon ingratitude.

Que tout cela est puéril, n'est-ce pas? Mais que veux-tu? c'est une faiblesse comme il y en a tant, c'est une misère : *errare humanum est!*

Pour toi, mon cher ami, je suis charmé d'apprendre que tu t'es amusé à Bourges, et je contemple avec toi la grandeur de ce festin patriotique. Les provinciaux font bien les choses, ma foi! et, d'après tes merveilleux récits, je n'ai rien vu de pareil, si ce n'est dans les *Mille et une Nuits!* Je suis bien content aussi que les fumées des vins et des viandes n'aient pas enveloppé ton cœur, et que tu aies pu assez en dégager ton esprit pour penser à moi et m'écrire. Voilà certes une des victoires de l'esprit sur la chair, ou, pour parler un jargon plus philosophique, de *l'essence* immatérielle sur la *substance* matérielle. Hélas! nous allons bientôt nous retrouver sur les œuvres de Kant, de Bacon ou de Descartes!... J'espère que nous nous y maintiendrons bien éveillés. Mais, j'ai peur que les abstractions philosophiques ne produisent un peu sur mon esprit l'effet du hachisch qui vous rend ou endormi ou fou furieux. Si j'allais par hasard me lancer à corps perdu dans la philosophie, l'approfondir, la creuser, me tourner la tête pour de nouvelles spéculations, vouloir in-

venter ou composer des systèmes, poursuivre partout l'idéal!... Ah! c'est très dangereux la philosophie! Mais je ne puis causer plus longtemps, je te dis adieu et te serre cordialement la main.

De Paris au Tréport.

Le Tréport, 28 août 1848.

Mon cher ami,

Je n'ai pas besoin pour t'écrire aujourd'hui de me rappeler la promesse que je t'en ai faite avant de partir. Quand, depuis plus de deux semaines, on n'a pas causé avec ses amis, se taire encore serait une privation trop grande, et je ne me sens pas le courage de m'y condamner. Au reste, je m'aperçois que tout ceci n'est que de l'*exorde;* aussi je change aussitôt de chemin, et je veux te raconter comme quoi je suis au Tréport, chez M. Victor Brasseur, près de l'église.

En te quittant sur la place Saint-Sulpice, je pris la ferme résolution de déclarer à ma mère que je brûlais de partir. Tout justement les choses étaient arrangées de façon à produire

une scène. Rose (1) faisait les lits, ce qui la rend très impressionnable; maman et ma sœur arrangeaient je ne sais quoi dans la même chambre; le théâtre était prêt pour un de ces coups qui « n'ébranlent pas, mais qui renversent! » (Louis Blanc.) J'entrai, déclarant que je souffrais... partout... plus encore moralement que physiquement... que tout était triste à Paris... nuisible... insupportable!... que l'air me manquait... surtout l'air de la mer... et particulièrement l'air du Tréport. On eut pitié de mon désespoir, et le départ fut résolu pour le jeudi suivant. Le chemin du Nord nous descendit à Amiens, dont nous voulions visiter la cathédrale. Que t'en diraije! Ce que l'on dit éternellement de toutes les cathédrales gothiques : dentelles et dentelures, ogives élancées, guirlandes de statuettes, voûtes longues, hautes, étroites, sombres, avec des galeries à jour et des *forêts* de colonnades, etc. C'est toujours aussi beau à voir et aussi ennuyeux à décrire.

D'Amiens à Abbeville, c'est une campagne très pauvre en végétation et peu accidentée.

(1) Vieille domestique qui l'avait vu naître, et qui faisait presque partie de la famille. (Voir *Lettres de l'abbé Perreyve*, 4e édition, p. 347, lettre du 5 février 1859.)

Abbeville n'a rien de remarquable que ses beaux hôtels. Oh! mon cher ami, j'en ai peu goûté, mais pour le peu que j'en ai pris, quel confortable! On voit que les milords anglais passent par là, et qu'ils composent les cartes de restaurants. Le chemin de fer d'Amiens à Abbeville est rempli d'Anglais qui poussent jusqu'à Boulogne pour la plupart. Il en est un à qui j'osai parler de la République. Jusqu'alors il avait été bon compagnon de voyage, mais depuis ce moment, il ne me regarda plus... Je suis sûr qu'il n'aurait pas souffert que je lui cirasse ses souliers! Ils auront bien à faire pour *nous atteindre,* les pauvres gens!

Enfin, voici le Tréport. Très peu de végétation, mais en revanche une vue de mer superbe et de hautes falaises blanches d'où l'œil embrasse une immense étendue. Mais, hélas! depuis notre arrivée, nous n'avons pas cessé d'avoir des pluies torrentielles, comme dit M. Alexandre Dumas; et si parfois un rayon de soleil s'avise de nous visiter, il faut se résoudre, si l'on veut en jouir, à patauger dans une boue sale et puante. Les bains de mer sont impossibles par un temps aussi froid et par une mer aussi agitée. Je ne puis dessiner, ne pouvant presque pas sortir; aussi, de dé-

sespoir, me suis-je jeté dans le latin et le grec. Oui, mon cher ami, le grec!

La poésie grecque dans M. Géruzez, l'art dramatique grec dans l'*Antigone* de Sophocle, que j'explique maintenant. Tu ne me croyais pas, j'en suis sûr, susceptible d'une telle sagesse à la fin d'un mois d'août.

Mais je me quitte avec grand plaisir pour me reporter à toi. J'espère d'abord que vous jouissez d'un autre temps que nous, et par conséquent d'une belle campagne et de tous ses plaisirs. La chasse, à ce que je présume, n'est pas encore ouverte dans ton département; chez nous, elle ouvre mercredi prochain, mais je crains bien, hélas! qu'elle ne se passe sans que j'aie à tirer un coup de fusil... Je crois bien! je n'ai pas de fusil, ni poudrière, ni port d'armes! et cependant je n'ai pas perdu tout espoir. J'ai demandé à un armurier de la ville d'Eu s'il pourrait me louer un fusil; il m'a répondu affirmativement, sans toutefois me dire le prix, ce qui m'a paru l'indice d'une effroyable exigence. Enfin je verrai quand il en sera temps, et crois que si je ne puis être ton compagnon de chasse, ce n'est pas l'envie qui m'en manque.

Eugène est venu nous faire au Tréport une petite visite; pourquoi ne me fais-tu pas le

même plaisir? Mais, hélas! je crains bien qu'il faille n'y pas penser, et remettre à une autre année un voyage ensemble, en Suisse ou sur les bords du Rhin, par exemple. J'aurais voulu, mon cher, remplir de bien des détails encore la quatrième page de ma lettre, le temps me manque, et mes parents me réclament. Je te dis donc adieu, et je te serre la main avec toute l'affection d'un sincère ami.

Les Souvenirs de la Monarchie.

Le Tréport, 7 septembre 1848.

Mon cher ami,

Je t'écris dans un mauvais moment pour moi. Bien rarement, depuis que je *chemine dans la vie,* j'ai connu d'aussi pénibles journées que celles-ci. Mais je crois trouver précisément en causant avec toi une diversion à moi-même; aussi je saisis ce prétexte pour reprendre notre correspondance. Ta lettre m'a fait plaisir, en m'apprenant combien de distractions te pressaient de toutes parts. Tu as assez besoin, je crois, de distractions; et je te conseille, ne serait-ce que comme hygiène,

la continuation de tes fureurs chasseresses. Ta lettre m'a délivré aussi pour quelque temps d'un certain fonds de tristesse qui semble vouloir s'emparer de moi, et qui me fatigue d'autant plus qu'une semblable maladie m'était parfaitement inconnue jusqu'alors. J'ai dit tristesse, je devrais peut-être dire rêverie; mais c'est qu'en effet de la rêverie à la mélancolie, et de la mélancolie à la tristesse, il n'y a qu'un pas, et j'ai quelquefois peur de l'avoir tout à fait franchi.

Je voudrais bien, mon cher ami, avoir à te raconter des choses aussi palpitantes que les *derniers instants* de tes perdrix et de tes cailles; mais je crois déjà te l'avoir dit dans ma première lettre du Tréport, rien n'est bien marquant dans ma vie pendant ces vacances; le port qui s'ouvre devant nous, une pauvre petite rivière qui le balaie dans les marées basses, et à trois quarts de lieue la ville et le château d'Eu, voilà toutes nos curiosités sur le continent. Heureusement que je n'ai pas nommé la mer et les falaises! Sans elles, tout me serait ennuyeux ici. Encore ce soir, j'ai gravi seul nos beaux rochers, abandonnant aux autres les plaisirs habituels de la plage, et j'ai pu, pendant une heure, jouir du plus admirable spectacle. Au fait, tout est

beau quand c'est la mer, et rien n'est si superbe à mon avis que l'immensité des flots parsemés des ailes blanchâtres de nos petits bateaux pêcheurs.

Que pourrais-je te raconter de curieux sur les mœurs de nos indigènes? Qu'ils sont très braves, très robustes, et qu'ils dédaignent supérieurement les délicats enfants de la capitale? Tu le dois savoir, pour peu que tu aies dévoré le moindre roman où se trouvât l'esquisse d'un port de mer.

Sais-tu bien que la monarchie a laissé une tout autre impression sur l'esprit de ces braves gens que celle d'une *idole impure,* comme dit le *citoyen* Ianowski. Croirais-tu qu'à la ville d'Eu il n'est pas un épicier ou un marchand de bottes qui ne parle du très prochain retour de la famille royale! Croirais-tu que dernièrement encore, quand il s'est agi de nommer un conseiller de département, les électeurs de cette *servile* contrée ont crié : « Vive le roi! » devant le château de *l'ex-roi* Louis-Philippe (comme on disait au club). Que dis-je? le territoire lui-même est hérissé de souvenirs réactionnaires! Tu marches sur une route, c'est Louis-Philippe qui l'a tracée, creusée, ferrée et plantée d'arbres. Quel scandale! Tu navigues sur le canal pour évi-

ter la route ; c'est encore Louis-Philippe qui l'a établi, et à ses frais! Que dire à cela? *Frémir à la vue du luxe des cours?* C'est ma dernière ressource. En vérité, ces lieux sont tout pleins du roi ; et si j'étais sûr que tu me pardonnasses une phrase de rhétorique, je dirais : « On voit partout voltiger dans ces lieux les ombres errantes de la royauté ! »

Tu ne saurais croire, mon cher ami, combien les souvenirs de collège dont tu as *émaillé* ta lettre sont doux aujourd'hui à mon cœur, sans doute parce que je vais lui devenir tout à fait étranger. Il est de fait qu'ils se présentent à moi comme les lointaines impressions d'un voyage forcé. C'est l'accomplissement pour moi de cette parole d'Énée aux Troyens :

Forsan et hæc olim meminisse juvabit.

J'ai même poussé très loin cette affection pour les souvenirs scolaires, et je me suis enfoncé jusqu'au cou dans les obscurités de mes basses classes. Eh bien! tu ne saurais croire que de choses curieuses j'y ai découvertes! j'en ai tiré les noms les plus oubliés, tels que X, etc... J'ai tremblé jadis devant ces effroyables noms, et ce n'est pas encore sans une certaine velléité de frisson que je les re-

passe aujourd'hui dans ma mémoire; mais ils me rappellent aussi bien des choses que je ne retrouverai plus jamais, ne seraient-ce que les racines amères de la science. Aussi je m'arrête, et avant de me réjouir, avant de chanter en disant adièu à mes premières études, je regarde si je ne ferais pas mieux de pleurer.

Quoi que j'en aie, je ne puis finir mes phrases autrement que par une idée triste; aussi je terminerai là ma lettre, car je me sens une certaine inclination à parler encore de rêveries. Offre donc mes souvenirs respectueux à tes parents, et reçois pour toi, mon cher ami, l'assurance de ma sincère affection.

Religion et Philosophie.

Le Tréport, 24 septembre 1848.

J'ai tardé pour répondre à ta bonne lettre, mon cher ami, et je vais tout simplement t'avouer que la vanité n'était pas, pour une trop petite part, dans ma lenteur. Je devais m'embarquer ce soir dans un petit bateau

pêcheur, passer la nuit sur mer ainsi que la journée de demain, et je voulais te raconter les émotions que j'aurais recueillies « entre le ciel et l'eau ». Mais comme il pleut à verse ce soir, je remets à demain mon excursion, et toutefois je ne me sens pas le courage de remettre à après-demain la continuation de notre correspondance. Je me promets donc de te parler à Paris de ma promenade maritime, alors que, dans nos conversations, nous ne serons bornés ni par la largeur d'une feuille de papier, ni par la longueur d'une chandelle.

Je commence par te remercier très sincèrement des conseils sages et calmes que tu m'as donnés au sujet de mes *rêveries*. J'en ai senti toute la justesse, et toutefois, j'ai peine à te l'avouer, je ne les ai pas complètement mis en pratique.

Enfin, j'espère dans la vie de Paris si distraite, si répandue au dehors, si secouée, qu'on n'a pas le temps de demeurer seul avec soi-même; et puis, j'espère dans la philosophie qui va m'enseigner que l'homme doit être avant tout maître de soi, *suî compos*. Mais la religion m'a dit mille fois la même chose, je puis donc me passer de philosophie, et ne demander qu'à ma première mère les leçons de la morale et de la sagesse.

J'ai lu avec douleur la mort de Diane. D'après ce que tu m'en avais dit à Paris, c'était un de ces chiens, comme les chantait Homère, et qui aimait son maître par un dévouement *surhumain*. Et puis, je me suis représenté aussitôt sa pauvre tête dégouttante de sang, ses yeux tournés vers son maître, et cherchant à pénétrer dans son regard la cause d'un coup si cruel. Que sais-je encore? sa mort elle-même et ce cadavre sans vie à la place de tant d'activité, de tant d'instinct, j'ai presque dit de tant d'intelligence et de cœur. Je me suis mis alors à ta place, et il m'a bien vite semblé que j'aurais pleuré comme toi. Mais on a tant d'autres choses à pleurer, que ma pensée s'est reportée aussitôt sur un autre sujet de tristesse.

Je me suis représenté combien d'accidents arrivaient dans ce mois de chasse, dans cette semaine où j'étais, dans ce jour même. Alors je fais de grands projets de prudence que je mets parfois à exécution. Au reste, je te dirai que ma chasse est finie; la personne qui avait eu la bonté de me prêter son fusil me l'a repris pour chasser elle-même. Me voilà donc sans fusil, ayant payé un port d'armes de vingt-cinq francs, un chien, deux ou trois gardes champêtres, des poires à poudre et à

plomb, etc., et ayant tué *infandum* deux perdrix et neuf cailles! Heureusement que mon permis de chasse étant daté du 11 septembre, pourra me servir, pour le commencement des vacances, l'année prochaine; je dis l'année prochaine, car ton invitation de chasse dans la plaine Saint-Denis, ne me sourit guère. Je m'y vois toujours avec une ou deux charges de plomb dans les jambes, ce pourquoi j'éprouve une grande répulsion.

Je te dis encore adieu, mon cher ami, mais en même temps, à bientôt.

Tout à toi.

Un billet de 1848.

Carcassonne, 31 décembre 1848 (1).

Monsieur et cher ami,

Pardonnez-moi d'interrompre vos préoccupations politiques par le malencontreux

(1) Ce billet, du 31 décembre 1848, accompagnait le volume de Bossuet, *Elévations sur les Mystères*, qui m'était offert en cadeau à l'occasion de la nouvelle année. On peut, ce semble, y entrevoir, ce qui m'échappa complètement alors, la vocation ecclésiastique et théologique d'Henri Perreyve.

envoi d'une brochure théologique. C'est mon second ouvrage, et la bienveillance avec laquelle vous avez accueilli le premier m'a tout à fait engagé à vous offrir celui-ci. Vous y verrez plutôt un souvenir d'amitié qu'un cadeau de prix. Sans cette espérance, je ne vous l'eusse point envoyé; mais j'ai pensé que votre indulgence si connue à mon égard, jointe aux utiles conseils que vous voudrez bien me donner pour ma prochaine édition, devait m'engager à une entière confiance.

Le titre *Élévations sur les Mystères* vous étonnera de ma part, j'en suis certain. Je sais que vous ne pourrez pas facilement reconnaître votre ancien condisciple à la gravité de son écrit, et que vous aurez peine à vous reporter aux temps de notre huitième avant-dernière révolution.

C'était en 1848, si je ne me trompe. Que les temps ont marché depuis, et que de cheveux blancs sur notre tête!

J'abuse de vos instants : j'espère toutefois que vous ne m'en voudrez pas de dérober en ma faveur quelques minutes à votre vie publique, et que vous me pardonnerez ce petit égarement d'auteur, en vous ressouvenant de votre ancien camarade et ami.

J'insiste pour avoir des nouvelles de ma-

dame et de vos chers enfants. L'aîné est venu très près de notre pays ces vacances; vous ne doutez pas que je ne l'eusse reçu avec plaisir.

Un mot aussi sur votre politique. Prenez garde, mon cher ami, de vous laisser trop entraîner à l'Assemblée par la faction de l'extrême gauche. Croyez-en ma petite expérience, vous unir de politique aux X. et aux Z., c'est compromettre une bien brillante carrière. Je ne voudrais assurément pas vous voir siéger à droite, parmi les *communistes modérés,* mais il me semble qu'entre eux et les *mangeurs d'entrailles* il est un « honnête » juste milieu. C'est là que je vous souhaite.

Adieu de nouveau.

ANNÉE 1849

EN PHILOSOPHIE

La bataille de Novare.

Paris, 24 mars 1849.

Mon cher ami,

Je ne veux pas que tu t'endormes si tranquille.

Les nouvelles d'Italie sont aussi désespérantes que possible. L'armée piémontaise est battue, poursuivie et débandée.

Le roi Charles-Albert s'est sauvé comme il a pu; il a abdiqué, et il est déjà arrivé en France.

Ces dépêches ont été communiquées à la Chambre par M. Odilon Barrot au milieu d'une extrême stupéfaction. On dit que ce

vieux diable de Radetzki est maintenant à Turin.

Tout cela me fait une peine profonde. J'avais espéré de si belles choses!

Peut-être as-tu déjà le journal ce soir, ce qui rendrait ma lettre absolument inutile.

Elle me servira toujours à te serrer la main.

L'habit noir et la blouse.

Paris, 7 juillet 1849.

Cher ami,

J'avais cru bien franchement te dire adieu et ne plus entendre rien de toi jusqu'à lundi matin. Comprends donc combien ta lettre m'a charmé.

J'ai éprouvé ce plaisir d'un enfant qui se figurait avoir mangé tout son gâteau, et qui en retrouve une dernière bouchée dans sa poche; ou cet autre, que tu dois connaître, de faire tomber vingt sous d'un vieux gilet en ruine; ou encore ce sentiment du voyageur qui revoit tout à coup, dans l'horizon du soir, le clocher de son hameau qu'il a quitté...

un dernier tintement, un dernier souffle de la patrie!

— Ouf! — Je ne puis lutter de poésie avec toi en ce moment; aussi je compte que tu me pardonneras ce retour brusque à ma véritable situation.

Tu m'offres des guêtres, tu m'offres une chienne sublime, tu m'offres... En vérité, je suis confus, et c'est le cas ou jamais que je t'exprime mes sentiments de haute considération et de respectueuse reconnaissance. Mais je te dirai que, grâce à la prodigalité vraiment californienne de mes parents, j'ai acheté avant-hier des guêtres très suffisantes. — Ce n'est pas tout. Aujourd'hui, on m'a dit avec l'accent de la plus intelligente bienveillance : « Henri, il me semble que pour ménager ton chapeau gibus (quelle délicatesse!) — Oui papa, — que la poussière ne manquerait pas d'abîmer, — c'est vrai; — il conviendrait d'acheter un petit chapeau gris... léger... souple... » Et ce chapeau, je l'ai. Oh! oh! un chapeau gris, un pantalon à raies, un chien de chasse et un cigare! Qu'en dis-tu? Tout cela est peu démocratique, je l'avoue; mais, comme on disait au club : « Je saurai prendre la blouse quand le temps sera venu de la défendre. »

Je t'envoie mon résumé ; il n'est guère bien écrit au physique et au moral, au moral surtout; mais enfin, s'il peut te servir tel qu'il est, je l'estimerai beaucoup plus qu'avant. Quelle belle chose que le baccalauréat! Enfin, je me réjouis de l'oublier pendant quelques heures à la campagne.

Je te serre cordialement la main, et au revoir.

M. de Falloux au Concours général.

Paris, 11 août 1849.

Mon cher ami,

Depuis si peu de temps que tu nous a quittés, ma vie est un peu sortie de son monotone ordinaire, à cause de l'exposition de peinture que j'ai pu aller voir, de la distribution des prix du Concours général, et de quelques autres petits incidents qui m'ont paru des événements après un si long calme. C'était donc hier la séance du Concours. Tu connais l'exorde : la *Marseillaise*, le *Chant du départ*, etc. Les Facultés entrent, le Conseil, enfin les massiers (mouvement général), on entonne

la *Marseillaise* (tumulte indicible), et M. le Ministre paraît (immense cri de : Vive la République! vive l'Université!). C'était évidemment un défi, il eut le bon goût de le comprendre. Il fait trois ou quatre pas dans la salle, s'arrête tout à coup en face des élèves, et fait, avec l'air le plus majestueux du monde, un grand salut que l'on a pris pour un signe d'assentiment. Il n'en fallait pas plus pour dissiper les nuages de conspiration qui s'étaient çà et là amoncelés.

Les professeurs et les parents applaudirent son geste comme un petit prodige d'esprit et de prudence, les élèves l'applaudirent comme une concession, chacun crut en avoir l'avantage, et d'ailleurs la parole ayant été donnée aussitôt à M. J., les uns et les autres sortirent d'embarras.

Tu auras lu le discours de notre ex-professeur de physique : peu de synthèse, et en revanche pas mal de détails, tel est, je crois, le résumé de ce discours. Un seul instant fut fâcheux. Comme il parlait de la *grenouille galvanisée*, un souffle de fou rire parcourut les rangs des collèges et menaçait de gagner l'assemblée entière, si l'orateur n'avait pas bien vite et bien fort entamé un autre sujet.

Je lui sais bien gré d'avoir su, à propos

d'un sujet aussi peu propre aux allusions politiques, placer quelques mots de patriotisme.

M. de Falloux, avec une courtoisie tout aristocratique, descendait de son siège pour embrasser les lauréats, et parlait à ces messieurs les universitaires avec une exquise bienveillance. Du reste, il était venu sans cortège militaire, en voiture découverte; il me semble qu'il tâchait un peu de s'amoindrir, pour qu'on oubliât de le craindre.

Dans son discours, il a beaucoup parlé de la France et de sa grandeur; mais encore n'a-t-il guère trouvé d'éloges que pour le passé! Il a dit pourtant sur la Révolution française quelques paroles auxquelles les applaudissements n'ont pas manqué. Enfin, mon pauvre Charles, tu connais ton ami Henri; eh bien! tu peux être assuré qu'il souffrait en comparant cette fête où l'on respirait comme un air de défiance, avec celle de l'an passé où la présence de pouvoirs amis animait tout le monde de tant d'espoir et de foi (1).

Je t'embrasse de tout cœur.

(1) Le collégien de dix-huit ans partageait et reflétait les préventions d'une partie de la jeunesse à cette date de 1849. Plus tard Henri Perreyve sut

Une soirée au cirque.

Eaubonne, 24 août 1849.

Mon cher ami,

J'ai bien peur de n'être pas à Eaubonne à la fin de la semaine prochaine, et dans ce cas le moyen de te voir? Le meilleur remède serait que tu vinsses bientôt, le plus tôt possible; nous habiterions un peu de temps ensemble avant mon grand départ. Oui, mon cher ami, mon grand départ, car, à l'heure qu'il est, il ne s'agit de rien moins que de voguer jusqu'à Nantes, au risque de revenir ensuite... par l'océan, etc. Ce que c'est que les femmes! Une dame qui doit être du voyage se refuse absolument à visiter Tours sans voir Angers, et ne peut souffrir la pensée de voir Angers sans visiter Nantes. Que sera-ce donc quand nous serons à Nantes? Je n'ose y penser, tant je me sens disposé à soutenir ces ambitions. Mais, en vérité, ne

admirer en M. le comte de Falloux le grand caractère et l'esprit si courageusement libéral qui seront à jamais son honneur.

serait-il pas tout à fait raisonnable de revenir par Brest? Qu'en dis-tu? Malheureusement nous avons à lutter contre *cet infâme capital,* le plus grand comme aussi le dernier tyran des temps modernes, et je prévois que ses calculs déjoueront tous nos plans. Hélas! mon cher, c'est la raison d'état que celle-là; et que de belles choses n'étouffe-t-elle pas! Je t'assure que je me consolerai de nos défaites par la charmante pensée de vous aller trouver un peu plus tôt à Villequiers, mais pour cela, il faut que tu te remettes tout à fait de tes fièvres, et que moi je ne me fêle plus rien de ma pauvre cruche. Inutile de te dire que mes jambes sont guéries; c'est déjà de l'histoire ancienne.

Avant-hier, je suis retourné à Paris, et j'y suis resté vingt-quatre heures. La singulière chose! je m'étais figuré que cela me ferait plaisir de revoir nos chambres, notre maison, notre rue. J'avais cru que, libre, on aimait à revenir aux lieux de son esclavage, et à jouer pour ainsi dire avec ses chaînes. Je m'étais trompé, je t'assure. Je n'ai pu regarder mon Manuel (1) sans une sorte de nausée morale, et quand j'ai parcouru nos niches un peu

(1) Le *Manuel pour l'examen du Baccalauréat.*

vidées de meubles, il m'a semblé que je me trouvais au milieu de gens fort impatientés de mon retour, et très désagréablement trompés dans l'espérance qu'ils avaient conçue de ne pas me revoir de sitôt. Aussi leur ai-je fait très mauvaise mine. Mon piano ne m'a dit que des banalités et des bêtises, et je lui ai bien rendu la pareille. Il n'y a pas jusqu'à ma petite chambre qui ne m'ait accueilli du ton d'une dame qu'on dérange; j'étais évidemment de trop chez moi. Et notre rue? Ah! notre rue..., tu la connais, mon cher, avec ses airs d'honnêteté bourgeoise (1). J'y ai vu, dès sept heures du matin, les portiers du voisinage avec leurs figures hébétées par le sommeil venir donner quelques coups de balai aux ruisseaux; j'ai vu la laitière appeler de maison en maison les domestiques par un cri aigu très sauvage, et ceux-ci paraître avec des pots, le tout toujours hébété par le sommeil. J'ai vu des chiffonniers, j'ai vu *Jacquot;* pauvre enfant! oh! je t'assure que je suis loin de m'être moqué de lui. Pour la première fois, je l'ai regardé avec intérêt, presque avec amitié!... Il semblait passer là, sous ma fenêtre, attaché déjà à son insipide ouvrage,

(1) La rue Garancière, derrière l'église Saint-Sulpice.

comme pour me reprocher, à moi si heureux, mes moqueries d'autrefois. Je l'ai longtemps accompagné des yeux, et quand il a disparu, il m'avait laissé une bonne pensée.

Le soir même de mon arrivée, mon père m'a entraîné au Cirque. Nous y avons été conduits par un bataillon de chasseurs de Vincennes que nous avons suivis machinalement depuis les quais et qui s'y rendaient *gratis*.

Je t'assure, mon cher, qu'il y avait un singulier contraste entre les visages quelque peu rudes et austères de cette belle troupe, et les millions de minauderies gracieuses que les écuyères du Cirque faisaient à leur adresse. Eux-mêmes paraissaient plus étonnés que satisfaits. Une scène a excité leur enthousiasme, et, je l'avoue, un peu le mien aussi : — c'était « le soldat de l'Empire ». Figure-toi deux Bas-Bretons cheminant à cheval, l'un, jeune conscrit, pleurant sous ses rubans; l'autre, vieillard à cheveux blancs : c'était son père. Tout à coup, les deux cavaliers s'arrêtent : suit un long embrassement, et ils se séparent. Le conscrit part au galop, il sanglotte à fendre l'âme. Cependant un bruit de tambours se fait entendre, c'est la charge. Le conscrit arrête son cheval, se redresse fière-

ment. Crac! son premier vêtement tombe, et le voilà en uniforme. Il prend des airs fier-à-bras, et pendant que son cheval galope, il balance ses mains et ses jambes comme s'il faisait une grande marche. — Suit une bataille, l'orchestre éclate en fanfares, des décharges retentissent. Crac! son deuxième vêtement disparaît, il est fait grenadier de la garde. Il exécute la charge en douze temps, croise la baïonnette, etc.

Troisième tableau : capitaine et décoré. Il tient un drapeau dans ses bras, et semble le défendre avec son épée. Tout à coup, la musique cesse; bien des années s'écoulent. Le brillant uniforme est tombé, le vieux soldat est recouvert de la blouse du travailleur, pieds nus, mains calleuses; il pioche la terre, et de temps en temps il semble tristement rêver. Tout à coup, un grand murmure dans l'orchestre; évidemment c'est un orage qui se prépare, roulements lugubres... Notre paysan jette sa pioche, il écoute. Les tambours se font entendre, le cri aux armes! retentit. L'étranger a passé la frontière, nous sommes en 1815.

Le vieillard saisit un mousquet, lance son cheval au galop, semble poursuivre un ennemi invisible; l'orchestre avec grand fracas

fait entendre des airs de bataille. Mais déjà le tableau a changé, le vieillard s'est évanoui; il a fait place au Génie de la victoire qui s'avance agitant notre drapeau aux mille applaudissements de la foule, et tandis que l'orchestre redit le triomphe de Masaniello. Il y avait un véritable entraînement; on avait oublié l'écuyer pour ne se souvenir que de son rôle sublime; le Génie national était apparu; nos soldats trépignaient.

Combien je te demande pardon, mon cher ami, de mes impardonnables bavardages.

Je te serre la main.

Tristesse des séparations.

Bourges, 17 septembre 1849.

Je ne puis déjà que t'écrire, mon cher ami. Que cela est triste, quand on a commencé à vivre ensemble! Déjà que d'espace nous sépare, et plus encore que d'espace chaque jour va jeter entre nous!

Toujours partir, toujours quitter, c'est une singulière destinée de notre vie terrestre. L'infirmité de notre pauvre corps met entre

nous de continuels obstacles. As-tu quelquefois réfléchi à la misère de notre nature sous le rapport du temps et de l'espace? Pour moi, cette pensée m'afflige cruellement. Quoi? Parce que quelques lieues nous séparent, il nous est impossible de nous voir jamais! En vain nos âmes sont-elles unies, en vain nos esprits se confondent-ils souvent en une même pensée, nous demeurons absents, isolés. Tout l'effort de nos cœurs ne peut abréger d'un pas cet impitoyable espace de terre qui nous tient éloignés l'un de l'autre comme un bras d'airain. Tous nos désirs ne peuvent étendre d'une ligne la misérable capacité de nos sens, bornés si près, ou donner à ce fardeau de nos corps un peu d'agilité.

C'est, à mes yeux, une invincible démonstration de la vie future que les impatiences de nos âmes dans ces lourdes enveloppes qui se traînent sur la terre comme des tortues, et qu'un grain de sable arrête et emprisonne. Il est impossible que ce grand et profond instinct d'une agilité céleste ne soit pas une espérance fondée et une promesse du Créateur. Pauvre ami de la terre, attendons un peu. Tout cela ne peut durer longtemps.

Telles étaient mes pensées quand la vapeur m'emportait loin de Nérondes, et j'ai gardé, le

plus longtemps que j'ai pu, les yeux fixés sur la petite flèche de Villequiers qui dominait les arbres de la colline, et qui a brillé bien peu de temps pour moi à l'horizon.

Avec elle n'a pas disparu, mon cher ami, le plaisir que j'ai éprouvé auprès de toi.

Dis de nouveau à tes parents que ce souvenir restera bien plus encore dans mon cœur que dans ma mémoire.

Je t'embrasse de tout mon cœur. Adieu.

Souvenirs de voyage.

Eaubonne, 28 septembre 1849.

Mon cher ami,

Voilà deux grands jours que j'aurais dû te répondre, mais tu m'excuseras assez quand je t'aurai dit mes nouvelles infirmités. Actuellement je suis encore au lit, absorbant du laudanum en quantité. Surtout je suis très faible de corps d'abord, et d'esprit ensuite, ce qui fait que j'entre horriblement dans l'impression du roman de *Lucy de Lammermoor* que tu as eu l'obligeance de me prêter.

Quand je ferme le livre et aussi les yeux,

alors je rêve à notre entrevue de Villequiers si pleine d'entreprises et de voyages. Je vois la belle vallée qui sépare ce berceau des collines de la Loire. J'anime tout cela de cette belle teinte violette du soleil couchant que nous admirions encore l'autre soir; et puis cette séparation me semble comme une fin de tragédie. Puis vient un autre souvenir. — Pour le coup, celui-là passe rapide comme un nuage, et aussi confus. Ce sont des châteaux, des cathédrales, des rives verdoyantes qui fuient de droite et de gauche pendant que le bateau à vapeur avance toujours. Je vois Tours avec Plessis-lez-Tours et la belle colonie de Mettray. Je vois Nantes, son beau port et son vieux château; — je vois la Loire qui élargit ses bords, qui les dérobera tout à l'heure quand nous arriverons à Saint-Nazaire.

Encore la mer! mais bien moins belle qu'au Tréport. Ici un grain de désillusion et retour.

Puis Angers, une jolie ville, une petite église gothique aussi pure que Saint-Denis, et quelle riche campagne! partout des châteaux, des tours, de vieux manoirs qui menacent encore les villages voisins, puis Blois, Chambord.

Puis Paris, et Eaubonne, et la cholérine. A présent je me sens fatigué. Je te quitte donc,

mon cher ami. Poursuis tes bonnes fortunes de chasse et tes beaux projets de voyages. Quand tu écriras à ta mère, tu sais si je te recommande de lui exprimer mes remerciements; véritablement je ne mérite pas d'être ainsi gâté.

Je te serre bien tendrement la main, et suis tout à toi.

Les soins de la Famille.

Eaubonne, 4 octobre 1849.

Mon cher ami,

Faut-il te dire que je suis debout maintenant et que je ne ressens presque plus la fatigue que m'a causée ma petite déroute? Tu le croiras sans peine si je te raconte qu'hier au soir j'ai loué une voiture et un cheval pour m'aller promener un peu aux environs, et puis aussi pour avoir l'honneur de conduire une voiture. Mais cependant j'ai, cette fois, beaucoup plus facilement perdu contenance que je ne le croyais. Rien au monde ne casse les membres autant que cette maudite cholérine; deux jours, j'ai marché avec un bâton. Dieu merci, j'ai retrouvé mes jambes.

Quoi qu'on en puisse vouloir, mon cher, il y a un moment où la force vous manque, et où l'on sent défaillir en soi jusqu'à cette confiance légère qui est le plus précieux apanage de notre âge. Alors on s'aperçoit combien on a besoin des autres; leurs services se multiplient en raison de notre impuissance; et quelle jouissance que de les voir si prévenants, si empressés, si attentifs! Rose, surtout, m'a bien amusé. Cette pauvre femme croyait toujours que je cachais mon mal aux autres, et elle venait sans cesse me prier de lui faire la confidence de tout ce que j'éprouvais réellement, en me promettant de n'en rien dire à mes parents; elle était si inquiète!

Tu chasses sans doute beaucoup. Hélas! n'aurais-je pas par hasard le feu sacré? J'en doute un peu maintenant; peut-être avais-je besoin pour aimer ce *noble exercice* de ce qu'on appelle « l'enivrement du sang », et Dieu sait si je l'ai ressenti! N'importe, mon cher, je ne suis pas encore découragé, et je n'ai pas divorcé avec les ports d'armes. Mais décidément ce sont les voyages qui me charment; c'est là ma vraie passion en temps de vacances, et que de raisons pour la satisfaire! Je ne vois autour de moi que gens qui disent : les voyages! le complément de toute bonne

éducation. Et au fait, je sens déjà, quoique j'aie vu bien peu, combien ce peu-là profite, orne la mémoire de souvenirs variés, et réveille dans l'esprit d'idées nouvelles et de connaissances de toutes sortes. Oui, mon cher ami, je pourrais bien échanger le port d'armes contre le passeport. Je me réserve de te raconter plus tard avec quelque détail ce que j'ai vu et ce que j'ai fait. J'ai vu bien vite, et par conséquent j'ai fait peu de chose, mais encore est-il que j'ai amassé, dans ces quelques jours, de quoi me souvenir pendant des mois et peut-être des années.

A bientôt, mon cher ami, une plus longue lettre. Je t'envoie tout cela dans un grand désordre; tâche d'y démêler ce que tu peux : si tu sais y comprendre que je suis ton ami constant et sincère, c'en sera assez. Adieu, tout à toi.

Mademoiselle Rachel dans « Phèdre ».

Eaubonne, 14 octobre 1849.

Je suis très heureux dans ce moment, mon cher ami, car me voici dans mon petit grenier

d'Eaubonne aussi libre qu'on peut l'être, et délivré de plusieurs visiteurs enragés que je devais accompagner au loin. Au fait, n'est-il pas déraisonnable quand il fait froid, quand tout est gris, triste et boueux, quand enfin on jouit d'une retraite quelconque et des délices d'un bon feu, de s'en aller battre les champs? Pour moi, je suis plus sage, et ne pouvant changer de contrée quand vient l'hiver, comme d'autres bêtes encore bien plus sages que nous, au moins j'aime à me composer un climat dans ma cellule. Pardonne-moi cet exorde, mais tu sais s'il est facile, quand on a bien froid et qu'on arrive tout à coup devant un bon feu, de penser d'abord à autre chose qu'à se frotter les mains ; c'est ce que j'ai fait.

A présent, je me recueille, car j'ai à te raconter de belles choses. Peut-être as-tu vu dans ton journal que Mlle Rachel jouait *Phèdre* samedi dernier. Or, tu sais si j'aime la tragédie de *Phèdre*. Autrefois, ce me semble, je t'en ennuyais assez; que sera-ce donc maintenant?

Bref, mon cher, j'ai quitté la maison, Eaubonne, tout, et je me suis sauvé à Paris; j'ai eu le bonheur d'arriver assez tôt pour avoir un billet, et le soir, j'ai vu tout ce que tu peux imaginer de plus saisissant. Ajoute

à cela que Mlle Rachel quitte le Théâtre-Français, qu'elle faisait donc ses adieux au public, et que, sans doute pour rendre la séparation plus cruelle, elle s'est surpassée. Enfin, mon cher ami, moi qui ne connaissais ni le Théâtre-Français, ni Mlle Rachel, j'ai été frappé de tant de beauté, et j'ai craint un instant que la magnifique tragédie ne fît un peu sur moi l'impression des jeux du crque sur ce pauvre petit *Alipe* que tu sais. Que de grandeur! que de passion dans cette femme! comme, à elle seule, elle remplissait cette grande scène de la Comédie-Française transformé en un palais de marbre de l'aspect le plus sévère! et aussi quel vide, quand elle disparaissait comme au travers des nuages d'applaudissements! Deux fois, au milieu de son jeu, elle a été interrompue par l'émotion de l'auditoire. A l'acte quatrième, quand Phèdre a déclaré son terrible amour à Hippolyte; quand, refusée par lui, elle consent à le perdre et à l'accuser; quand elle vient d'apprendre que Thésée vit et s'avance; quand, troublée de remords, elle veut finir sa vie, et que, sur le bord de son tombeau, les craintes religieuses viennent l'arrêter, après cette magnifique tirade qui contient ce vers fameux :

Minos juge aux enfers tous les pâles humains,

la malheureuse, dans le délire du désespoir et comme succombant sous le poids de ses crimes, n'a plus de fureur que contre elle-même et s'écrie : « Misérable... et je vis? » etc., Mlle Rachel a poussé ce cri d'une manière effrayante. Puis, tout à coup, saisissant le long voile de pourpre qui tombait de ses épaules, elle le ramena sur son front, et reculant de trois pas dans le théâtre comme pour se fuir elle-même, elle prononça cette imprécation d'un mot, d'une voix creuse et tremblotante. Tout le monde s'était levé, du parterre à l'amphithéâtre. On n'entendait que battements de mains, exclamations confuses arrachées au saisissement, à l'admiration, à l'effroi même. On semblait lui demander de quitter un instant son rôle terrible et de montrer aux spectateurs un visage moins effrayant : les bouquets roulaient sur la scène; une immense couronne blanche tomba de la tribune du président de la République et s'éparpilla tout autour d'elle.

Cependant elle demeurait immobile, implacable, convulsivement attachée à l'une des colonnes. Dix minutes s'écoulèrent avant qu'elle pût reprendre la tragédie; elle avait été sublime... Pour moi, je respirais à peine pendant que cette femme parlait. Malgré mes

efforts, je n'eus pas le courage d'entendre un assez beau concert, et le *Moineau de Lesbie* qui suivaient la représentation de *Phèdre*. Rentré rue Garancière, je ne pus de toute la nuit trouver une heure de bon sommeil. .

Maintenant j'éprouve bien encore du plaisir à retrouver, en relisant la tragédie de Racine, mes impressions passées; mais, hélas! déjà le personnage a presque disparu de mes yeux, je n'entends plus qu'à peine cette voix vibrante et douloureuse qui m'a tant ému, le charme est tombé déjà, et ma pauvre mémoire n'a conservé que quelques lambeaux décolorés d'une si belle fête. Et alors je me dis que c'est la condition de tous les plaisirs de ce monde; je gémis un instant sur la pauvreté de notre nature, et je recueille de toutes mes forces quelques grains de philosophie pour me consoler...

Voilà où j'en suis, mon cher ami; toujours un peu fou comme tu me connais, et laissant un peu les choses aller au bon gré du hasard. Mais comme j'ai confiance que le hasard n'est point du tout un autre maître que le bon Dieu, je me laisse pousser le plus indifféremment du monde. Ai-je raison? Je le crois pour une certaine part. Tout ce que je sais, c'est que trouvant déjà bien des sujets de

rêveries dans le passé, et bien des émotions encore dans le présent, je m'efforce de ne point troubler tout cela par les préoccupations de l'avenir pleines d'inquiétudes et toujours impuissantes. Fais comme cela, mon cher, tu t'en trouveras bien.

Ainsi donc il n'y a pas à hésiter, nous voilà fiancés à l'École de droit et aux robes à queue ; *cedant arma togæ!*

Je te serre bien tendrement la main, et je t'assure mon amitié constante.

Lectures de vacances.

Eaubonne, 25 octobre 1849.

Je me hâte de répondre à ta dernière lettre, mon cher ami, pour pouvoir encore dater la mienne d'Eaubonne. Après-demain, je n'en aurais plus le droit. Ainsi donc, samedi prochain, je t'attendrai à Paris. Ne tarde pas *par trop,* c'est tout ce que mon égoïsme se permet de te recommander. Nos derniers jours sont froids, humides, ennuyeux. Dans le moment où je t'écris, à peine puis-je apercevoir le rideau de peupliers qui entoure nos possessions,

tant le brouillard s'est abattu sur nous! Les chemins sont pleins de feuilles mortes, et rien ne bouge plus dans nos champs, la vendange et la récolte des pommes étant terminées l'une et l'autre. Tu vois qu'il est bien temps de quitter ces climats pour voler vers un ciel plus doux, ce qui m'entraînerait inévitablement à nous comparer aux hirondelles. Ce serait une idée très sotte, très rebattue, et qui me poursuit malgré moi depuis longtemps.

Ta lettre m'a fait le plus grand plaisir, et tu ne peux manquer de t'en douter, car je ne sache pas une de mes passions que tu n'aies flattées le plus aimablement du monde. D'abord ma passion pour les petites chambres chauffées et fermées. En lisant ce que tu en dis, j'ai ri tout seul de contentement en me ratatinant dans mon paletot, comme un ivrogne qui entendrait parler de bon vin.

Et quels plaisirs ne me suis-je pas promis dans nos cellules respectives! Nous ferons du droit, nous ferons de la littérature, nous ferons du thé, que sais-je encore? Ne sera-ce pas charmant? Allons, allons, mon cher, vite à Paris! Quand je réfléchis, une heure de suite, que j'ai un coin à moi dans la plus belle et la plus intelligente capitale du monde, je

voudrais déjà avoir dit adieu à Eaubonne et à Montmorency.

Que de souvenirs tu m'as rappelés en me parlant du *Presbytère!* j'ai retrouvé tout à coup toute ma sympathie pour ce pauvre Charles, celui de Lausanne, et tout mon... toute mon affection pour la charmante Louise. Et M. Prévère.

Ce qui m'a frappé dans cet ouvrage, c'est le naturel, la simplicité des personnages et des événements. Je suis sûr que de là vient l'impression de ces lettres sur de jeunes têtes. En effet, bien que tout cela ne soit après tout qu'un roman, quoique l'auteur ne nous peigne qu'un amour fort idéal et spiritualisé, il agit de telle façon par la naïveté de son langage et la grande simplicité des circonstances, que chacun peut très facilement se substituer à tel ou tel de ses héros.

Quel effort ne faudra-t-il pas pour se mettre à la place du maître de Ravenswood, et pour pleurer avec lui sur le tombeau de sa fiancée? Cela ne rappellerait-il pas M. Ampère pleurant avec Andromaque la ruine de Troie? Mais, au contraire, quelle jeune fille, ayant lu le livre de M. Topffer, ne se sera pas véritablement identifiée avec l'héroïne de son roman? Dis vrai, n'as-tu pas vingt fois

brûlé d'envie de châtier ce hideux Champin (Jean Marc)? Pour moi, j'étais féroce en lisant ces terribles lettres dont je prévoyais les ravages dans l'âme de brave chantre, si loyale et si crédule. J'avais fini par les passer, la première fois que j'ai lu le roman. Elles troublaient ce délicieux tableau de vertus que composent les autres personnages, et qui charme si doucement l'esprit du lecteur. Enfin, promets-moi de m'en parler encore à Paris, au coin de ton feu, de temps en temps; à cette condition seulement, je quitte mon radotage sur notre jolie histoire.

Je crois t'avoir dit combien j'avais lu et goûté l'ouvrage de M. de Vigny, *Cinq-Mars?*

Depuis ce temps, j'ai lu *la Fiancée, une Légende de Montrose* que je trouve bien supérieure à *la Fiancée,* trois *gros* volumes de M. Capefigue sur l'*Histoire de la société et des gouvernements européens, depuis la chute de Louis-Philippe jusqu'à Napoléon Bonaparte.* C'est à dormir debout! mais quelle lourdeur, mon pauvre ami, quelle platitude! Je n'ai absolument pas pu avaler la dernière partie du troisième tome, et je me suis donné le vilain plaisir de marquer en marge l'endroit où un infortuné lecteur était tombé en défaillance. De pareilles satires ne sont-elles pas

de vraies bonnes fortunes pour les idées républicaines? Ah! quel écrivain que M. Capefigue! Il y a dans cet ouvrage des récriminations d'une naïveté prodigieuse, des principes non seulement antidémocratiques, mais antihumanitaires, et tout cela revêtu d'un vernis honnête et modéré qui ajoute à l'irritation. On rit d'abord de cette politique mesquine qui fait le fond de cette diatribe, mais ensuite, quand on vient à penser que tant de petitesse et tant de lâcheté fait loi aujourd'hui, une sérieuse tristesse vous pénètre le cœur, et l'on se prend à désespérer du progrès libéral.

Après cela, j'ai lu une *Chronique du règne de Charles IX*, par M. Mérimée. C'est le roman historique, et plus spécialement le roman de mœurs, et quelles mœurs! Une dame? c'est une galante. Un jeune seigneur? il a déjà assassiné trois rivaux. Un moine? un prédicateur de la Saint-Barthélemy. Le roi? l'homme le plus abruti, le plus dissimulé, le plus sanguinaire. Un catholique? un efféminé de cour, irréligieux, cruel par ambition de parti. Un huguenot? un fanatique, pillard d'églises et traître à sa patrie, etc., c'est infernal.

L'auteur a jeté sur un tableau si sombre quelques éclairs de vertus privées; sans cela,

ce n'était qu'une longue énumération de crimes. La Saint-Barthélemy couronne le tout; c'est le point capital de cet ouvrage qui m'a fort intéressé. Samedi, je commencerai l'*Histoire de la Révolution de Février* par M. de Lamartine.

Je suis très heureux d'apprendre que ton père et M. Adolphe ont fait un joli voyage. J'ai bien pensé à lui en lisant hier, dans notre journal, le costume officiel qu'on réserve à ces Messieurs de l'Ecole normale.

Je te dis bien vite adieu, ou plutôt au revoir.

Pour l'amour de la musique.

Paris, décembre 1849.

Cher petit, mon billet de Conservatoire vient de donner lieu à la plus effrayante tragédie qui ait encore ensanglanté notre salle à manger. Mon père a prétendu que je ne pouvais pas aller au concert à cause de mes pattes brûlées; moi de danser; ce qui ne prouve rien. On a résisté à toutes mes supplications. Il est vrai que je souffre beaucoup et que l'enflure augmente (1).

(1) Menacé de ne pas aller au Conservatoire, à cause d'un violent mal de gorge, il avait voulu se

Ajoute l'assurance que « je fais le désespoir de ma famille », en voilà assez pour un honnête homme, fût-il le plus entêté du monde. Donc, mon bon ami, prends mon billet, et régale-toi de la symphonie en *ut mineur*. Je te jure que je me console un peu difficilement de manquer l'occasion que j'ai tant désirée, et dont je me suis tant réjoui. Je suis heureux pourtant de penser que j'ai une bonne part dans tes joies. Je ne perds après tout que la moitié de mon plaisir.

Adieu, je te serre la main, et te charge de mes applaudissements les plus enthousiastes pour l'*O filii* de Leisring.

guérir instantanément en recourant à un remède héroïque, mais son courage fut mal récompensé, car, pendant plusieurs jours, il ne put tenir debout. Cet amour passionné de la musique lui inspira, quelques années plus tard, l'idée de traduire avec le pinceau une mélodie qui l'avait charmé. Au bas de cette peinture, qui a les proportions d'une petite image de piété, on voit une lyre chargée de couronnes, sur laquelle sont gravés trois noms : Beethoven, Mozart et Weber. De cette lyre s'élèvent, comme les anges sur l'échelle de Jacob, de blanches colombes qui montent au ciel vers une harpe d'or surmontée d'une croix, et de laquelle s'échappent des rayons lumineux semblables à ceux du soleil.

Au revers de l'image, Henri Perreyve a écrit : *Souvenir d'un Andante de Weber, février 1855.*

ANNÉE 1850

A L'ÉCOLE DE DROIT

Notre-Dame de Fourvière.

Lyon, Fourvière, 8 mars 1850 (1).

Nous voici enfin au sommet de la montagne, mon cher ami. Malgré l'essoufflement de la route et des escaliers, je cours à la terrasse pour jouir tout de suite du panorama. Hélas, rien, rien! mais seulement un brouillard épais dans lequel viennent se noyer les rayons du soleil.

(1) Henri Perreyve, au commencement du mois de février précédent, avait eu un vomissement de sang qui mit sa vie en danger, et qui fut le point de départ de sa maladie de poitrine. Il entrait à peine en convalescence lorsqu'il entreprit ce premier voyage d'Italie.

A peine apercevons-nous quelques clochers, et à nos pieds les eaux de la Saône. Moi qui avais espéré te dépeindre ce merveilleux tableau, que vais-je faire? Toutefois je ne veux pas que le découragement me fasse quitter la plume. Conformons-nous plutôt à notre nouvelle position d'aveugles, et jouissons du moins des facultés que la nature nous laisse. Je veux te faire entendre une voix qui a toujours ébranlé mon âme quand j'ai eu le bonheur de l'entendre, une voix semblable à celle de la mer quand on domine les vagues de toute la hauteur des falaises. Écoute donc avec moi, et juge un peu s'il n'y a pas quelque poésie dans ces rumeurs confuses qui nous montent de la grande ville.

Ce sont d'abord les murmures du vent dans les arbres qui grimpent jusqu'à nous depuis le pied de la montagne; puis au loin les mille bruits de cette cité active, travailleuse, affairée. Les roulements des voitures, les clochettes des bateaux à vapeur, le cornet à pistons d'une diligence qui part, les tambours d'un régiment; et surtout, comme faisant le fond de cette harmonie immense, la sourde agitation des hommes, les échos de la foule qui passe, qui parle, qui crie, et dont le vent nous apporte les sons inarticulés.

Tout à l'heure, ce sera bien autre chose! Toutes les cloches de la ville se mettront en branle, car ce sera l'heure de l'*Angelus*, les grosses sonneries de Saint-Jean se mêleront aux gracieux tintements des petites clochettes. Tant de couvents, d'églises, de chapelles, tant de maisons élevées par la piété aux bonnes œuvres, tant de cloches vont s'émouvoir à la fois en l'honneur de la grande patronne de Lyon!

Au fait, je ne t'ai pas encore parlé de Notre-Dame de Fourvière. Allons la voir, un instant, pendant que le soleil fait fuir les nuages. Tu ne distingueras d'abord, j'en suis sûr, qu'une magnifique étoffe toute brodée d'or, retenue des deux côtés par de beaux bouquets blancs. C'est la robe de la Madone, c'est le travail de quelque riche dame lyonnaise qui a obtenu de la Reine de ce fameux pèlerinage quelque faveur signalée.

Mais examinons de plus près... Entre ces fleurs, voici la tête de la Vierge, et un peu plus bas celle de l'Enfant-Jésus, toutes deux sculptées en bois presque noir, ce qui donne aux personnages une physionomie indienne très particulière. La Madone ressemble à ces femmes des îles au teint doré par le soleil, aux yeux à la fois doux comme le velours et

brillants comme le feu. Elle tient sa tête penchée avec une petite mine langoureuse qui est charmante. L'Enfant-Jésus ne sourit pas; il rit tout à fait, et de très bon cœur. Qu'il est facile ici de prier avec une douce confiance! Maintenant que notre visite est faite à la dame du domaine, revenons au point de vue. Hélas! mon pauvre ami, toujours le brouillard. Seulement là-bas, là-bas, au milieu presque du ciel, voici paraître la cime du Mont-Blanc. En vain me soutiendras-tu que c'est un nuage. Éternelle redite des novices! C'est le Mont-Blanc, te dis-je. Les nuages nous cachent ses pieds, mais il les a dépassés de la tête, et il nous regarde par-dessus leurs masses flottantes. Quelle hauteur, quelle hardiesse dans ce pic élevé qui ne paraît pas tenir à la terre! Quelle immensité dans ces glaces éternelles qui répandent les torrents dans les vallées, et qui à nos yeux rivalisent d'éclat avec le soleil!

Mais assez de bavardage pour aujourd'hui. On m'appelle, mon ami. Adieu, à demain.

9 mars 1850.

Pardonne-moi cette petite absence; je reviens à toi. Nous en étions donc au Mont-

Blanc, aux cimes élevées, aux glaciers et aux forêts de pins. Hélas! mon cher, je t'en prie, laissons-là les descriptions, car je t'écris maintenant de mon hôtel, place des Terreaux, et il s'en faut bien que nous apercevions d'ici la chaîne des Alpes. Hier soir, j'ai été voir le Musée; quelques bons tableaux, des Jacquand, des fleurs de M. Saint-Jean, et un beau tableau de M. Flandrin qui représente Dante aux enfers. Le Virgile qui l'accompagne a une tête adorable, rêveuse, j'ai presque dit *mystique;* au reste toute chrétienne, comme sait les faire M. Flandrin. De là, j'ai *promené mes loisirs* sur les quais du Rhône, j'ai admiré ces belles eaux vertes et rapides, qui grondent en se précipitant sous les ponts et qui fatiguent les amarres des bateaux. Mais, malgré tout, j'aime encore mieux les quais de la Saône d'où l'on peut voir ma chère colline de Fourvière; je l'aime comme si j'y étais né. Je la cherchais avec impatience quand notre paquebot approcha de Lyon; et quand tout à coup elle m'apparut avec sa petite chapelle et notre grosse tour Perreyve, je fus ému comme si j'avais retrouvé une personne aimée longtemps disparue (1).

(1) Voir *Lettres de l'abbé Perreyve*, 4e édition, p. 1.

J'ai beaucoup pensé à vous ces temps derniers, souvent avec tristesse; mais au fond j'aime beaucoup être un peu triste le long des grandes allées désertes, loin des regards importuns. Alors les souvenirs se réveillent plus chers, et les émotions s'emparent du cœur sans travail et sans effort. Charles Ozanam est le plus charmant homme du monde, doux, aimable et facile. Je n'ai qu'une crainte, mais celle-là je l'ai très vive, ce sera de froisser par mon caractère qui est mauvais et déplaisant, cette nature sensible et délicate à l'excès. Je sens cela, j'espère prévenir le mal; je sais très bien que s'il y a quelque nuage entre nous ce sera par ma faute. Plus je vais, mon pauvre ami, plus je me persuade que tant de gens qui m'accueillent et m'aiment ne me me connaissent pas. Je t'embrasse de tout mon cœur.

P.-S. — J'ai dìné aujourd'hui avec un brave Lyonnais qui s'est pris à déplorer la dépravation de l'École normale. Je l'ai défendue le mieux que j'ai pu. J'ai cité ton frère, sans le nommer bien entendu; de même je te citerai quand on attaquera l'École de droit.

Rome païenne et Rome chrétienne.

Rome, 21 avril 1850.

Enfin, mon bon ami, je puis trouver le temps de causer un peu avec toi. Combien de fois chaque matin, ai-je formé le projet de t'écrire, mais, le soir venu, et avec lui la fatigue de huit ou neuf heures de courses, nous ne sommes plus bons qu'à jeter au lit.

Aujourd'hui, c'est dimanche, le jour du repos; tu vas sans doute en profiter pour dégourdir un peu tes jambes et te rafraîchir la tête aux premiers souffles du printemps. Moi, je rentre au contraire, je ferme ma porte, je me promets à moi-même de ne pas sortir aujourd'hui, et me voilà tranquille, heureux, feuilletant ce beau livre qu'on appelle la mémoire; bien beau en effet, quand ce n'est pas l'esprit seul, ni la curiosité qui l'ont écrit, mais et encore et surtout le cœur.

Alors je suis au milieu de vous, je recommence à vivre de cette vie si douce que je menais à Paris, et que Dieu semble avoir accordé à ma jeunesse comme pour me consoler d'avance des revers de l'avenir.

Crois bien, mon cher ami, que parmi les plus beaux cadeaux de la Providence, parmi ceux dont je craindrais davantage l'amoindrissement ou la perte, je compte ta bonne amitié et ce dévouement si sincère que je connais déjà depuis longtemps.

Chaque jour au moins, je pense à toi. Le plus souvent c'est au pied de quelqu'un de ces autels d'Italie fondés sur les dépouilles des martyrs; plusieurs noms se pressent toujours dans ma pensée; le tien y garde sa bonne place, et je ne douterais pas que tu ne fusses bien riche de toute sorte de bonheurs si je pouvais espérer d'être toujours entendu. Que dois-je demander à Dieu pour toi? Dis-le-moi tout franchement. Jusqu'aujourd'hui je n'ai guère prié à ton intention que d'une manière pour ainsi dire un peu vague. Cela me gêne extrêmement, et je regrette de ne t'avoir pas demandé, avant de partir, tes *commissions* pour le tombeau des apôtres; d'autant plus que d'autres moins intimes me les ont données. Hâte-toi donc, mon cher, réponds à ma lettre tout aussitôt que tu l'auras reçue; il sera temps encore, je l'espère; et ainsi, non plus un désir indéterminé, mais une pensée certaine, ta propre pensée sera portée par moi dans ce saint lieu. J'y

tiens beaucoup, parce que cette terre romaine m'a fortifié dans la foi et dans l'espérance, et que je crois maintenant à une protection plus efficace et plus indulgente de la Providence dans ces endroits consacrés par tant de sang. Tout est marqué ici de la foi des martyrs, depuis les moindres églises élevées sur leurs tombeaux, jusqu'à l'arène du Colisée? Rome ancienne n'a pas d'autre lien avec la Rome chrétienne. Ce seraient deux mondes séparés s'ils ne se réunissaient pas au pied de la croix de Saint-Pierre. Nous tous, nous datons de là; là aussi s'arrête l'histoire du paganisme; rien ne relie les deux histoires que le sang des premiers chrétiens.

Voilà pourquoi il faut être chrétien soi-même pour bien comprendre toutes les beautés de Rome. L'antiquité n'y apparaît qu'à travers un voile, et ce voile, c'est l'idée évangélique. Les païens s'indignent de voir au haut des colonnes de triomphe, au haut des obélisques, au sommet des ruines mêmes, le signe de la croix, Ils crient à la profanation; ils déplorent cette mesquine et aveugle ambition des pontifes, qui semblent avoir voulu transformer jusqu'aux restes vénérés de l'ancienne Rome. Moi-même,

dans le fond du cœur, j'ai été surpris en voyant le Capitole habité par des moines, et l'église de la Sainte-Vierge remplacer le temple de Jupiter Capitolin.

J'ai cherché, avec tristesse, les vestiges de ces grandes choses; mais ensuite, quand la réflexion a pu se faire jour au milieu d'une impression si pénible, j'ai rejeté cette misérable jalousie d'archéologue ou d'écolier. Sans peine, j'ai compris le dessein de la Providence. Oui, il serait doux pour les âmes rêveuses, de pouvoir fouler aux pieds les célèbres pierres de ce temple maître du monde, et ce serait un beau sujet poétique que d'en peindre les ruines. Mais Dieu qui veut instruire le monde, a mieux fait; il a rasé ces restes, il en a fait les fondements d'une chapelle qui porte le nom de Marie, le plus incompréhensible des noms pour un cœur païen. Il a tout soumis dans ces lieux à la Reine des vierges, à la Consolatrice des affligées, à la Mère des pauvres, enfin à la Reine des confesseurs et des martyrs, c'est-à-dire à une puissance qui résume en elle seule presque toute la révolution chrétienne. Il a placé la tête du serpent sous les pieds de cette femme qui avait été promise au monde dès le premier jour, et tout a disparu

de ce qui était romain pour faire place à l'éternelle cité du christianisme; tout cela aussi a bien sa valeur philosophique!

Te figures-tu, mon cher ami, quelle impression profonde l'âme doit éprouver lorsqu'en entrant dans ce cirque immense, qui semble une plaine aride entourée de hauts rochers, dans ce Colisée qui a vu passer tant de générations romaines, où la vie de l'ancien monde semble s'être éternisée, on aperçoit tout à coup, au milieu de l'arène, une croix de bois noir placée là pour avertir les visiteurs qu'ils marchent sur un cimetière. Cette idée m'a frappé; je l'ai trouvée sublime, parce qu'elle résulte d'un contraste sublime. Cette croix que nous avons placée sur le lieu où mouraient les victimes d'une religion qui mourait elle aussi, mais pour ne plus revivre cette croix est la seule veugeance que le Christianisme veuille tirer de ses bourreaux. Il en agit ainsi, parce qu'il compte sur l'éternité. On a le droit d'être patient quand on est sûr d'enterrer son ennemi, et Dieu ne peut montrer cette pensée d'une manière à la fois plus religieuse et plus frappante.

Au reste, ce n'est pas seulement Rome chrétienne que le voyageur d'aujourd'hui peut contempler à côté de l'ancienne Rome,

une troisième vie commence pour cette ville prédestinée; elle semble se réveiller enfin, et l'on sent palpiter en elle autre chose que le souvenir du passé...

L'armée française est admirable de bonne tenue et de sévérité. On rencontre beaucoup de soldats dans les églises, dans les musées. dans les villas, et tous animés d'un sincère désir d'apprendre et de comprendre. Au fait, la première fois que j'ai été visiter Saint-Pierre, c'est un brave canonnier qui m'a servi de cicerone. Il connaissait parfaitement les moindres détails du monument, son histoire, celle des grands peintres, celle de Raphaël par exemple, qu'il plaçait « en l'an 600, ou bien... non; en l'an 6000? » Mais, sauf cette petite incertitude, il savait très bien la vie du grand artiste.

Jeudi dernier, j'ai assisté à une bien imposante cérémonie : la bénédiction de l'armée française par le Pape. Les brigades étaient rangées en ordre de bataille sur l'immense place de la Basilique Saint-Pierre. Un baldaquin couleur cramoisi et or avait été préparé pour le Pape. Tout à coup, les cloches et le fameux bourdon de la Basilique se mirent en branle; toute notre armée battait aux champs, sonnait des trompettes, et présen-

tait les armes un genou en terre. Au loin, le fort Saint-Ange tirait le canon par intervalles. Le Pape s'avança entouré de la cour romaine; il donna les trois bénédictions d'usage, puis, comme au jour de la grande bénédiction *urbi et orbi*, il leva les deux bras et les tint longtemps imposés sur la multitude. Cela est fort beau, et quelle puissance dans cet homme, vêtu de blanc, environné de prêtres, précédé d'une croix, devant lequel tout un peuple se prosterne, et qui, par un signe de sa main, fait incliner jusqu'à terre les fronts d'une telle multitude. Il faut avoir vu un spectacle si beau pour comprendre ce qu'il y a de grandeur dans une puissance intellectuelle, et pour être assuré que le vicaire de Jésus-Christ ne perdrait pas, autant peut-être qu'on le dit, en perdant le vain titre de Souverain. Il n'y a pas d'empereurs si puissants qu'ils puissent obtenir autant de respect que le faible héritier des clefs de saint Pierre.

Le cardinal Dupont, le représentant du clergé français à Rome, était à la droite du Pape, et pendant le défilé de l'armée, il indiquait au Saint-Père les généraux, les officiers connus, etc. Le pape bénissait chaque drapeau avec une expression touchante

d'intérêt et de paternité; tant de douceur, tant de piété embellissent le visage dé Pie IX !

A sa gauche, était le célèbre Antonelli; rien n'est expressif comme cette tète. Des yeux noirs vifs et perçants, ombragés par d'épais sourcils; un nez mince et d'un beau type aquilin, une bouche large et dédaigneuse avec la lèvre inférieure très proéminente, ce qui était, je crois, le signe particulier de Catilina; une physionomie fausse et froide, avec quelque chose de comprimé qui semble indiquer les fatigues d'une ardente ambition : l'air d'un homme qui a constamment dans la pensée, quels obstacles il lui faut vaincre pour arriver à être le souverain maître.

Toute la Romagne le redoute. J'ai passé une journée au Mont-Cassin; j'ai prononcé le nom d'Antonelli à un jeune moine, qui, aussitôt, a levé les yeux au ciel avec une indicible expression d'effroi.

On assure que le cardinal Dupont a pris, depuis quelque temps, beaucoup d'empire sur l'esprit du Pape. Il serait presque, dit-on, le rival d'Antonelli, même en diplomatie, ce qui n'est pas facile. Ce serait un bien grand bonheur pour le Pape et pour nous tous, qui, pour une certaine part, avons notre destinée suspendue à la destinée du Père des fidèles.

Au reste, la tête du cardinal Dupont est tout à fait vénérable; elle porte au moins avec elle la franchise et la droiture qui est souvent la vertu de notre patrie. J'ai été le voir avec M. Charles Ozanam, à Naples; c'est lui qui nous a présentés au Pape, au palais de Portici, et toujours j'ai cru voir en lui beaucoup d'ouverture avec un sourire très fin; c'est-à-dire tout ce qu'il faut pour s'emparer des cœurs honnêtes et déconcerter les calculs des méchants.

Cher ami, je veux te conduire, pour te faire mes adieux, devant quelques-unes des merveilles qui nous entourent. Ce seront, si tu veux, les restes du Forum romain avec les colonnades de ses temples ruinés, ou les arcs de triomphe qui dominent encore les voies romaines et qui gardent le souvenir des grandes victoires remportées par les empereurs.

Souvent, près du piédestal, on voit les figures de guerriers gaulois enchaînés, soutenant de leurs épaules colossales le triomphe de quelque César. On les reconnaît à la petite tunique serrée autour du corps, à la physionomie sévère et imposante. Ce sont nos compatriotes, mon cher, et que les rôles sont changés! Mais tu préféreras, j'en suis sûr, ce

petit monument, si humble qu'il soit, abrité par l'arc de Septime-Sévère. C'est là que je te donnerai le dernier serrement de main. Deux souterrains, superposés, conduisent jusqu'à une antique prison construite de larges pierres toujours ruisselantes d'humidité. Le cachot est percé, à la voûte, d'une ouverture assez large par laquelle on jetait la victime. Au milieu se voit une source d'eau vive; au fond, un petit autel dont on distingue à peine les ornements à la lumière de la torche. Trois grands souvenirs rendent précieuse la prison Mamertine : c'est là que les farouches Romains jetèrent Jugurtha et le laissèrent mourir de faim. Là furent massacrés les complices de Catilina par l'ordre de Cicéron, qui n'eut jamais si peur que ce jour-là où il fut cruel. Là enfin fut enfermé l'apôtre saint Pierre, jusqu'à ce qu'un ange vînt le soustraire à la garde de ses geôliers. Une tradition pieuse raconte que l'apôtre manquant d'eau pour baptiser ses compagnons d'infortune, Dieu fit jaillir une source au milieu même de ces rochers. Quoi qu'il en soit, ces lieux sont pleins de souvenirs; ils ont renfermé quelque temps saint Pierre et saint Paul, et, avec eux, la vérité qui venait éclairer le monde et qui a fait la civilisation moderne.

Adieu, mon cher ami, je t'embrasse de tout cœur, et j'attends bien impatiemment ta réponse.

P.-S. — Je pense rester encore deux semaines à Rome; après quoi je partirai pour Florence. Nous rêvons continuellement Venise, Milan, le Simplon, Genève et la Suisse... mais le temps? et l'argent? Console ma pauvre Rose; assure-lui que je suis gros et gras à désespérer tous les médecins, excepté Charles Ozanam. Raconte-moi tes travaux du moment. Pour moi, je me sens, plus que jamais, pris d'amour pour la philosophie. J'attribue cela à toute cette antiquité qui m'apparaît chaque jour plus grande et plus noble. Que nous sommes petits auprès d'elle! Je t'envoie une petite plante cueillie sur la tombe de Virgile, près de Naples.

Au tombeau des Apôtres : Décision suprême.

Florence, 18 mai 1850.

Je suis à Florence depuis hier au soir, mon bien cher ami. Ce matin, je vais à la poste restante, et quelle joie! Deux grosses lettres

m'y attendaient, dont une de ce cher enfant que j'aime tant, et depuis de longues années déjà. Je fus joyeux plus que je ne puis dire. J'étais sorti pour jeter un premier coup d'œil sur cette belle patrie des Médicis; il m'a été impossible de rien regarder, de rien voir. Un sentiment plus fort que la curiosité, l'admiration, l'avidité du voyageur s'était emparé de mon âme. Je n'ai pu que rentrer vite dans ma chambre et me plonger dans mes chers souvenirs. Oh! mon ami, après plusieurs mois d'absence, loin des siens et de sa patrie, quel bonheur dans un mot, dans une phrase, dans un nom! Ainsi donc, maintenant je te parle, je t'entends, je partage ta vie, tes pensées intimes, comme nous avons coutume de faire toujours. J'écoute de ta bouche les noms si chers d'amitié, de famille, de patrie. Crois-moi, il n'y a pas eu dans mon voyage un instant plus heureux, et la reconnaissance déborde de mon cœur pour Dieu qui m'entoure sur la terre de tant de bénédictions.

Voilà que je me suis bien rapproché de vous, mon cher ami. A peu près deux cents lieues de moins nous séparent; encore quelques jours, et je toucherai à votre porte. Singulière chose que notre cœur! ce moment où je dois vous revoir, qui va nous réunir après

si longtemps, je le désire, je l'appelle. Quelquefois je suis saisi comme d'une irrésistible impatience de retour, et puis, à chaque chose qu'il faut quitter sur cette belle terre d'Italie, je suis plein de découragement et de tristesse.

Notre voyage a été bien beau, de Rome à Florence. Tant de grâces dans cette nature! tous ces coteaux chargés des plus riches ombrages, toutes ces jolies villas suspendues au faîte des montagnes, et légères comme l'oiseau reposé sur un nuage! Et puis, cette terre où chaque pas réveille un souvenir, depuis les délices de Terni jusqu'aux rivages de Trasimène, encore parsemés de vieux ossements. Tant de cascades, tant de vallées riantes, tant de fraîcheur! et cette grande chaîne des Apennins que Dieu semble avoir construite autour de Rome comme une enceinte de murailles éternelles! Mais encore que toutes ces choses m'aient ravi d'admiration, elles n'ont pu chasser de mon âme le regret de Rome. C'est le 12 mai au matin que nous la quittâmes. Après avoir passé la Porte du Peuple et gravi lentement le Monte Mario, une dernière fois la ville éternelle se présentait à nos regards. Nous distinguions les monuments les plus chers à notre piété et à nos souvenirs.

Au centre le Mont Capitolin, à gauche les jardins charmants du Monte Pincio, les dômes de Sainte-Marie-Majeure, la couronne de statues sur la basilique de Saint-Jean-de-Latran, le sommet de la colonne Trajane et les mille croix qui surmontent tant d'églises, tant d'obélisques, tant de monastères. Au fond, dans la vapeur du soleil levant, nous voyions encore les ruines du Mont Aventin, les arcs de triomphe, et, plus loin encore, le profil immense du Colisée que la distance semble grandir, à l'inverse des autres monuments des hommes. Et puis, à droite, une seule chose attirait nos regards..., nos regards et notre amour, Saint-Pierre de Rome, l'image vivante de l'immortalité, le symbole de cette pierre angulaire dont parle l'Évangile, qui soutient tout l'édifice de la catholicité. Son dôme immense surmonté du globe terrestre et de la croix, s'élevait au-dessus de toute la ville, au-dessus de tous les monuments, au-dessus de toutes les collines d'alentour. Il fallut tout quitter... nous redescendîmes l'autre versant de la montagne; nous avions devant nous la campagne romaine, plaine aride de ce côté, et qui semble ne pouvoir plus porter de fruits, tant de fois elle a été déchirée par les révolutions humaines. Je ne pouvais arracher mes

regards de l'horizon où j'avais vu disparaître Rome.

Un moment, tout le tableau reparut entre deux croupes de montagnes, au fond d'une vallée. Oh! mon pauvre ami, je sentis mes yeux tout obscurcis de larmes. Je suppliai la Providence de réserver un jour dans ma vie où j'aurais le bonheur de revenir dans la ville sacrée. Je dis adieu, une dernière fois, à toutes ces grandes choses, et tant que je pus suivre le sommet de Saint-Pierre au-dessus de la montagne, Je ne cessai de prier Dieu de bénir cette ville, la patrie de tous. Encore aujourd'hui, je ne puis penser sans douleur, que peut-être je ne la reverrai plus jamais.

Rien n'élève, ne fortifie, ne retremep l'âme comme ces lieux où tout est combat, force et victoire. Je ne m'étais pas imaginé que Dieu accordât à l'homme tant d'impressions, sur le tombeau des apôtres par exemple. Pour moi, je t'assure que j'ai été tout d'abord saisi d'admiration et d'amour. Jamais je n'ai compris plus clairement la réalité des promesses divines, jamais je ne me suis senti animé d'une foi plus vive et d'une ardeur plus franche pour la cause de Dieu qui est aussi celle de toute vérité, de tout progrès, de toute liberté, de tout affranchissement. Un

mot de ta lettre vient de réveiller tous ces sentiments de mon cœur. Toi aussi, mon pauvre ami, tu as donc senti le besoin d'un dévouement plus entier, d'un sacrifice plus grand? Oh! j'en bénis un million de fois le Dieu qui dirige, par les secrètes impulsions de sa grâce, les âmes qu'il a marquées pour son service. Toi aussi, tu as compris que, dans le temps où nous allons vivre, ceux-là seuls seront des hommes utiles, qui auront franchement pris leur parti de l'abnégation et du combat. Toi aussi, tu as entendu la voix qui parle à ceux que Dieu choisit et qui leur assigne leur poste. Écoute, je te remercie de cette confidence. Si Dieu a voulu t'enrôler toi aussi dans l'armée qu'il se forme en vue de l'avenir, je n'aurai pas assez d'actions de grâces pour les dispositions de sa miséricorde. En même temps, je m'accuse à toi d'une faiblesse. Le seul secret que j'aie gardé avec toi, est celui-là précisément que tu m'as si franchement confié. Depuis mon enfance, l'idée de me faire prêtre avait toujours habité dans mon cœur. Jamais cette idée n'en est sortie depuis ce temps, quoiqu'elle se soit quelquefois obscurcie. Mais cette année, ou plutôt ces deux dernières années, elle s'était réveillée plus forte, et

plus puissante, et j'ai profité de cette visite que Dieu m'accorde la grâce d'avoir faite, si jeune, au tombeau des Apôtres, pour déposer tout d'un coup ma vie entière entre les mains du Maître. J'ai prié Dieu de me rendre tel qu'il veut que je sois, pour sa plus grande gloire, et la plus grande utilité de nos frères. J'ai fait serment de renoncer à ce qu'on appelle la tranquillité, le bonheur, les intérêts de ce monde, pour embrasser la vie de la lutte et du travail. En aurai-je la force? Je ne sais. Je l'espère toutefois, n'ayant placé qu'en Dieu mon point d'appui.

Mais, mon cher ami, ce qui m'a frappé dans ta lettre d'aujourd'hui, c'est le rapport étonnant qui a uni ta pensée à la mienne, à deux cents lieues de distance.

Je me rappelle parfaitement que, sur le tombeau même de saint Pierre, je demandai à Dieu de t'accorder à toi la même grâce qu'il avait faite à Eugène, et qu'il semblait vouloir m'accorder aussi. Il me semblait que ton âme était bien faite pour le dévouement, et que notre cause s'enrichirait beaucoup si tu commençais, toi aussi, à la défendre. J'ai donc prié le Seigneur de te communiquer cette pensée de la vocation ecclésiastique; je l'en ai supplié, pour ainsi dire. C'est la plus fer-

vente prière que je lui aie adressée à ton égard. Juge donc quelle doit être ma surprise aujourd'hui! Ne crois pas toutefois que j'aille me vanter d'avoir été si vite et si bien entendu de Dieu, ni que je veuille donner ce prix à mes demandes. J'ai seulement voulu te dire, mon ami, que ta résolution, ou plutôt ton désir, loin de m'étonner, ne fait que réaliser un de mes souhaits, et peut-être récompenser une de mes plus ferventes prières; c'est là tout. Là encore, il n'y a que la sympathie de nos deux cœurs une fois de plus manifestée dans une même pensée, un même amour, une même espérance. Et puis, qu'une vie serait bien employée dans ce moment à combattre pour tant de vérités menacées! Quelles causes furent jamais plus dignes de dévouement, ou plutôt que de causes en une seule qui est celle de Dieu même! Que de choses vont être décidées, d'ici à peu de temps, par la parole ou par le fer, mais en tout cas par le combat! Oh! ne laissons pas usurper notre place légitime dans cette guerre nouvelle; prenons hardiment notre parti; nous sommes nés dans un temps que Dieu a prédestiné sans doute à bien des déchirements et des douleurs. Sachons donc d'abord apprendre à faire peu de cas de notre bien-

être, et prévoyons, avec confiance et courage, le moment décisif.

Crois-moi, mon ami, j'ai, il est vrai, bien petite et bien pauvre expérience, mais il me semble que ce moment ne tardera pas. Le jour va venir où ceux-là qui ont intérêt à étouffer la vérité dans son berceau s'uniront contre elle dans une nouvelle *sainte alliance.* Si tu savais ce qui se forge de fers rien que dans cette malheureuse Italie! Quand j'arrivai à Naples, je crus trouver un gouvernement arriéré, ennemi des lumières, tracassier et tyrannique dans les détails; le fait est que le fond de tout cela est une cruauté qui fait horreur. Autant que la crainte presque continuelle d'être espionné me l'a permis, j'ai recueilli çà et là divers témoignages, et de témoins que je puis nommer; ils sont dignes de foi. Tous m'ont fait entendre la même chose. Les prisons sont peuplées des citoyens les plus instruits, de tout ce qu'il y a de noble, de savant, de penseur en Italie. Tous les députés qui avaient soutenu la Constitution *jurée par le roi,* sont, depuis le 15 mai 1849, emprisonnés et gardés comme des voleurs; que dis-je, bien plus durement que les voleurs; plusieurs sont déjà morts pour leur foi. On brûle les livres qui parlent

au peuple de la patrie; on arrête ceux que la vengeance ou la cupidité d'un royaliste désigne à la police. On a exécuté dernièrement un libéral, sur une lettre frauduleuse, fabriquée par le préfet de police, et qui a, toute seule, servi de pièce d'accusation dans le misérable procès destiné à sauver les apparences; le fait est notoire. Mais, si tu voyais les hommes de ce pays se raconter toutes ces horreurs avec effroi, à l'oreille, et de la voix la plus basse, tu comprendrais, comme je le comprends maintenant, combien la liberté est en danger; non pas la liberté des clubs, ou la liberté illimitée de la presse, mais jusqu'aux libertés imprescriptibles, la liberté de la pensée, la liberté de la conscience.

Quand nous allâmes au mont Cassin, nous trouvâmes plongés dans une profonde tristesse ces savants religieux, l'honneur des sciences et des lettres, qui ont porté si haut le nom vénéré des Bénédictins. Le roi de Naples avait récemment fait briser leurs presses et sceller leurs livres, parce que tant de lumières accumulées lui devaient sembler dangereuses. Deux des pères furent tout à coup saisis et emprisonnés pour soupçon de libéralisme. Mon cher ami, je

suis profondément attristé de toutes ces choses.

Quand j'étais trop las de vivre dans cette malheureuse politique, je tournais les yeux, avec espoir, vers notre bien-aimée France. C'est encore, c'est plus que jamais la France qu'on attend ici et qu'on implore. C'est toujours elle qui est la lumière du monde, c'est toujours son progrès qui marque les progrès de l'humanité. J'ai appris, avec un tressaillement de joie, le nouveau et superbe triomphe du parti libéral. Décidément Dieu donne à ce peuple une force irrésistible; et le moyen de résister à cette marée qui monte, monte toujours et bientôt aura englouti tout ce qui survit de despotisme dans notre patrie? Mais, hélas! pourquoi faut-il que ma joie ait été arrêtée par le nom de l'élu du peuple? Comment le parti républicain s'est-il personnifié dans Eugène Sue? Je comprends bien que la question du succès probable était la plus importante, mais si tu savais le mauvais effet que cette élection a produit ici parmi les gens honnêtes, et qui n'ont jamais voulu lire les *Mystères de Paris,* parce qu'ils les ont trouvés trop mauvais! Tout cela me présage de dures épreuves pour nous tous, pour ceux-là surtout, mon

cher ami, qui unissent à l'amour de la liberté et du progrès un attachement sincère et dévoué à la religion. Tant qu'il s'agira de combattre les mêmes adversaires, tous seront d'accord; mais suppose une victoire du parti avancé, aussitôt il faudra nécessairement que les gens religieux et moraux réagissent à leur tour, et s'emparent de l'influence au profit du bien. Pour moi, je ne demande à Dieu qu'une chose, c'est qu'il m'accorde la grâce d'avoir foi dans ma conscience, et de dévouer, à faire ce qui me semblera *le bien*, toute ma vie, toute ma force... si je garde quelque temps l'une et l'autre.

Voilà-t-il pas de grands sermons que je fais aujourd'hui? Encore m'en demandes-tu d'autres, mon pauvre ami. Tu veux que je te prêche l'amour du droit et le « dévouement au P. Bugnet (1) ». Soit donc, mais dans un certain sens auquel tu ne t'attends peut-être pas. Quand bien même, mon cher ami, la vocation que tu commences à ressentir au fond de ton âme serait encore beaucoup plus vive et beaucoup plus nette que tu ne me le dis dans ta lettre, je te prie de ne rien brusquer, de ne rien précipiter à

(1) Professeur alors très en renom à la Faculté de droit de Paris.

ce sujet. Fais du droit, faisons du droit, soyons étudiants en droit, soyons des écoles; il y a plusieurs manières d'apostolat. Je regretterais infiniment que cette pensée t'ait fait abandonner l'idée de vivre encore de la vie de jeune homme libre et ardent, pensant beaucoup aux choses de ce monde, et travaillant au bien général dans sa petite part d'action. Je crois qu'en ce moment on a surtout besoin d'une jeunesse morale, religieuse et libérale, à la fois. Ce sera peut-être là le salut de la France; ce sera peut-être là cette transition tant de fois cherchée entre le véritable progrès social et les antiques croyances catholiques. Pour moi, je t'avoue que je ne compte pas du tout entrer au séminaire avant vingt-trois ou vingt-cinq ans. Tout ce temps intermédiaire, je tâcherai de l'employer à mettre, au double service de la liberté et de la foi, l'action que Dieu m'accordera d'avoir autour de moi.

Je ne croirais pas l'avoir perdu si je pouvais renforcer le parti de ces hommes dont on dira un jour : « Ils sont pieux et libres, leur foi ne les a pas faits moins courageux, moins dévoués, moins ardents que nous pour le progrès social. Leur religion n'est donc point une religion d'esclaves. »

Avoue au moins que le but est noble. Quant à la partie positive du droit, et ce que l'on pourrait appeler *l'art pour l'art*, je m'en remets aux conseils de mon père.

Il est mille fois trop tard. Je ne sais comment je vais faire pour m'excuser de mes lenteurs avec ce pauvre M. Charles Ozanam qui doit m'attendre dans la ville. Tu en es la cause, mon cher; je n'ai pu te quitter plus tôt. J'ai parlé beaucoup trop, et cependant je ne t'ai rien dit encore de tant de choses que j'aime. Je suis enchanté que *notre* œuvre du patronage marche bien. Je commence à croire que mon départ vous a porté bonheur! A propos, dis bien à ces Messieurs que je te cède complètement mon portefeuille de secrétaire. Je suis le plus petit des serviteurs de l'œuvre maintenant, et je n'ai plus droit à aucun honneur.

Pardonne-moi de ne pas te décrire grand'-chose aujourd'hui : je prends beaucoup de notes pour moi, sur les lieux mêmes. Nous pourrons déchiffrer cela ensemble au retour; ces petites feuilles auront au moins le parfum local.

Dis à ma sœur que je suis bien sage, à ma mère que je suis bien sage et bien propre, à mon père que je suis bien sage, bien

propre et bien studieux d'Italien, quoique tout cela ne soit pas encore assez vrai. Mille amitiés aussi à ma bonne Rose. Serre-lui la main de ma part. Tu es *son garçon* maintenant. Elle m'avait menacé à mon départ de te substituer à moi dans son cœur; aussi commençai-je à être jaloux. Je ne l'en aime pas moins, ni toi non plus. Je t'embrasse, adieu.

La vocation sacerdotale.

Florence, 6 juin 1850 (1).

Mon cher ami,

Je reçois ta dernière lettre du 30 mai; elle m'annonce que tu m'as écrit déjà, il y a peu de jours, et je n'ai rien reçu! Me voici ennuyé, grondant après les gens de la poste qui me répondent insolemment et me renvoient. Je suis bien fâché de ne pas lire ce que, sans doute, tu m'y écrivais de tes résolutions nouvelles et de l'état de ton âme. Si j'en juge par

(1) Le P. Gratry, en citant cette lettre dans son beau livre sur Henri Perreyve (p. 36), a eu raison d'y signaler « une lacune touchant la sainteté du mariage chrétien ».

le billet que je reçois, tu es agité, souffrant même, et cela me remplit de tristesse, n'étant pas là, à côté de toi, pour dissiper tes pensées noires et les secouer un peu, s'il le faut, par mes bêtises d'enfant. Décidément il me tarde de vous revoir, de vous parler, de recommencer cette belle vie de jeune homme avec des amis dévoués; c'est le plus grand bonheur de notre âge!

Je ne puis tarder plus longtemps à répondre à ta demande; elle est grave et un peu effrayante. Tu me dis : « Crois-tu que je sois tel que Dieu veut ses serviteurs? Suis-je donc bien disposé pour l'état du sacerdoce? Ai-je la vocation? » — Je vais te répondre avec toute la franchise, toute la sincérité qu'exige mon affection pour toi.

Je te dirai d'abord, mon cher ami, qu'entre tous les états que je puis penser, celui-là qui est celui du courage et du dévouement, me paraît le mieux fait pour les besoins et les tendances de ton âme. Je crois que dans le monde tu serais malheureux, étant délicat de cœur, et peu résigné aux *vilaineries* des hommes. Les dons du monde ne sont pas ce que la plupart des gens les croient; ils recèlent, autant qne j'ai pu le voir autour de moi, beaucoup de déceptions cruelles. L'ambition,

l'amour du bien-être, l'amour du repos, l'orgueil du talent, le désir même de la médiocrité sont trompés dans ce monde, et peu d'hommes parviennent à leur but. Il n'est pas jusqu'aux affections du cœur les plus pures, qui trop souvent ne se tournent contre l'homme, en amertume. En un mot, c'est, je crois, chose très rare que le bonheur, si par bonheur, s'entend une vie facile, contente et honorée. Donc, changer de point de vue, vouloir autre chose que les misérables bonheurs du monde, dompter les passions qui vous trompent, et renoncer tout de suite à des illusions que tôt ou tard il faut quitter, cela me semble d'abord très sage, et, pour de certaines âmes que Dieu a déjà disposées d'avance, très facile. La tienne est assez élevée pour faire bon marché de ces misères. Je ne vois pas que ceux-là qui, autour de nous, ont suivi la route de la joie et du monde aient rencontré le vrai bonheur. Les voilà malheureux, inquiets, et, dans ce temps d'incertitude, en face des terribles combats qui se préparent, n'ayant pas même à leur service cette dernière ressource de l'homme dans les dangers : la liberté du sacrifice. Aussi sont-ils troublés jusqu'au fond de leur cœur, sentant trembler sous leurs pas le sol où ils avaient semé toutes leurs

espérances. Heureux seront ceux-là qui ne seront pas alourdis par les choses de ce monde, alors qu'il sera besoin d'activité et de liberté! Je ne vois pas, pour ma part, mon bon Charles, qu'il soit si dur de conserver cette précieuse indépendance. Ce que je te propose, ce n'est pas de mourir au monde, c'est d'y vivre libre. Je ne vois pas, encore un coup, l'horreur du sacrifice quand on s'affranchit de l'esclavage.

J'insiste un peu sur cette pensée que tu pourrais trouver le bonheur, et le vrai bonheur dans l'état ecclésiastique, parce que la lettre d'Eugène que tu m'as transcrite, m'a paru exagérer un peu le côté austère et triste d'une semblable résolution. L'amour de Dieu est beaucoup plus encore l'expression de la vie que l'expression de la mort. Les amours profanes font mourir souvent à bien des vertus et à bien des dispositions généreuses. L'amour de Dieu réveille tout, ressuscite tout. Il détruit, au contraire, dans l'âme, les germes de mort que le siècle vicieux y avait jetés. Il double la puissance de l'homme en ne laissant en lui rien que d'immortel. Persuade-toi de cette idée que, dans les temps où nous vivons surtout, ceux-là aimeront beaucoup Dieu qui agiront beaucoup pour le bien et

pour la vérité. De ce côté encore, ton cœur que je sais ardent pour ce qui est noble, trouvera satisfaction dans l'accomplissement du conseil divin. Je te crois très bien fait pour le détachement des petits bonheurs de ce monde, et l'action dévouée, incessante, courageuse d'une âme libre pour le bonheur de ses frères et la gloire de Dieu.

Je suis fâché, très fâché d'avoir l'air de réfuter auprès de toi ce qu'Eugène a écrit dans sa lettre. Je le sais, beaucoup plus avancé que moi, dans la voie de la vertu; il y a en lui des semences de sainteté. Je l'aime beaucoup, et je le respecte beaucoup, parce que devant Dieu il doit peser, cent fois plus lourd que moi, dans la mystérieuse balance qui mesure les vertus des hommes. Mais je ne puis m'empêcher de te dire qu'il est allé trop loin à mon sens, à l'endroit de certains principes. La fameuse maxime, que nous devons être dans les mains de Dieu comme un bâton, ou comme un cadavre, ne peut servir, selon moi, qu'à rebuter les cœurs en choquant la raison qui, après tout, elle aussi, est un don de Dieu. Notre religion n'exige pas cela de ses ministres, et telle n'est pas l'absurdité de nos mystères, qu'il faille renoncer à sa sagesse d'homme et à sa raison pour les ai-

mer. Pour moi, j'avoue que, si la perfection est là, non seulement je suis loin de la perfection, mais je n'aspire même pas à y arriver. Dieu qui a souvent parlé à mon âme, ne lui a jamais commandé de s'abdiquer elle-même au point de renoncer à « savoir ce qu'elle fait ou ce qu'elle dit » pour ne vivre que par la pensée ou l'action divine. Crois-moi, ne t'arrête pas trop à ces mots qui partent d'un cœur enthousiasmé de sa propre ardeur et qui messiéraient à des néophytes. Consulte à ce sujet des hommes éclairés, et qui auront mieux connu qu'Eugène le côté réel, positif de la vie ecclésiastique. M. l'abbé Gratry t'en dira, mille fois plus et mille fois mieux que nous tous. Tu apprendras d'eux, j'en suis sûr, que pour être prêtre on n'en est pas moins homme, et que l'on peut encore parler, agir, raisonner et penser, après que l'on a voué sa vie au service de ses frères, dans l'amour du Père commun. Autrement la vie chrétienne serait effrayante, non pas seulement au point de vue de la faiblesse humaine, mais au point de vue de la dignité humaine. Et, à mon sens, elle ne l'est qu'au premier point de vue.

Je veux m'arrêter un peu sur cette pensée, parce qu'elle doit correspondre intimement à une pensée de ton cœur. Tu t'es senti, j'en

suis sûr, bien digne d'une telle entreprise. Tu t'es considéré faible, pauvre en mérites, ayant à peine l'habitude de quelques vertus, et tu t'es demandé, avec raison, comment, si peu riche en sainteté, tu oserais approcher de Celui qui fait « jeter dans les ténèbres extérieures ceux-là qui n'ont pas la robe nuptiale ». J'avoue que la vue de mes misères me trouble souvent au point de me décourager tout à fait. Je suis mauvais sous bien des rapports, mon pauvre ami, et très mauvais. Je te fais cette confession (après bien d'autres) pour te fortifier dans la confiance et dans l'espérance, toi que je sais meilleur et plus avancé que moi. Et toutefois je n'ai pas perdu l'espoir, moi, et j'ai confiance que Dieu, qui « tire le pauvre de sa fange pour l'élever parmi ses élus », écoutera mes prières quelque jour et me guérira, quand j'aurai longtemps crié comme l'aveugle du chemin : « Jésus! fils de David, ayez pitié de moi! »

Songe donc si tu dois avoir confiance, puisque moi je ne désespère pas, et que, malgré les contradictions, les faiblesses, les lâchetés que tu me connais, ouvertement, sans rougir, je te dis : « J'ai dessein de me faire prêtre. » Est-ce une erreur de ma part? Suis-je un peu fou à l'endroit de mon avenir? Cette voix que

j'ai cru entendre tant de fois n'est-elle qu'une illusion? J'en repousse le soupçon comme une tentation de l'esprit mauvais. Espérant tout de Celui qui pouvait sauver le monde d'une goutte de son sang, je m'efforce et surtout j'ai résolu de m'efforcer à m'approcher de lui. Son secours ne me manquera pas. Cette raison, qui m'a souvent consolé et rassuré, doit te rassurer aussi, et empêcher que cette vie du sacerdoce t'apparaissant trop difficile et trop rebutante pour les côtés généreux de ton âme, tu ne méprises peut-être une excellente inspiration, envoyée par Dieu à un cœur qu'il choisit. Sans doute le fond de tout cela est une pensée grave, sérieuse, austère même à certains points de vue. Il faut renoncer à la joie des fêtes mondaines. Mais les aimons-nous beaucoup? Il faut renoncer aux joies de l'ambition. Mais combien y a-t-il d'orgueils satisfaits sur tant d'orgueilleux? Il faut renoncer aux joies de la famille. Mais le mariage n'a-t-il pas été défini par saint François « un certain ordre où, s'il y avait un an de noviciat, il y aurait bien peu de profès? » Et puis, toutes les affections s'envolent-elles parce qu'on a donné à sa vie un but plus saint et plus sérieux? Pourquoi donc t'aimerais-je moins, pourquoi te serais-

je moins dévoué, pourquoi ceux qui te connaitront t'estimeraient-ils moins, à mesure que tu les servirais avec une charité plus désintéressée? Aimeras-tu moins l'étude, les livres, la méditation? N'y aura-t-il plus ni poésie, ni idéal pour toi, parce que tu auras approché de plus près la source de toute poésie et l'idéal par excellence? Perdras-tu ton droit et ta place dans la société, parce que tu seras plus dévoué à ses progrès? Seras-tu moins citoyen dans ta patrie, moins amant de la liberté et des améliorations de l'avenir, parce que tu seras serviteur de Celui qui a créé les hommes égaux, et que tu auras fondé toute ta vie sur l'Évangile, le code de tous les progrès à venir? Enfin, je veux descendre encore dans les considérations terrestres. Perdras-tu ce que Dieu t'a accordé de talents, parce que tu les auras consacrés au service de Celui qui est le principe de nos intelligences, et qui est le dispensateur de toute vertu?

Évidemment non. Ce qu'il faut sacrifier, c'est ce qui nous humilie chaque jour, c'est ce qui nous abaisse, ce sont ces hésitations et ces trébuchements continuels entre le vice et le bien; ce sont ces petites attaches à notre valeur propre, qui tourmentent notre vie,

nous rendent malheureux et ridicules; c'est ce vice de la volupté qui fait défaillir notre cœur de dix-neuf ans par le son même de son nom, et qui est l'ennemi de toute grandeur, de tout courage, de toute indépendance morale.

Oui, voilà l'holocauste que Dieu nous demande. Voilà ce que j'ai tant de peine à arracher de mon âme pour le déposer au pied de la croix. Que te dirai-je encore, si ce n'est ce mot que Dieu semble mettre sur ma bouche, pour qu'il t'arrive avec l'autorité d'un ami : Courage et confiance! Ah! je voudrais être fait comme toi pour les pensées du dévouement et de la vie sévère! Mais cela peut venir, cela viendra avec le secours de Dieu.

Encore une fois, mon ami, ne t'effraye pas de la croix. Si lourde qu'elle soit, elle fatigue moins l'homme que les voluptés de la terre. Prends et porte, ou plutôt prenons et portons ensemble ce signe qui a été dans le passé, et qui doit être dans l'avenir le signe du triomphe du bien, de la justice et de la vérité. Je n'aurais pas voulu te parler le premier de mes desseins à ce sujet, car je sais combien ton âme est impressionnable, et je voulais que, si une telle pensée devait tomber dans

ton cœur, il n'y eût aucun intermédiaire entre ton cœur et Dieu. Tu dois être content aujourd'hui de cette réserve; toi seul, tu as formé cette espérance. Je n'y suis pour rien que par la prière que j'ai faite à Dieu plusieurs fois, que par la joie que j'en ressens dans mon affection pour toi. J'allais céder enfin à cette gêne si pénible, qui faisait un secret entre nous deux, quand la Providence m'a prévenu dans ton âme. J'en suis heureux, et ne t'ayant pas inspiré l'idée, j'ai le droit de t'exhorter à la suivre. Voilà pourquoi je me suis permis aujourd'hui avec toi ces *graves* conseils. Si tu en as l'occasion, parle un peu à Eugène dans le sens de cette lettre, et l'empêche, s'il est possible, de tomber dans un mysticisme exagéré qui énerve bien un peu l'action des hommes. Je tremble, à vrai dire, qu'il ne finisse par entrer dans quelque cloître.

Ma lettre est toute décousue et ne doit pas dire grand'chose; mais si tu savais combien j'ai de peine à écrire, courant tout le jour, et étant fatigué le soir! Je dérobe une heure ou deux à ma nuit, chaque fois que je fais des lettres. Dis cela à maman qui me recommande de ne pas oublier mes promesses. Je ne puis et ne veux écrire qu'à ceux de ma famille, dont tu fais partie. Adieu encore et pardon.

Un mandement de Mgr Sibour.

Saint-Germain-en-Laye, 4 septembre 1850.

Mon cher ami,

J'ai tardé à t'écrire, et je t'en demanderais excuse, si les circonstances n'étaient venues me justifier. D'abord, je puis te donner mon adresse, ce qu'avant-hier encore, je n'eusse pu faire d'une façon certaine. Puis, ce matin même, j'ai accueilli *notre empereur* à son passage par Saint-Germain, ce qui me procure de te désennuyer un peu dans le cas où tu serais renfermé au cinquième étage d'un hôtel par une pluie battante; car je compte bien que si tu jouis toujours d'un beau temps, tu n'auras que faire de mon plat bavardage.

Or donc, voilà les coups de canon qui annoncent le cortège.

Arrive le Président précédé par un escadron de chasseurs. L'infortuné était en calèche découverte, et semblait fendre avec peine le plus épouvantable nuage de poussière que j'aie vu de ma vie. Tout était blanc autour de lui, devant lui, derrière lui. Les chasseurs qui galopaient à ses côtés semblaient avoir des

masques de farine; les généraux qui le suivaient tenaient pour la plupart des mouchoirs sur leur visage...

« Hippolyte lui seul, digne fils d'un héros », s'avançait bravement, contraint encore de saluer de droite et de gauche, aux cris répétés de : « Vive la République! respect à la Constitution! »

Je ne sais pas comment il a été accueilli dans la ville, m'étant sauvé aussitôt de l'atmosphère poussiéreuse qui accompagnait le héros, et ayant au plus vite calmé mes ardeurs sous les beaux arbres de nos grandes avenues solitaires, car je serai bien fâché qu'une fête de ce genre dût troubler, encore une fois, le calme de notre Saint-Germain. Rien n'est plus imposant que les entrées de la forêt, et je me promets de ce côté-là de bien belles heures.

A présent que tout ce tumulte a cessé, reprenons notre conversation, mon cher ami.

Tu vois de belles choses dans ce moment. Je suis heureux de le savoir, heureux de ton admiration et de ton bonheur. Je te remercie tout de suite de tes prières à la petite chapelle de Notre-Dame de Fourvière. J'ai grande confiance dans les prières d'amis, et tu sais que nous sommes un peu privi-

légiés de ce côté-là. Je commence à croire applicable entre nos deux âmes le système de l'harmonie préétablie, comparée par Leibnitz à l'accord perpétuel de deux horloges sous le règlement de Dieu. N'est-il pas vrai que cela est très doux à penser, surtout quand l'éloignement, qui est, cette année, notre grand ennemi, est venu mettre ses empêchements au plaisir que nous avons ensemble ?

Je te promets, mon cher ami, de ne pas me montrer ingrat. Je penserai à toi chaque soir, et je présenterai ton nom aux faveurs de la Providence, lui recommandant le jeune voyageur et surtout le fidèle ami. Ce dernier titre donnera toujours une grande ferveur à mes demandes.

Je veux te parler de Paris, de nos affaires, des nouvelles d'ici, parce que, si je me souviens bien, j'aimais ces sortes de détails quand j'étais loin de vous. Je te prie donc de perdre un instant de vue les hautes cimes neigeuses, toutes rosées du soleil couchant, pour écouter un peu notre monotone causerie parisienne.

D'abord en politique, rien de nouveau. Un incident assez grave cependant : je veux parler d'une lettre pastorale de Mgr Sibour,

laquelle, reproduisant ou plutôt développant certains articles du Concile provincial de Paris, s'élève contre « ces écrivains qui tranchent les plus hautes questions dogmatiques en véritables théologiens infaillibles, et, se donnant pour l'organe du clergé, compromettent chaque jour la dignité de l'Église (1). »

Ce mandement est suivi d'une lettre magnifique, noble et triste, avec une logique digne de saint Augustin, jointe à la sévérité de saint Ambroise. Tous les journaux en parlent ces jours-ci.

Notre maison est petite, rentassée et rabougrie, avec deux doigts de jardinet, et un méchant rocher en cailloux propre à décorer un théâtre de province. Quand tu viendras, n'entre pas par la porte; saute un petit mur de quatre pieds, tu es dans la cour, puis une escalade de quatre pieds encore, tu seras au premier étage. C'est une petite cabane enfin, comme tu en trouvais, enfant, avec des toits peints en rouge au fond de tes boîtes de bergerie. N'en rions pas, c'était le bon temps alors, *irreparabile tempus!*

Je vais faire du droit. Parfois il me vient

(1) Voir *Decreta*. Conc. Prov. Paris, cap. XI.

comme des bouffées d'Italie quand je suis dans ma chambre. Je sors alors, j'ai besoin du grand air, de l'espace, de la lumière étendue... Je vais alors m'asseoir sur la terrasse du château, à l'ombre des vieux arbres.

Adieu, mon bon petit, écris-moi peu, à cause de ton temps qu'il faut employer à voir et non à bavarder, mais enfin un peu, seulement pour que nous nous reconnaissions au retour. Je t'attends déjà à Saint-Germain.

Le lac de Genève. — L'état de nature.

Saint-Germain, 11 septembre 1850.

Je te remercie de tout mon cœur, mon cher ami, de la fidélité avec laquelle tu entretiens notre correspondance. Je sais par expérience qu'il y a souvent un certain mérite à résister au sommeil ou au beau soleil, pour jeter quelques descriptions à ces pauvres gens restés chez eux, et que l'égoïsme est toujours là pour suggérer mille raisons paresseuses.

Aussi, encore une fois, je te remercie et je t'admire; et puis, je vois, d'une façon

irrécusable, que vivant avec nous par le souvenir, les hauteurs où tu planes ne t'empêchent pas de nous suivre des yeux. Pour nous, mon cher, nous te voyons, avec bonheur, libre et enchanté au milieu de cette belle nature. Je commence même à te confondre, ce me semble, dans mon respect, avec les glaciers et les vénérables sapins de la Suisse. Ne vas-tu pas nous revenir grandi en science, en sagesse et en expérience des choses et des hommes, et le moyen de t'enthousiasmer encore par mes récits après que tu auras imprimé tes pas sur la neige du Mont-Blanc? Courage donc, jouis bien de ton temps et de ta liberté; tu verras, comme sur le déclin d'un voyage, les jours s'enfuient rapides et presque insaisissables. Emploie bien tes heures; c'est à peine si j'ose te demander de continuer à m'écrire autant que par le passé, bien que le plaisir soit grand pour moi, tout clos de murs et d'articles du Code, à courir quelque temps avec toi par monts et vallées.

Que je t'admire rêvant sur les bords du lac de Genève! Dis-moi, mon cher ami, s'il est un mot dans notre pauvre langue humaine, s'il est une couleur parmi toutes celles de nos palettes, qui puissent exprimer les

profonds reflets d'azur de cette petite mer, semblable à un ciel? Tu as vu Lausanne; plus heureux que moi, tu t'y es arrêté. Je t'interrogerai au retour sur ce que je n'ai pu voir. Notre paquebot passa bien rapidement, hélas! devant ce charmant coteau revêtu de gracieuses touffes, et couronné par la jolie Lausanne aux clochers gothiques et aux flèches élancées. A peine eu-je le temps de saluer en véritable ami la demeure d'un autre *Charles*, celui de M. Topffer, l'ami de Louise. Bien longtemps j'avais vécu en sa compagnie sur les rivages du Léman, j'avais partagé toutes ses peines, toutes ses joies, tout son amour; j'aimais depuis longtemps, sans le connaître, le poétique séjour du jeune étudiant. Je cherchai, du plus loin que je pus, les brillantes tours de Lausanne, et longtemps encore après que tout avait fui derrière les sillons de notre bateau à vapeur, je ne pouvais arracher mes regards de ces lieux privilégiés. Ce site est calme, pur, vaste comme la passion si délicieusement dépeinte par l'auteur genevois. J'aime à croire qu'il s'est inspiré d'une si belle nature pour concevoir et interpréter ce religieux type de l'amour. En tous cas, on ne pouvait mieux placer tout ce drame d'innocence et de

bonheur que sur ces bords riants, en face des hautes montagnes, la patrie des rêves, au-dessus de ce grand lac qui semble fait pour bercer des âmes douces.

Évidemment, il ne faut pas chercher là un de ces spectacles sublimes qui retrempent l'âme et l'enhardissent aux pensées élevées, comme la vue de l'océan, ou la présence de ruines fameuses, ou le spectacle d'une tempête; mais dans un ordre inférieur, les émotions qu'on y recueille sont précieuses aussi. Autant que je puis, à travers tant d'impressions qui ont suivi ce beau jour, renouer le fil de mes souvenirs, il me semble que j'étais très calme et bien heureux dans le sein de cette nature si harmonieuse; mais je réserve un peu mes bavardages pour nos causeries de cet hiver.

Je t'estime très fortuné d'avoir entendu l'orgue de Fribourg. Pour moi, je m'en tiens encore à l'orgue de Saint-Denis que j'aime de tout mon cœur. Voici trois années de suite que je ne manque pas de l'aller entendre, au jour de la fête patronale. Tu serais charmant si, disposant les incidents de ton voyage avec un certain art, tu t'arrangeais de façon à pouvoir comparer : il s'agirait tout simplement d'être à Paris le 9 octobre!

Réfléchis. Mais, ne suis-je pas fou de te présenter l'orgue de Saint-Denis comme une raison de hâter ton retour, pendant que je pourrais te dire, avec tant de vérité, avec quelle impatience nous t'attendons. Reviens, je t'en prie, avant que toutes les feuilles de notre forêt soient décolorées et mortes; que nous puissions au moins trouver encore ensemble quelques beaux jours avant les froides journées d'hiver.

Et l'ami X., toujours mort? En vérité, je ne sais du tout de quoi il me tient rancune. Si j'ai une heure demain, je veux lui envoyer un petit mot de reproche, pas du tout sur le ton de la plaisanterie, ne trouvant rien de moins franc, que de bouder ainsi longtemps, sans demander explication. J'avoue que par une petite sotte vanité, cela me coûte de faire la première démarche. Cependant je dois oublier un peu mon amour-propre, dans la pensée que peut-être il y a dans tout cela de ma faute; ce dont je ne me doute aucunement. N'aura-t-il pas trouvé fort mauvais, après tout, les conseils que je me suis *permis* quelquefois? Assure-lui bien, quand tu le verras, que s'il a vu là dedans la moindre intention d'orgueil et de pédantisme, il s'est trompé grandement.

Je suis tes conseils, mon cher ami, je travaille un peu mon droit chaque jour. Mais je suis très peu *fort,* ayant peu ou point de goût à cette étude, bien que je m'efforce de temps en temps de la considérer d'aussi haut que possible. Je me prends souvent à inscrire en tête de mes cahiers la charmante définition du droit qui commence tes notes de l'Ecole : *Jus horrendum!* Je ne montre pas cela à mon père qui a de véritables illusions sur mes aptitudes juridiques.

Je lis dans ce moment les *Confessions* de saint Augustin, et j'y trouve un grand profit, parce qu'il y a, dans ce livre, à la fois une agitation et un calme qui répondent bien aux besoins de mon âme.

Écris-moi ce que tu vas faire, que je te suive du souvenir et du cœur. Monte le plus haut que tu pourras, sur les montagnes; et quand tu te croiras au sommet des plus élevées, quand tu commenceras à être fier de te considérer ainsi seul et libre, suspendu au-dessus des abîmes, apercevant à peine dans les vallées les petites fourmilières des hommes, regarde alors combien toi-même tu es peu de chose, dominé par les hauteurs inabordables, environné de toutes parts de pics élevés comme des barrières, perdu dans les

immensités que ton œil découvrira. Et si tu ne te prends pas à trembler de ta misère et de ta petitesse, nous ne comprenons pas de même le plaisir de grimper les montagnes.

Je te recommande les petites chèvres des rochers. J'ai rencontré tout un troupeau sur le sommet du Simplon; connais-tu rien de plus gracieux que ces petites effrontées qui vous regardent curieusement passer au-dessous d'elles, posées sur un seul point d'un pic ? Dessine-m'en une, pour l'amour de moi; choisis celle qui aura réuni ses quatre pieds sur une pointe.

Je te demande encore de me rapporter une petite branche de géranium; c'est ainsi que l'on nomme, je crois, une jolie fleur d'un rose violet qui habite le sommet des montagnes.

Enfin, je voudrais m'élever avec toi, me perdre, ne fût-ce qu'un jour, au milieu de ces belles choses que tu contemples.

J'ai de terribles envies de ce qu'on a appelé *l'état de nature;* il me semble que cela serait l'innocence, la sincérité des hommes, la bonne foi de la vie, et enfin la vérité pour le cœur, au lieu de toutes ces tromperies de notre monde.

En tout cas, ne serait-ce pas la liberté, l'indépendance de l'âme sous le seul gouvernement de Dieu? Là nous n'aurions plus besoin de jeter notre nature belle, vive, originale, telle que le Créateur l'a faite, dans le moule de la vie sociale corrompue et vieillie jusqu'à ne plus croire à la vertu. Là nous vivrions simples dans nos rapports, aimant sans remords et aimés sans périls, au milieu de nos amis dévoués, dévoués et bons nous-mêmes. Tout cela n'est qu'un rêve; et, en dépit de tout ce que nous sentons autour de nous, il faut accepter notre sort avec reconnaissance, répétant cette sublime naïveté de Leibnitz : « Oui, tout est pour le mieux dans le meilleur des mondes possibles!... » — Soit! Je suis à toi de tout cœur.

Le « De Profundis » de la République.

Saint-Germain, 20 septembre 1850.

Je m'étais bercé de la douce illusion d'avoir souvent des lettres de mon ami Charles.

Je me méfie que les beaux sites de la Suisse absorbent un peu trop sa pensée loin

de nous. Aussi, sans attendre encore l'ingrate qui ne vient pas, je me résous à te poursuivre de mes ennuyeuses redites. Mais non, mon cher, je ne te soupçonne pas le moins du monde, seulement je vois que tu es lancé dans le feu du voyage; tu voyages même, si je ne me trompe, de 5 heures du matin à 10 heures du soir, ce qui est un genre exténuant et qu'il faut ménager. Aussi ne t'écrirais-je pas, si je pensais te retarder, ou t'arrêter, ou te dérober un instant de belle vue. Mais je me figure que tu rentres à ton hôtel après une grande journée de marche, et, en bon ami, je veux te faciliter *l'endormissement.* Écoute-moi donc : Nous vivons à Saint-Germain dans le calme le plus absolu. Tu connais déjà ma vie : je fais de grandes promenades dans la forêt, je dessine de temps en temps quelques vues d'Italie, je lis un peu, mais mal et sans suite, et surtout je fais du droit, du *Jus romanum,* « puisqu'il faut l'appeler par son nom ». J'espère terminer le droit romain avec le mois de septembre. J'aurai donc à absorber tout le code en un mois environ; sans compter les joyeuses interruptions de ton retour! Je m'effraye terriblement à la vue de mon ignorance, et je sens bien qu'il ne me faudra rien

moins que ta présence pour me retremper dans l'amour des études juridiques.

Avant-hier, ton père et ton frère nous ont fait le plaisir de venir passer la journée avec nous. Que te dirai-je, mon bon ami, du beau succès de M. Adolphe? Je veux que tu saches seulement que nous avons reçu cette nouvelle avec un véritable bonheur. A vrai dire, je m'y attendais, en ayant plusieurs fois entendu parler à je ne sais plus quelles personnes; mais enfin rien n'était décidé jusqu'au dernier moment du dernier jour, et je connaissais trop bien les caprices des concours pour être parfaitement rassuré. Aussi priais-je de bien bon cœur pour sa réussite. La Providence a mené tout cela pour le mieux, et j'ai déjà eu l'honneur de voir ton frère avec sa grande robe noire, sa toque, son rabat, ses palmes, ses franges *orange* et son hermine, etc... Je ne sais pas encore quelle ville lui sera destinée; il espère une belle résidence. J'ai entendu parler de Dijon, Toulouse... Il t'écrira bientôt lui-même le nom de son domaine. Quoi qu'il en soit de toutes ces dignités, M. Adolphe a bravement enjambé l'autre jour un cheval du manège de Saint-Germain, et nous avons été galoper à travers la forêt durant deux bonnes heures et demie. Le

cheval est un de mes plaisirs ici; malheureusement, cela coûte cher, et mes montures ne sont pas très nobles; je me réserve au reste de te les faire goûter bientôt.

Que te dirai-je de la chose publique? Je n'en sais rien du tout. Que je te plains d'être en province! Tu auras sans doute les oreilles rebattues des grands exploits des conseils généraux contre notre pauvre Constitution. A vrai dire, cela devient considérable, et plusieurs chantent tout haut le *De Profundis* de la République.

J'espère qu'en dépit de toutes les influences contraires tu nous reviendras encore plus affermi dans ta foi en l'avenir. Retrempe-toi d'avance dans la pensée des conversations que nous aurons à ce sujet quand nous serons rendus l'un à l'autre.

Eugène ne va pas plus mal, si toutefois je ne me fais pas illusion. Cependant le mauvais temps menaçant de venir, je l'engage à partir pour Aix le plus tôt possible; et je le voudrais retenir! Mais il faut aimer ses amis d'une affection forte encore plus que tendre, et surtout, quand leur intérêt est en balance, écouter beaucoup plus sa raison que son cœur. Bientôt donc, mon pauvre Charles, je me trouverai seul... sans lui qui sera parti,

sans toi qui peut-être ne seras pas encore de retour. Hâte-toi, viens. Mais non, cependant, jouis de tes vacances, et ne te tourmente pas de mon esprit qui est devenu un peu inquiet et avide de situations nouvelles.

Adieu donc; je t'embrasse de tout cœur. Amuse-toi bien, et souviens-toi de moi devant Dieu.

Les félicités imaginaires.

Paris, 24 décembre 1850.

Mon cher ami,

Je puis enfin reprendre notre conversation si ennuyeusement interrompue par mon examen. Au fait, que je te dise, pour ne t'en plus reparler, le bonheur que j'ai eu de passer ce méchant examen, et encore de le passer avec des honneurs tout à fait imprévus. Je suis cependant beaucoup plus sensible encore, je te l'assure, à la délivrance et à l'allégement que j'éprouve depuis ce jour. Il m'est donc permis de rouvrir les livres que j'aime, autrement qu'en cachette et avec remords! Aussi m'en suis-je donné

tout de suite avec d'autant plus d'ardeur que la privation avait été plus longue. J'ai presque réalisé la fable de l'âne, placé tout à coup entre deux picotins. Je ne savais auquel entendre, j'aurais voulu tout embrasser à la fois; j'ai dévoré quelques pages de chacun : c'était une vraie reconnaissance d'amis.

Deux mots encore, si tu me le permets, pour clore notre petite discussion de l'autre jour.

Eh bien! oui, j'aime les félicités imaginaires; elles n'ont même rien à envier aux félicités réelles, et c'est la beauté de notre cœur qu'il puisse s'attacher à des abstractions, las qu'il est des désillusions de chaque jour. J'avoue même que mon esprit se confond un peu en cette matière. Qu'appellera-t-on imaginaire? et qu'y a-t-il de plus imaginaire que les choses du monde réel? Pour trouver la bonne foi, le dévouement parfait, la chasteté des mœurs, la pureté et pour ainsi dire l'immatérialité de l'amour, et toutes ces *existences* excellentes qui doivent ravir nos âmes, ne faut-il pas que nous quittions cette terre où nous ne trouvons que des chimères, pour chercher plus haut dans le monde des idées les types éternels?

Diras-tu que je rêve parce que je conçois des réalités que je ne trouve point réalisées ici-bas?

Je t'avoue franchement que la *réalité* dans le sens où l'entendent aujourd'hui les personnes *positives* me semble un véritable blasphème philosophique, et que les choses intellectuelles existant au même titre, avec la même certitude que les matérielles, celui-là n'est pas fou qui peut se rendre heureux par ses rêves.

C'est un autre monde, mais enfin c'est un monde, et tu sais bien que ce monde existe.

Il faut en rester là pour aujourd'hui; pardonne-moi de te quitter à la hâte, mais non sans t'embrasser bien tendrement.

ANNÉE 1851

A L'ÉCOLE DE DROIT

Montagnardes et grandes Dames. — Dieu trouvé dans la solitude.

Les Eaux-Bonnes, 18 juillet 1851.

Mon bien cher ami,

Je voudrais en ce moment te tenir à côté de moi, te faire prêter l'oreille au bruit de notre torrent, te faire contempler les hauts sommets de nos montagnes, te montrer les vallées profondes qui s'étendent au loin, remplies de grandes ombres et ravissantes de fraîcheur; te faire apercevoir par-dessus les nuages les pics élevés du Gers et du Midi, avec leurs neiges éblouissantes aux rayons du soleil; je voudrais, je voudrais...

Pauvre ami Charles! tu aurais dû venir avec nous. Je regrette de ne t'avoir pas plus tourmenté. Si j'avais su aller dans un aussi beau pays, j'aurais été irrésistible. Tu auras vu, dans les lettres que nous avons envoyées, la description de quelques-unes des curiosités qui se sont offertes sur le passage.

Je ne reviens point sur tout cela; et puis, je ne goûte plus maintenant que la haute montagne. Il me serait même impossible de donner une louange ou un souvenir à la brillante Bordeaux. Je ne comprends plus que le langage des eaux impétueuses bouillonnant sur des rochers, ou du vent dans les pins des montagnes. Ce n'est pas que la civilisation ne soit à notre porte. Oui, certes, elle y est, mais nous l'y avons laissée, et elle y restera; voilà ce qu'il y a de charmant dans notre affaire. Notre maison est tout à fait séparée de la ville; nous ne sommes pas aux Eaux-Bonnes, nous sommes dans la montagne, loin des élégants et des élégantes. Nous les voyons quand nous allons dîner ou porter des lettres, ou à l'église. Ce sont des toilettes incroyables. On dit que les femmes changent quatre fois de parure; le matin, une toilette pour aller boire les eaux, — midi, toilette pour déjeuner, — 3 heures, toilette

pour promenade à cheval, — 6 heures, toilette pour boire les eaux et dîner. — Une cinquième s'ajoute encore les jours de bal. Cela est à la lettre. Il est commun de voir ainsi la même figure dans le même jour, sous des couleurs différentes, sans jamais en devenir plus jolie. C'est encore un caractère de nos belles dames d'être assez laides. Et puis, je te dis, je suis montagnard, et ne goûte plus que la beauté des montagnardes. J'aime ces figures cuivrées, ces larges épaules, ce costume agreste. De grands voiles rouges couvrent la tête des femmes. Ont-elles un lourd fardeau à porter, elles relèvent le voile, en forment comme un coussin sur lequel elles posent un grand vase ou de pesantes gerbes de blé. Elles marchent alors droites, les poings sur les hanches comme les Romaines; les beaux types se touchent. Les hommes sont aussi très remarquables; mais ils *posent* un peu trop. Le beau monde les a gâtés; ils se sentent *curieux et originaux,* comme disent les dandys qui les lorgnent; alors ils s'efforcent de l'être encore un peu plus... et c'est fini, ils ne le sont plus du tout.

J'ai adopté pour mes plaisirs un petit village, vraiment montagnard, qui est à trois

quarts d'heure d'ici. Tout y est pauvre, agreste, vrai. On n'y parle qu'une langue presque inintelligible; n'importe, je parle par signes. Je dis quelques mots d'italien qu'ils comprennent, parce que leur patois est presque espagnol : je mêle à tout cela un peu d'accent languedocien qu'un jeune homme du pays m'a appris en diligence, et finalement je suis mieux compris que je ne le serais du beau monde.

Souvent je me console, en causant avec Dieu dans la solitude de notre montagne. Voilà, je crois, la première fois que le nom de Dieu vient sous ma plume; ce serait une ingratitude si le même oubli était dans mon cœur. Heureusement, il n'en est rien. Oui, mon cher ami, j'ai souvent prié Dieu dans mes promenades; je l'ai souvent appelé, je l'ai toujours trouvé. Ce n'est pas de la poésie que je fais; non, cela est bien vrai, bien sincère; je te donne le plus pur de ma pensée. J'ai un bonheur inouï à me trouver seul dans les détours de nos petits chemins escarpés, à m'arrêter là, à me perdre dans le sein de cette immense nature. Mais non, je ne m'y perds point; un seul être a toujours mes adorations. Je me fais tantôt tout petit devant l'incomparable majesté divine mani-

festée dans de si grandes œuvres, et tantôt je m'élève par la considération de ma puissance et de mon intelligence; alors je me permets de véritables hardiesses.

Je complimente le Seigneur de ses œuvres, je lui porte un tribut d'hommages; je le remercie de cette terre qu'il m'a donnée à admirer. Je m'y sens roi par l'esprit, mais je ne la tiens que comme un vassal, et je rends tout honneur au véritable roi, à mon suzerain, si je puis parler ainsi, à Celui qui nous a dit : « Voici la terre, habitez-la; elle est vôtre; » mais aussitôt après : « Je suis le Seigneur ton Dieu, et tu n'adoreras que moi seul. » Je passe ainsi de longues heures. Je ne me reproche qu'une chose, c'est le plaisir que je trouve à être seul; n'y a-t-il pas là un peu d'orgueil? Et cependant j'y ai tant de joies!

Je voudrais continuer longtemps encore, mon bon ami Charles; mais écrire longuement m'est très difficile, parce que dans les premiers jours surtout, il faut que j'écrive beaucoup. Et puis un peu de fatigue qui se mêle de la partie. Enfin je réclame ton indulgence; — encore plus celle de nos amis auxquels je n'écrirai pas, bien que je le désire. Je te charge de mes excuses pour tous; distribue-les comme tu le croiras convenable.

Adieu donc, mon bon ami. Je t'embrasse tendrement. Ta lettre que j'ai reçue à Pau, m'a surpris, enchanté; c'est un peu comme si je t'avais vu apparaître au détour d'une rue. Je te remercie des bonnes paroles que j'y ai lues; elles m'ont fait beaucoup de bien. Dis au P. Lacordaire que je lui écrirai au premier jour. Enfin j'en reviens à toi. Va voir la mer : je t'en prie. Ou bien, ou bien... une idée! viens nous voir. Je te jure que cela vaut toutes les dépenses du monde. Viens, viens. Mais non, je te mets dans la tête des choses peut-être impossibles. Complotons toujours notre excursion d'Auvergne. Je prie pour toi, aujourd'hui que je suis tout près du Seigneur, fais de même.

Je t'assure de ma plus inaltérable affection.

Les remèdes de Dieu.

Les Eaux-Bonnes, 24 juillet 1851.

Mon bon ami,

Je voudrais avoir le temps, l'espace et la force de t'écrire vingt pages en réponse à la longue et charmante lettre que tu m'as en-

voyée. Elle m'a produit l'effet des belles choses, c'est-à-dire un vrai bonheur. Je me suis retiré. J'ai senti dès la première ligne, que pour la lire et la savourer, il me fallait la solitude. J'ai caché mon trésor sous les grandes ombres de notre vallée. Oh! mon bon ami, quelle délicatesse est la tienne! Tu as compris que me décrire les bords de la mer, et ces bords surtout tant aimés, ce serait me donner une joie plus vive, plus pure que toutes les autres. Je te remercie un million de fois, mon souvenir ne t'a pas quitté sur le rivage du Tréport. Mais hélas! enfin, écoute, j'ai presque pleuré en pensant que je n'étais pas avec toi. Quel plaisir j'aurais eu à te guider dans les endroits que j'avais tant fréquentés, à te montrer telle roche, tel clocher, si riche de souvenirs! Pauvre ami, ton cœur qui devine toujours le mien a tâché de reconstruire tout cela. Tu as voulu voir ma pensée vivante en ces lieux. Je t'en remercie, mais, encore une fois, ce n'est pas ainsi ce qu'il fallait faire. J'aurais dû être avec toi, et ce regret je le conserverai longtemps...

... Je suis heureux que tu aies fait ce voyage. Maintenant je voudrais pouvoir parcourir avec toi les montagnes de l'Auvergne,

et me venger ainsi du Tréport. Je crains bien que toutes tes ressources n'aient été épuisées dans ton excursion. Encore sans toi donc?...

. . . .

Je me suis permis, il y a une semaine environ, d'écrire à ton frère mes félicitations sur sa décision courageuse. Je suis heureux de tout cela. Nous nous sommes connus, aimés, réunis en la seule vue de Dieu et en l'exécution évidente de ses desseins; je ne puis, en cela, assez admirer l'effet de sa miséricorde. Quant à ma santé, elle n'est pas très brillante, sans être mauvaise. Je souffre un peu de la poitrine. J'étouffe quand je monte, quand je parle, quand je cours. Les eaux ne m'ont pas fatigué extrêmement, et peut-être m'ont-elles rendu le sommeil. C'est le contraire de ce que les médecins m'avaient annoncé. Ils me disent maintenant que c'est l'effet assez ordinaire des eaux. *Amen.* Je te renvoie pour les détails de la consultation à mon père. Ce que j'en ai recueilli, c'est que mon état peut devenir grave, et surtout pouvait le devenir, car, dans la pensée de M. D., les eaux arrêteront les progrès du mal et même sa cause. Il m'a ausculté de tous côtés, et a trouvé une légère dépression du côté du

poumon droit. Enfin, il appelle ma maladie une pleurésie chronique, ce qui est plus effrayant, je crois, pour la forme que pour le fond. Je mange et bois bien, je dors bien. Voilà tous les éléments possibles pour engraisser. En effet, je maigris. Tout cela n'est qu'incertitude et dédale. J'ai entendu M. D., qui est le premier médecin de ce pays sur les maladies de poitrine, expliquer au docteur O., pourquoi l'auscultation était un moyen de diagnostic très incertain et très vague. Or, on ne connaît la poitrine que par l'auscultation; donc on ne la connaît pas. C'est très rigoureux. Je m'en remets bien plus aux remèdes de Dieu. Ma sœur a fait une neuvaine; c'est demain le neuvième jour, et je dois communier. Il faut beaucoup prier. Je n'attends du reste rien d'extraordinaire, aucun miracle, aucune guérison subite, mais seulement, un soulagement lent, progressif, et mérité à force de patience et de confiance. Au reste, je ne demande la vie à Dieu que dans le cas où je doive l'employer à son service et au service de mes frères. Je n'en veux pas si je ne dois pas y faire du bien. C'est dans ce sens seulement que j'accepte vos prières.

Guérison extraordinaire.

Les Eaux-Bonnes, 31 juillet 1851.

Mon bien cher ami,

Je n'ai le temps de t'écrire que deux mots. Je sors de chez mon médecin. Pour la seconde fois dans ma vie, je vins d'éprouver *sensiblement* en moi l'effet des miséricordes divines. Grâces soient rendues à Dieu, qui a écouté mes prières, et qui a accepté mon sacrifice. Grâces à vous qui l'avez mérité et obtenu, en substituant à mon indignité vos mérites et vos vertus.

Dieu nous a exaucés; M. D. a été étonné du changement opéré en moi depuis deux semaines. J'hésite à te dire ses termes; ils sont si prodigieux que je tremble qu'il ne se soit abusé : « C'est complètement fini, répétait-il toujours, le mal a disparu, il n'y a plus aucun signe de maladie dans la poitrine, etc. » Enfin, autant que le sentiment de ma bassesse me permet de croire à une protection extraordinaire de Dieu, je n'ai pu que chanter l'hymne des actions de grâces,

et le remercier de ses merveilleuses miséricordes.

Si cela est vrai, c'est presque un miracle. Au commencement de la neuvaine, je souffrais beaucoup. Je souffre encore; mais enfin, puisque le médecin, après m'avoir ausculté, déclare que tout est parfaitement guéri, l'autorité est beaucoup plus forte que la mienne, et la guérison beaucoup mieux constatée que par un léger et passager bien-être. Et puis, il se peut très bien que Dieu, qui connaît les faiblesses de ce cœur insensé à l'endroit de l'orgueil, ait voulu cacher son action en me laissant encore quelques menaces de rechute. Soumettons-nous; que nos actions de grâces soient bien humbles. Tout peut être défait par un mouvement d'orgueil de notre part. Si je retombe, et cela peut arriver, ne désespérons de rien, mais redoublons d'instances. Aujourd'hui, le sentiment de mon bonheur m'a un peu troublé. Dieu m'est témoin que je me réjouis de le pouvoir servir dans le sacerdoce, bien plus que d'avoir retrouvé une vie que je veux dédaigner. Mais enfin, ma vie m'apparaît tout à coup et comme en entier; chaque moment me semble être un bienfait spécial et particulier de Dieu. Je jouis de mon

existence, parce qu'à l'instant même où je la reçois de lui, je la lui rapporte, et je la dépose au pied de sa croix.

Je te recommande, mon cher ami, de ne pas dire à d'autres qu'aux intimes le bonheur qui nous arrive. Encore un coup, je m'effraye toutes les fois que je compare l'excellence de cette grâce à mon indignité. Je m'effraye; il me semble qu'on s'est trompé; je crois ressentir encore mon mal. — Après tout, cela n'est pas impossible; les eaux ont quelquefois des effets extraordinaires, mais passagers. Il faut donc attendre encore, dans l'humilité, les assurances de l'avenir, répétant avec amour et abandon : *Et nunc, Domine, confirma hoc quod operatus es in nobis* (1). Il serait fâcheux de donner à d'autres pour un miracle ce qui ne serait qu'un effet naturel et peut-être une illusion. Pour nous, qu'importe? Notre foi sera-t-elle moins vive, si nous nous sommes trompés? Et parce que Dieu n'aura pas fait pour nous un miracle, croirons-nous moins qu'il en peut faire? Loin de nous de pareilles folies. Nous sommes les plus pauvres et les plus faibles des enfants, sous le gouvernement du plus tendre et du

(1) « Et maintenant, Seigneur, confirmez ce que vous avez opéré en nous. » (Ps. LXVII, 29.)

plus puissant des pères. Tout est pour nous miséricorde, les refus comme les grâces accordées; et il aurait fallu bénir son bras, si, au lieu de la vie, il m'eût envoyé le cadeau de la mort. Mais il y a des âmes qui ne sentiraient pas cela et qu'une fausse espérance ébranlerait dans leur foi. Tiens-le donc caché, ce petit trésor donné par Dieu à nos instances; il sera temps de le montrer, si les jours qui vont suivre nous apportent les réalisations de nos espoirs.

Mais, vois-tu comme je me débats moi-même contre la main de Dieu : un miracle me semble presque impossible; je manque de foi à mon tour. Allons, mon ami, faisons-nous donc enfants; tombons à genoux, et laissons tout ce qui est de l'extérieur, pour remercier mille et mille fois ce Dieu si bon.

Aurais-tu pu croire, mon bien cher ami, que Dieu habitât si près de nous? qu'il entendît si vite les cris de ses pauvres créatures? Quelle est donc notre grandeur! Quelles élévations pour que cette voix monte si rapide de la terre au ciel! Mais, que dis-je? quels abaissements en même temps! quelle petitesse! que nous sommes bas! Et enfin, pour revenir au point le plus certain de notre foi,

quelle miséricorde dans cet Être infini qui comble les précipices qui le séparent de nous, et qui revient sur la terre poser comme autrefois ses mains toutes-puissantes sur notre chair malade! Vois-tu qu'il passe encore au milieu de nous, guérissant les paralytiques, faisant entendre les sourds et parler les muets! Pendant qu'il est là, tout près de nous, demandons-lui de nouvelles faveurs. Il faut le remercier de ses bienfaits, en lui demandant d'autres bienfaits encore. L'Église le fait ainsi, quand elle remercie le sang du Calvaire par le sang de l'autel, et qu'elle réclame les secours de son époux, au nom des marques préexistantes de son amour.

On aime plus, à mesure qu'on a plus donné. Dieu, qui est bon par-dessus ce que nous pouvons concevoir, doit ressentir en lui les merveilleuses générosités de l'amour. Il a guéri en moi le paralytique, reste le lépreux. Crions donc comme ce misérable du chemin, quand il appelait Jésus fils de David au secours de sa misère. Crions au secours. Nous sommes entourés des miséricordes et des prodiges de Dieu; le moment est solennel.

Adieu, je suis tout à toi.

Un château pour cent cinquante francs.

Paris, 5 septembre 1851.

Mon cher ami,

Grand événement! Il ne s'agit cependant pas de la Pologne, et nous pourrons, je crois, supporter le fardeau de notre bonheur. Cependant il est fort lourd, ma foi. Mon père est ravi, ma mère item. La maison d'Herblay leur a beaucoup plu. Marché fait, tout est fini, et nous nous y installons lundi. Sais-tu, mon bon ami, que mes parents te doivent *presque* l'existence? Ton nom est béni, depuis trois ou quatre heures, chez nous sans interruption, *cornu ejus exaltabitur in gloria.* — « Ce bon M. Charles! Cet excellent M. Charles! il s'y connaît, etc. »

Le fait est que notre maison n'est rien moins que le *château d'Aramis;* nous avons vu les parchemins. Donc, nous voici châtelains d'Aramis, ayant vassaux et redevances, et gare aux vilains! Mme d'Aramis (l'ex Mme d'Aramis) nous a transmis ces droits seigneuriaux sur tous ses troupeaux et ses gens... Il s'agit d'une vieille bonne femme qui grattera les

casseroles de Rose dans les grands moments, et de deux chèvres. Quant aux terres, les redevances consistent en pommes et en figues. Il y a aussi un vivier plein de crapauds. La chapelle du château sans doute (actuellement le billard), semble avoir été dédiée *in principio* à la déesse Vénus. Tout cela indique suffisamment l'excessive antiquité du château d'Aramis. Que te dirai-je de la cuisine? On y trouve, à ce qu'il paraît, de la paille brûlée, ce qui prouve incontestablement que César a passé par là. Tu sais bien qu'auprès de Clermont il n'en faut pas davantage pour faire classer les monuments parmi ceux de *Gaulois Ier*.

L'ameublement du salon est vieux et usé, mais il fut riche, et il paraît qu'il est impossible de le voir, sans se figurer des marquises en falbalas et de vieux marquis poudrés. La salle à manger est régence; les chambres du premier sont Louis XV, et il n'y a de moderne qu'un *tout petit endroit* de la maison.

Voilà la description poétique, telle que je l'ai pu recueillir au milieu des cris de joie. J'espère, tu nous honoreras souvent de ta présence; il n'y a pas de pont-levis *pour toi.* Je veux apprendre à Rose le *beau langage* et le *tour galant.* Ma mère va se poudrer,

mon père reprendre sa flûte et s'exercer à jouer *Vive Henri IV*. Moi, je vais acheter une carte du Tendre et entreprendre de grands voyages. Tout cela est très drôle et pas cher : 150 francs! Ma foi, ce n'est pas la peine de s'en passer. Une fois au moins dans ma vie, avant le déluge de la sociale, j'aurai été

Le marquis Henri d'Aramis
(ni plus ni moins ton ami).

La Toussaint à Herblay.

Herblay, 1er novembre 1851.

Le jour de la Toussaint me semble bien choisi, mon cher ami, pour confondre un instant notre pensée. Car enfin il n'y a pas que les saints qui aient des droits en ce jour. Les pauvres âmes exilées ont aussi part à cette belle fête. Il semble qu'il leur soit accordé aujourd'hui de se pénétrer plus intimement les unes les autres, et toutes ensemble Dieu. C'est pourquoi je voudrais pouvoir, à cette heure, écrire à tous mes amis, ne fût-ce qu'un mot, comme à toi, pour leur envoyer,

à travers les distances de cette pauvre terre, le signe de ma sympathie et le salut de mon cœur. Je ne le puis. Je choisis donc, et je me tourne vers toi. La vie chrétienne constitue entre les âmes pieuses comme une sorte *d'harmonie préétablie* qui les fait remonter à de certains jours et presque à de certaines heures dans une parfaite conformité de sentiments et d'état moral.

Ainsi nous tous, séparés par tant de lieues, nous étions certainement, dans le même moment, ce matin, agenouillés devant le Seigneur, et il me semble que nous aurons tous prié les uns pour les autres. Que ce bonheur nous soit donc bien sensible! Je me figure que c'est un des plus purs et un des plus vrais sur la terre.

Baissons nos fronts tous ensemble, et à cette heure du jour où dans l'ordinaire Dieu bénit ses enfants agenouillés devant le tabernacle, recevons en commun et partageons les grâces accordées.

Je n'ai pas oublié nos conventions, et j'ai bien pensé à toi, à notre messe, ce matin. Nos offices ont été étonnants de beauté, des cérémonies, d'affluence surtout. Pour le coup, tout le pays y assistait.

Tu le sais, tout, à Herblay, est encore à

l'âge d'or, et le parfum un peu rude de l'antique rusticité n'est pas encore complètement évanoui chez nous. J'aurais voulu te montrer aujourd'hui nos braves paysans à l'office. J'aurais voulu te faire voir, dans le chœur de notre jolie église gothique, ces jeunes gens tout fiers d'être revêtus de la chape, et montrant, sous les dentelles des aubes, de grosses mains calleuses et comme incrustées de terre. Surtout, j'aurais voulu te faire entendre les mélodies, un peu dures pour les délicats, il est vrai, mais vraiment agréables de franchise et de mouvement, que les bonnes poitrines du village nous ont données ce soir. Tout cela a une saveur naturelle et fraîche qui charme, même après les chants de la Madeleine. Ce n'est comparable qu'à l'odeur des prés après une pluie d'orage. Et puis, nous revenons en grandes troupes, en longues processions. Les enfants prennent naturellement les devants pour rentrer au village, puis les jeunes gens et jeunes filles, lesquels folâtrent avec une certaine liberté un peu rude et fort innocente. puis les jeunes ménages, puis les gens d'un certain âge, puis les *gens d'âge* avec les tout petits. Tout cela s'échelonne dans notre grande rue, et nous regarde quand nous rentrons par *la grille du château*. Nous sommes

vraiment ici à deux cents lieues de Paris, moralement et religieusement parlant.

Maintenant je viens de rentrer, d'allumer mon feu et de commencer une petite lettre pour toi que M. X. veut bien te porter ce soir à Paris. Il est 4 heures et demie; je me transporte par la pensée dans votre belle église Saint-Sulpice. J'entends ces chants des psaumes répétés par tant de jeunes voix, et qui ébranlent toujours si vivement mon cœur quand j'ouvre, pendant les vêpres, la petite porte de l'église. Je m'agenouille surtout à côté de toi, cher ami, à notre place accoutumée, et je conjure le Seigneur de nous bénir en même temps. Allons, je sens bien des regrets de n'être pas là-bas. Tu sais que, par goût, j'aime les cérémonies imposantes, et les solennités (comme le bas peuple de Naples), et les vôtres doivent être si grandes ce soir! Je crois que je vais pousser ferme au départ, et la pluie qui, dans ce moment, vient battre mes vitres semble me dire que j'ai raison. Nous sommes bien laids; plus de feuilles, beaucoup de boue, et un ciel qui rend tout gris autour de nous. Tu es mieux dans ta petite chambre, et je me réjouis de te revoir bientôt.

Adieu, cher petit enfant: soyez bien sage

et tout à fait soumis à la volonté de notre Père du ciel. Vous savez, monsieur l'abbé, que nous faisons retraite cet hiver. Courage, fermons la porte de notre cellule, et baissons notre capuchon... après que nous nous serons fraternellement et tendrement embrassés.

Le coup d'État.

Pau, 4 décembre 1851.

Mon cher ami,

Nous n'avions rien compris hier. Ce matin nous sont arrivées les dépêches officielles, la proclamation à l'armée, la demande de ce pouvoir dictatorial. Je ne puis assez te dire, cher ami, quelle indignation m'oppresse. Les détails parvenus, ce soir, sont révoltants. Quoi! les représentants traînés dans les rues par des compagnies de ligne! les hommes les plus honorés de France à Vincennes! Cavaignac, Lamoricière, Berryer, Charras!... tous les journaux libres brisés! et lui enfin, lui dictateur! Pauvre France, il faut que tu sois bien coupable, pour que la Providence te soufflette si cruellement!

Mais, ce qui nous afflige particulièrement, c'est de n'avoir reçu de vous aucune nouvelle. Ne comprenez-vous pas l'extrême inquiétude où nous sommes? Si c'est un calcul de votre part, si vous pensez nous épargner des nouvelles fâcheuses, pour Dieu! détrompez-vous. Nous recevons ici, à chaque instant, des annonces alarmantes, et rien de vous qui nous rassure, qui satisfasse sinon notre désir de curiosité, du moins nos craintes d'enfants et d'amis! Cela est insupportable, et je sais que pour ma part, si une pareille incertitude devait se prolonger au delà des deux derniers jours de cette semaine, je partirais immédiatement pour Paris. Ah! je voudrais être au milieu de vous. Je le voudrais, et je le redoute en même temps. S'il y a combat, ceux-là auront bien de la peine à ne pas courir aux armes qui ont encore un cœur français. Ces proclamations sont révoltantes de mauvaise foi. Jamais un attentat plus brutal ne revêtit plus habilement le nom de la liberté. Oui ou non, remet-il ses pouvoirs au peuple? le constitue-t-il son juge?

Mais alors, que veut dire cette incroyable proclamation à l'armée, où sont entassés pêle-mêle les appels à l'honneur, les conseils de fidélité au devoir, et le plus effronté mé-

pris des lois? Que veut dire ce vote dans les vingt-quatre heures par réponse de *oui* ou *non*, comme lors que *l'autre* se fit nommer consul à vie? Tout cela est-il sérieux? On croit rêver vraiment, mais il faut en revenir à croire cette réalité honteuse, et à subir ce despotisme de caserne. Soit! c'est à courte échéance, et les vœux restent libres. Il n'est pas possible de tomber plus bas.

Nous avons ce soir des troubles assez graves; beaucoup d'arrestations; des charges de cavalerie sur la foule qui répète avec courage : « Vive la République! à bas Bonaparte! à bas le dictateur! » Tout à l'heure les gendarmes se sont montrés très violents, et la foule s'est ruée sur eux aux cris de : *Mort, mort!* Ici on est assez lâche à froid, mais, à ce qu'il paraît, terrible quand les têtes sont échauffées.

Mais vite, vite des détails. Donne-moi des nouvelles de mon père; a-t-il pris les armes? Dis-moi bien la vérité, dis-moi l'opinion publique, et enfin *s'il y a la moindre possibilité de croire à un acte de bonne foi de la part du président*. Dis-le-moi, je te le demande sans l'espérer, sans y croire. Adieu. Je prierai pour vous, pour mon père, pour toi, pour la patrie surtout, et pour cette liberté si difficile

à conquérir, mille fois plus difficile à conserver!

Je t'embrasse. Courage!

Dieu sauve la France et la Liberté!

Pau, 8 décembre 1851.

Bien cher ami,

Il est donc vrai? tout est écrasé? Aujourd'hui, l'ordre règne, non plus à Varsovie, mais sous les ruines de nos lois et de notre honneur. Il faut payer à tout cela un juste tribut de douleur. La commission dont je t'avais chargé auprès de ma mère est complètement inutile. Ici comme partout tout est mort, et les moments sont passés où il était possible de produire quelque effet en traversant les rues sous escorte. Crois bien, cher ami, que sans ma sœur j'y serais maintenant. Il en a été autrement; je le regrette *pour moi,* car pour ce peuple, il regardait assez froidement les arrestations (1).

(1) Voir *Lettres de l'abbé Perreyve,* 4e édition, page 31, la note suivante : « On voit par la lettre du P. Lacordaire du 11 décembre 1851, page 189 des

Comme toi, je rentre dans ma cellule, j'en ferme la porte; il n'y a rien pour nous au dehors. Ma patrie est moins la France que la liberté. S'il n'y en a plus sur cette terre, regardons plus haut. Je ne lis presque plus les journaux. Tu peux comprendre l'indignation que j'éprouve à lire ces feuilles serviles qui n'ont pas une plainte pour tant de victimes et qui insultent aux mourants.

Dis-moi les opinions de ceux qui t'entourent. Indique-les si tu veux, par leurs initiales, pour la prudence.

Je fais dire jeudi prochain, 18 du courant, une messe pour le repos de l'âme de ces pauvres jeunes gens si bravement morts. J'espère qu'il me sera permis d'y communier. Je m'efforce de réunir les âmes pieuses que je connais pour cette bonne œuvre. Ils auront peu de prières parmi les leurs; bien peu, hélas! parmi les nôtres. C'est nous qui devons le faire. Je te prie de porter ma demande jusqu'au P. Lacordaire. Préviens aussi ma mère... Les mères nous comprendraient facilement. Quant à toi, je ne te dis rien; ce ne sont pas choses qui te trouvent indifférent.

Lettres à des jeunes gens, 7e édition, que Henri Perreyve avait eu l'idée de protester contre le 2 décembre. »

Adieu, je t'embrasse comme un frère dans la sainte liberté des âmes qui ont mis leur espoir en Dieu.

P.-S. — Où en es-tu de ton examen? Quant au mien, il est encore bien problématique. Il ne s'agit de rien moins que de savoir :

Quis, quid, ubi, quibus auxiliis, cur, quomodo, quando?

Le château de Pau.

Pau, 17 décembre 1851.

Mon cher ami,

Je me suis annoncé, et je veux tenir ma parole.

Voilà pourquoi je frappe ce soir à ta porte, avec l'intention d'une longue causerie. Tout d'abord je laisse dehors la politique. Non qu'elle ne me préoccupe, mais parce qu'elle me préoccupe trop. Au reste, il y a maintenant en mon âme plus de tristesse encore que de révolte, parce qu'il y a quelque chose de plus fatal à la République que le despotisme : c'est le délire sanglant de la démagogie.

Je veux te faire parcourir aujourd'hui, pour ton dimanche, notre bonne ville de Pau. Nous verrons « des choses et des hommes »; je te ferai connaître nos mœurs, et nous aurons peut-être occasion de rire un peu... ce qui, je crois, ne nous sera pas arrivé depuis quelque temps.

Pour parvenir jusqu'à nous, il te faut d'abord traverser de grandes solitudes plantées depuis et couvertes de fougères. Patience, les ondulations du terrain se feront bientôt sentir. Nous habitons au milieu de gracieuses et douces collines; deux lieues plus loin, elles peuvent passer déjà pour des montagnes: deux lieues encore, et leurs cimes, qui semblent détachées de la terre à cause des nuages qui les traversent presque toujours selon le plan horizontal, nous apparaîtront blanches de neige ou brillantes comme des miroirs. Alors tu auras aperçu des glaciers, et je te promets que l'ennui de cette plate et déserte région aura bien vite disparu de ton souvenir.

Nous n'avons qu'un monument, le château de Henri IV. Nos églises sont petites et sans ornements d'art. Je ne sais pourquoi les pays de montagnes sont aussi pauvres en édifices; mais je crois en avoir déjà et plusieurs fois

fait la remarque. L'homme ne serait-il pas découragé de rien édifier en face de ces éternels monuments des montagnes et des roches entassées par une main toute-puissante dans un magnifique désordre? ou bien faut-il croire que, moins industrieux et moins actifs, les hommes de ces régions oublient d'embellir une vie rendue pénible et fatigante par les obstacles même de la nature? Quoi qu'il en soit, nos édifices les plus beaux sont, sans conteste, les longues chaînes de monts qui nous environnent et dont les croupes neigeuses, descendant vers les vallées, semblent vraiment bondir comme des troupeaux, selon la parole de l'Écriture. Elles sont encore loin de nous, et cependant elles nous atteignent. Ainsi, les torrents qui s'échappent de leurs glaciers baignent nos pieds, et je t'assure que nous ressentons quelque chose de leurs froides atmosphères quand le vent du midi, avant de nous rencontrer, a traversé ces hautes solitudes. Oui, nous sommes des montagnards, un peu civilisés peut-être, et un peu *au petit pied,* mais du moins montagnards par le cœur, et par l'amour des montagnes enfin.

Quittons un moment ce beau panorama du Gave de Pau et de la vallée pour nous arrêter

devant les principales curiosités du château. Comme tu le penses, tout y est plein de Henri IV, et, de quelque côté qu'on tourne les regards, on rencontre le sourire gaillard et moqueur du faux bonhomme. Ne résistons donc pas à cette leçon d'histoire inévitable.

Le gardien du château montre d'abord le lit de Jeanne d'Albret. Il est de bois de chêne sculpté. Un guerrier, le sabre au poing, veille au chevet, tandis que de hautes cariatides battent du tambour. Ne voilà-t-il pas toute une prophétie? A côté se trouve le berceau du futur roi de France. C'est une écaille de tortue. Il y a là un parfum de simplicité austère qui contraste péniblement avec les tapisseries de la chambre, lesquelles représentent mille et mille fois Louis XV environné d'amours. Il est vrai que le roi vert-galant ne le cède en rien à son petit-fils, et que ses aventures piquantes sont tout au long retracées dans les peintures des petits appartements. A deux pas de la pauvre écaille de tortue, rugueuse et digne d'un Spartiate, on a placé le lit de mort du roi. Il a été apporté de Paris tout exprès pour fournir un enseignement sévère et une leçon philosophique sur la fragilité des grandeurs. Tout l'or qui

le recouvre ne fait pas pâlir la rude gentillesse du petit berceau, et on sent facilement le contraste de cette vie forte d'espérances à son premier jour, brisée tout à coup, et ensevelie pour jamais sous les lambeaux dorés d'un lit royal. Malgré tout, ce n'est qu'un tombeau.

Passons rapidement dans les longues galeries. Partout des statues de Henri IV; partout les chiffres entrelacés du roi et de Marguerite de Valois... tandis que les petites chambres intimes gardent d'autres portraits...

Je te promènerais longtemps encore dans le château, mon cher ami, mais nous devrions voir maintenant les galeries modernes; or, dès que l'intérêt historique a disparu, tous les châteaux royaux se ressemblent. Nous ferons mieux de sortir et de courir les rues, d'autant que c'est là notre plus curieuse promenade. Dis donc adieu à notre palais, salue en passant une dernière statue de Henri IV, si le cœur t'en dit, et nous voici dans la grande rue.

Efforçons-nous d'abord, s'il te plaît, de ne pas voir ce qu'on appelle ici *les étrangers*, ce qui ne veut pas dire du tout qu'ils ne soient pas Français, et ne faisons aucune espèce d'attention à ces grandes coquettes

d'Anglaises ou à ces petites coquettes de Françaises qui se croient plus belles que les montagnardes, parce qu'elles portent beaucoup de soie et d'énormes manches-pagode; tu sens bien qu'il n'y aurait pour toi aucun intérêt. Il faut cependant lui rendre une justice à ce *beau* monde : il a en très peu de temps gâté le pays. Aujourd'hui, rien ne se donne, tout se vend ici. Oui tout, même la politesse. Ensuite ils ont donné un développement sans raison à certaines professions tout à fait parasites. C'est ainsi qu'il y a infiniment plus de modistes, et enfin de marchandes de manches-pagode, que de boulangers. C'est ainsi encore que tous les enfants pauvres au-dessous de dix ans sont fatalement cireurs de bottes, etc... Mais il ne faut pas en vouloir au pays; c'est une maladie importée. Ce sont des excroissances qui ne font rien au fond même de la population, laquelle est d'une bonne constitution sauvage, et résistera longtemps aux manches-pagode.

Il y a cependant une population intermédiaire entre les étrangers et les purs Béarnais; ce sont proprement les bourgeois de Pau... Les femmes portent la cape noire doublée de soie rouge ou violette, et s'enve-

loppent de la tête aux pieds, ne laissant apercevoir que les yeux qui sont beaux, et la taille qui est fine... Quand elles ne portent pas la cape, elles entourent leur tête d'un foulard rouge ou jaune sous lequel leurs cheveux noirs ne sont pas du tout cachés. Elles imitent ainsi le gracieux turban des femmes de Bordeaux; mais non, les Bordelaises sont inimitables.

Enfin, voici venir nos vrais Béarnais; les pauvres gens de la montagne, aux vestes courtes, aux ceintures rouges, aux culottes retenues au-dessus du mollet par de larges jarretières de couleur, enfin aux bérets bruns ou rouges ornés quelquefois de gros glands noirs. Il fait beau les voir marcher, armés d'une longue pique, et portant sur l'épaule un grand manteau de bure, devant leurs bœufs et leurs chars. De temps en temps, le conducteur se retourne, étend le bras, et touche au flanc le lent attelage qui presse un instant le pas pour reprendre bientôt sa marche monotone. Les petits chars qui approvisionnent la ville descendent ainsi des montagnes, au balancement cadencé des bœufs dont la tête est recouverte de larges peaux de moutons. Cet ornement rustique ajoute beaucoup à leur apparence sauvage,

et fait penser involontairement aux attelages de buffles qui ramènent les foins de la campagne romaine le long des grands aqueducs tout rouges des derniers feux du soleil. Ordinairement ils s'arrêtent, avant d'entrer dans la ville, pour prendre le repos et passer à la douane. Les bœufs ruminent les feuilles de maïs dont on les nourrit, et les montagnards boivent un petit coup de vin de Jurançon. On m'assure que ces hommes si pauvres d'apparence, sont souvent fort riches, mais ils ont besoin de leur pauvreté, et ils la gardent.

Tous les marchés se font à la ville. Le lundi est le jour des affaires et des réjouissances. Ici un paysan discute le prix d'une faux, et tous ses camarades de village le soutiennent dans la lutte. Là, ce sont des fers de bœufs que l'on essaie aux lourdes pattes de l'animal; plus loin, un muletier espagnol, ceint d'une écharpe de soie violette et la tête enveloppée de rouge sous un petit chapeau de feutre orné de pompons noirs, achète des sandales de cuir pour s'en retourner par les montagnes. C'est le marchand de marrons qui répète à étourdir : « Alla bella castagna caouta! » C'est la petite danseuse espagnole qui fait mille

tours et mille grâces au milieu d'un cercle, chantant et s'accompagnant de castagnettes. C'est le pèlerin, marchand de chapelets, qui arrive tout exprès pour vendre des médailles indulgentiées de Notre-Dame de Bétharram, voire même de Saint-Jacques de Compostelle. Enfin, tout cela crie, rit, chante, discute, dispute, jure par le « Diou viventi », et ne pense pas du tout à la politique. Quand on fait de la démocratie chez nous, on risque fort de n'être bien compris que des gendarmes, et en vérité cela ne vaut pas la peine. Je le sais un peu, et par expérience.

Adieu. Voilà une bien longue lettre. Maintenant, je vais reprendre mon travail, car tu sais qu'il me faut passer mon examen dans un mois. Lis ma lettre à mes parents, si tu crois qu'elle puisse les distraire. Les journées commencent à nous paraître un peu moins longues, parce que nous sentons d'un peu plus près le terme de notre exil. Le temps suit la loi de la gravitation : il s'accélère à mesure qu'il s'enfuit.

Tu sais que je t'aime toujours.

Tout à toi.

ANNÉE 1852

A L'ÉCOLE DE DROIT

Deuxième examen de droit.

Pau, 7 janvier 1852.

Bon ami,

Deux mots, je t'embrasse à t'étouffer; une fois par chaque boule, et plus fraternellement encore si leur couleur est plus rembrunie. Mais que dis-je? tout est blanc peut-être. Dans ce cas, je regrette mille fois de n'être pas à ton triomphe, et j'enrage de ne chanter que de loin :

... Manibus date lilia plenis.

Voilà la seule prière que j'adresse de loin à tes farouches examinateurs.

Pour moi, cher enfant, je suis dans le feu de ma préparation à ce terrible examen. Mes parents m'avaient écrit de l'abandonner, je l'avais abandonné. Je reçois avant-hier contre-ordre; il faut le reprendre. Je le reprends donc; mais je suis en retard et aux trois quarts perdu. Il y a des gens qui ont l'obéissance malheureuse.

Ceci est pour excuser ce billet échevelé.

Je te quitte pour la procédure. J'ouvre mon livre : « Titre XII : des Enquêtes. » Heureux mortel! quels doux loisirs sont les tiens à l'heure où ce billet te trouvera! par quels délicieux repos charmes-tu tes heures fortunées? Moi, je ne vis plus pendant que tu renais. Je ne mange plus que pour me nourrir, je ne dors que huit heures par nuit, je ne me promène guère que trois heures au grand soleil; l'amour de la législation m'emporte. Mais pourtant il faut en finir avec cette bien-aimée jurisprudence, à laquelle je puis dire comme Hippolyte à sa chère Aricie :

Depuis plus de six mois, honteux, désespéré,
Partout portant le trait dont je suis déchiré,
Présente, je vous fuis, absente, je vous trouve!

Le moyen d'y résister? Je te quitte donc pour voler à elle. Je t'embrasse; adieu.

Trois blanches et une rouge.

Toulouse, 19 janvier 1852.

Cher enfant,

Il y a de bonnes nouvelles. Je suis étourdi de ma science. *Éloge* pour le code civil. Tu ne vas pas me croire. Je t'assure que c'est vrai, et tout ce que je puis te dire, à toi qui sais à quoi t'en tenir sur mon compte, c'est que, pas plus que toi, *je n'y comprends rien du tout.*

J'ai discuté avec acharnement en droit criminel contre un de mes examinateurs qui a toutes sortes de systèmes, et qui est beaucoup plus académicien que professeur de droit. Je connaissais ses opinions juridiques; je lui ai soutenu contre lui ses propres opinions !... *une blanche* (1)!

Procédure : — mauvais, ou du moins relativement à ce qui précède, car j'étais vraiment tout à fait sublime.

C'est un miracle, et qui dans son genre en vaut certains autres.

(1) C'est-à-dire : une boule blanche qui signifie *très bien.*

Je pars dans quelques instants pour rejoindre ma sœur dont je suis inquiet. Je remporte un titre, mais je laisse bien de l'argent. Au reste, cela est conforme à la célèbre maxime que l'on attribue à un ancien doyen de notre faculté d'ici :

Capiamus argentum
Et dimittamus asinum.

Ils ont fait l'un et l'autre.

Je t'embrasse beaucoup trop précipitamment pour mon affection.

Ton fidèle.

Définitivement, trois blanches et une rouge.

La gloire et le bonheur.

Pau, 21 janvier 1852.

Cher ami,

Je me suis trouvé, de retour auprès de ma sœur, assez fatigué. J'avais travaillé à Toulouse tous mes jours et une partie de mes nuits; j'avais quitté la salle d'examens et l'argumentation pour monter en diligence;

nous avions eu un assez mauvais voyage; enfin tout cela joint ensemble, et la période d'abattement qui suit les grands efforts étant arrivée, je me suis trouvé pris de fièvre et de maux de tête. Les soins de ma sœur m'ont guéri. Je puis donc maintenant oublier toutes mes petites tribulations et revenir à mes amis.

Malgré la bonne envie que j'ai de vanter les pays où je me trouve, je ne te dirai rien d'aimable de Toulouse. C'est une ville dépourvue d'intérêt au moins quant à l'extérieur; car, pour les habitants, ils sont gracieux, lettrés, et infiniment faciles d'accueil et de manières; mais le moyen de vivre dans une grande ville qui, sauf Saint-Sernin, n'a pas de monuments, point de promenades, et qui trop souvent est maltraitée par les plus méchants vents du monde.

J'ajoute que les campagnes d'alentours envieraient à la plaine Saint-Denis la fraîcheur de ses ombrages et le cours de ses eaux.

Après cela, je sais que je puis être injuste, et qu'une ville où l'on s'est impatienté et fatigué, court grand risque de paraître laide! J'étais préoccupé de bien des pensées tris-

tes... Il est si rare que l'on goûte plus de quelques jours de suite le calme heureux et la paix que j'avais trouvés d'abord. Et puis, je savais ma sœur souffrante et fort attristée de mon départ. J'étais effrayé pour mon examen, ayant travaillé au milieu de bien des troubles, et ayant pu m'assurer par moi-même que les juges de la Faculté de Toulouse, *la plus antique et la plus solennelle* de France, étaient au moins aussi sévères que ces Messieurs de Paris.

Je t'ai dit comment la Providence s'est mise de la partie et comment j'ai réussi mieux que je ne l'eusse espéré. Il fut un temps où j'aurais été vaniteux des éloges recueillis et de ce petit succès, non pas tant pour moi que pour les personnes aimées devant lesquelles on est fier de ses avantages, et aux yeux desquelles on se réjouit de bien paraître. Mais je t'assure que je ne ressens plus rien de semblable, et que j'ai dû faire tous les efforts du monde pour témoigner un peu de joie à mon père.

C'est un beau don cependant que celui de savoir goûter les petites choses heureuses, car enfin il y en a plus souvent dans la vie de cette espèce, que de grandes et importantes. Mais ce don, que j'avais, m'a été

retiré depuis quelque temps, et j'ai beau faire, je ne puis le retrouver. Cela me dégoûte un peu de bien des illusions que j'avais sur le bonheur de la gloire, de la réputation, de l'éclat.

Je n'ai à redouter sans doute aucune de ces grandeurs, mais dussé-je ne jamais les connaître, je m'en défie par avance. Je chercherai le bonheur dans le calme d'une vie simple, passée au service de la plus belle cause du monde, et au milieu de quelques personnes bien-aimées. Si je ne le trouve pas là, je ne le chercherai plus.

Il y a eu un temps où rien ne m'aurait paru plus beau que d'être seul à Toulouse dans un grand hôtel, libre comme un oiseau, ayant toute ma fortune dans un sac de soldat et toute ma science dans ma tête. J'aurais fait mille rêves magnifiques, j'aurais imaginé la belle vie de jeune homme, dînant à vingt-cinq sous pour pouvoir aller le soir à l'Opéra. Mais non, rien de tout cela ne m'a paru beau. Ma liberté ne m'a semblé qu'une solitude ennuyeuse, mon sac de garde mobile n'a plus de charmes que par ses souvenirs, et je ne vais à l'Opéra... qu'avec toi...

J'irai pour la fête de la Purification voir

le beau pèlerinage de Notre-Dame de Bétharram, dans les montagnes.

Adieu, je t'embrasse.

Suites du coup d'État.

Pau, 28 janvier 1852.

Mon bon petit,

Je suis maintenant superbement bien portant, et fort comme un de ces beaux petits taureaux espagnols que nous voyons passer ici; il n'y a donc plus lieu de parler de ma santé.

Tout d'abord, cher ami, pardonne-moi si ma lettre est absurde. Je t'écris au milieu d'un concert que nos voisins du premier donnent ce soir... Il y a une femme qui hurle les airs les plus pathétiques de *Lucie* ou de la *Favorite*. Les malheureux! et ils chantent faux encore! Toute la journée, ce sont des morceaux de piano entièrement exécutés sur les octaves du haut, et qui rappellent parfaitement le bruit d'une fricassée de petits pois sautant dans le beurre. (La comparaison n'est pas de moi, mais d'un

infortuné jurisconsulte que je ne nommerai pas, victime comme moi d'un odieux piano.)

Je serai cependant aussi raisonnable que je pourrai. Ta lettre, qui m'a donné l'analyse du fameux discours du P. Lacordaire, m'a fait le plus grand plaisir, sauf la dernière pensée de la dernière page qui m'a, au contraire, jeté dans de mortelles inquiétudes. Tu m'y indiquais un rapport possible entre son départ précipité et les hardiesses de son discours. Heureusement, ton dernier petit billet est venu hier me rassurer (1).

Les nouvelles de Paris nous apportent une véritable surabondance de hontes et de violences. Les décrets d'expropriation dirigés contre la famille d'Orléans, ne m'ont nullement étonné. Il faut et il faudra surtout beaucoup d'argent à ce malheureux Bonaparte pour remplir les engagements, sans doute fabuleux, qu'il a contractés pour arriver au pouvoir.

(1) Le P. Lacordaire, depuis le coup d'État jusqu'à sa mort, parla trois fois à Paris. D'abord à Notre-Dame, pour l'Adoration perpétuelle et pour l'établissement du Couvent des Capucins, puis à Saint-Roch pour les écoles chrétiennes.

J'ai entendu ces trois discours, et je puis certifier l'exactitude de ce fait qui a échappé aux divers biographes du grand orateur. M. de Montalembert, le P. Chocarne et M. Foisset ne font mention que du

Je passe des journées pleines de repos et vides de travail. Cependant je commence à lire tout doucement le texte des *Institutes*. Je compte passer mon troisième examen dans les quinze premiers jours de mon retour à Paris, et le quatrième avant de repartir pour les eaux, c'est-à-dire vers le commencement d'août.

J'ai commencé la lecture de l'*Histoire grecque* de M. Duruy. Cette lecture me plaît à plusieurs titres. On y voit souvent les mots de liberté, de patriotisme, de sacrifice, et cela me remet aux beaux temps de nos rêves sur la France.

J'écris peu pour moi, infiniment plus que je ne voudrais pour les autres, et cela entrave encore la correspondance que je voudrais avoir si longue avec toi. Croirais-tu que j'ai reçu quatre-vingts et quelques lettres jusqu'à présent; et j'ai répondu à toutes; c'est effrayant à considérer.

Je reprends un peu mes exercices de piété; je vais le matin à la messe, et je la sers quelquefois pour m'habituer à approcher

discours de Saint-Roch. Il s'agit ici du discours prononcé à Notre-Dame pour l'établissement du couvent des Capucins, discours tout rempli des allusions les plus courageuses.

l'autel. Et puis, c'est un honneur véritable; on célèbre presque avec le prêtre. Je m'efforcerai de me maintenir à communier le dimanche et le jeudi; tu vois que je suis entièrement converti à ton avis. Tu m'as fait un bien que je n'oublierai jamais, en attirant mon attention sur la fameuse lettre de Fénelon que tu sais (1). Elle m'a définitivement changé à cet égard; il m'est si doux d'attribuer mes bonheurs à ceux que j'aime!

Je t'embrasse.

Le règne de l'ordre.

Pau, 3 février 1852.

Mon charmant petit Charles,

Ta lettre est délicieuse d'affection et d'esprit. J'ai reconnu ma chère petite chambre aux objets aimés que tu m'as si fidèlement dépeints, et bien plus encore à la joie que j'ai cru reconnaître dans mon cœur quand tu m'as présenté cette douce illusion d'un retour et d'une longue causerie intime. Veuille Dieu

(1) Lettre sur la fréquente communion.

que ce joli rêve, qui a traversé mon âme comme un nuage brillant venu de la patrie, se réalise bientôt au gré de nos désirs!

Ta parole est telle que je l'ai toujours connue. Pauvre ami! Je crois vraiment que tu parles encore de *liberté*, d'*honneur*, de *dévouement;* fi, l'incorrigible réactionnaire! Nous sommes, monsieur, sous le règne de l'*ordre*, ce qui n'admet aucune de ces choses. Oui, en plein dans l'ordre, au fin fond de l'ordre, à ne nous en point relever.

Les lettres que je reçois sont bien propres cependant à me consoler. Si tu savais, mon bon ami, que toutes sont empreintes du plus opiniâtre libéralisme. Depuis le P. Lacordaire jusqu'à Eugène qui se repent de son vote, et commence à regimber contre l'éperon, c'est admirable! Il y a vraiment en cela un petit brin d'espérance, et quoi qu'on veuille et qu'on fasse, il reste au fond des âmes qui sont nées avec ce siècle et que les voluptés du jour n'ont pas abâtardies, un vieux levain démocratique impérissable.

Après ce dernier mot, je quitte la politique, et je t'embrasse, mon cher petit Charles.

La vie monastique et la vie du prêtre séculier (1).

Pau, 15 février 1852.

... L'un des points de vue auquel on peut se placer pour juger une vocation religieuse est celui des motifs que j'appellerai *généraux,* et qui ont sans doute une grande puissance sur les esprits bien doués et sur les intelligences d'élite. Ces motifs peuvent se résumer dans *l'idée de la beauté et de l'utilité des ordres religieux.*

Je tiens pour assuré que l'institut monastique est inférieur, en utilité, à la hiérarchie ordinaire et seule apostolique du clergé séculier. Je sais que selon les temps et selon les attaques qui lui sont faites, Dieu donne à son Église des défenseurs spéciaux, des bataillons dressés et instruits pour la sorte de combat qu'il faut livrer. Mais leur destinée pouvait être de disparaître avec le péril imminent pour lequel ils étaient envoyés.

(1) Le lecteur ne doit pas perdre de vue que cette lettre, sur un sujet difficile, a été écrite par un jeune homme de vingt ans, encore étranger à l'étude de la théologie.

Au contraire, le clergé séculier, l'Église proprement dite, non plus les ruisseaux accessoires, mais le grand fleuve qui découle de Jésus-Christ aux Papes et aux Évêques, et des Évêques aux prêtres, l'Église catholique, en un mot, demeure éternellement seule nécessaire, seule impérissable, car c'est à elle que Jésus-Christ a confié la distribution des grâces divines. L'administration des sacrements, la prédication de la parole évangélique, la célébration des mariages et la sépulture des morts, l'enseignement des enfants, la distribution des aumônes publiques, tout cela nécessite une organisation méthodique, régulière; de là ce que nous appelons le service des paroisses. Or, un service aussi complexe, et qui réclame une si rare diversité d'aptitudes, a dû, naturellement et très tôt, se subdiviser en plusieurs ministères. Il est certain que tout homme ne peut parler, comme aussi tout homme ne peut écrire. Et, d'autre part, il est de l'utilité des diocèses que ceux-là auxquels les grands dons de la parole ou de la science ont été accordés trouvent le temps d'y donner tous leurs soins. Mais parce que cette conséquence est logique, devons-nous obliger ces hommes choisis de Dieu pour des travaux spéciaux à une vie absolument différente de

la vie ecclésiastique ordinaire? Pour moi, je ne puis l'admettre.

Jusqu'à présent, j'ai cru que Dieu m'avait destiné, moi aussi, plus spécialement à parler et à écrire. Je l'ai cru, je l'ai accepté avec cette joie qui accueille en notre âme les illusions qui nous flattent; mais je n'ai jamais uni cette espérance à la pensée qu'il fût pour cela nécessaire de me faire moine. J'ai uni tout au contraire ces deux bien-aimées vocations reçues de Dieu : la vocation de l'apostolat, qui est ma vocation chrétienne, et la vocation d'une sainte et pure liberté, qui est *ma vocation de nature*. Cette liberté qui m'est chère, pour laquelle je donnerais sans hésiter tous les petits biens temporels dont le Seigneur a entouré ma vie, cette liberté s'alliera parfaitement avec l'obéissance que je devrai à mon évêque. Si je dois prêcher, je prêcherai où mon évêque le voudra : à Paris, s'il le veut; chez les paysans s'il le préfère; peu ou beaucoup, selon qu'il me l'ordonnera. Mais, du moins, je serai libre et ne relevant que de Dieu dans ce for intérieur que Dieu nous a donné pour le conserver inviolable. Je n'ai pas un seul instant varié sur ce point. C'est un sacrifice que Dieu ne m'as pas demandé; je sais que je puis parfaitement remplir ses in-

tentions sur moi sans le faire; je sens qu'en demeurant sous l'autorité régulière et ordinaire de mon évêque, je ne perds rien de ma vocation. Enfin, je tiens pour certain que les destinées du monde, surtout du monde moderne, sont sous la main de l'Église séculière, et se mêlent au peuple pour répandre en lui la vie et le mouvement religieux.

Si mes espérances d'autrefois se peuvent réaliser, si je puis me consacrer spécialement à la parole, je renoncerai à l'administration paroissiale pour suivre spécialement cette fonction du ministère. Il se pourrait même que je profitasse, à l'occasion, des heureux desseins de M. l'abbé Gratry (1). Je verrais dans son œuvre un moyen d'allier cette vie scientifique et oratoire avec le respect de la hiérarchie traditionnelle et apostolique. D'autant plus que l'œuvre de M. Gratry, dans ses plans primitifs, embrasse même l'administration des paroisses. Que si, au bout de quelque temps, je découvre que mes moyens intellectuels et physiques m'ont trompé, et qu'il n'y a qu'illusion dans mes espérances, je ren-

(1) Le projet mis à exécution, la même année, de rétablir en France la Congrégation de l'Oratoire fondée au dix-septième siècle par le cardinal de Bérulle.

trerai, je t'assure, sans regret et sans dépit, dans le ministère paroissial qui contient sans contredit toute l'essence et toute la moelle du christianisme. Je regrette, mon ami, d'avoir si souvent, dans les premiers jours de ma jeunesse, et avant d'y avoir assez réfléchi, rejeté loin de moi, comme ennuyeuses et presque indignes des gens d'esprit, les occupations ordinaires du clergé des paroisses.

Je le regrette, aujourd'hui que la réflexion et un peu plus d'habitude de l'harmonie établie par Dieu dans son Église m'ont démontré que là est tout le secret du bien religieux produit par nous. Je trouve malheureux le préjugé qui semble éloigner de nos jours de l'exercice du ministère les jeunes gens que Dieu a mieux et plus richement doués. Pour moi, j'avoue que si la vocation de la parole ou de la science m'enlève à ce ministère sacré, je croirai sacrifier beaucoup en sacrifiant certaines choses qui m'y plaisent sérieusement. J'ai l'âme sensible comme les gens du peuple; j'aime les belles cérémonies, une grande pompe, la musique, les chants. La grave et joyeuse ordonnance d'une belle fête m'émeut profondément. Il n'y a pas jusqu'aux détails de la liturgie qui ne me soient très chers. Je me plairais, je crois, beaucoup à approcher

l'autel au milieu d'une solennité. Tout enfant, je rêvais mon rêve d'avenir seul, dans un coin bien obscur de Saint-Sulpice, aux grands sons de l'orgue dans les hautes voûtes, et je me voyais toujours au pied de cet autel resplendissant de lumières, dans les flots de l'encens, revêtu de ces beaux habits sacerdotaux. Je l'avoue, mon ami, tout cela n'est pas entièrement sorti de mon cœur. Il y a une vérité dans ces apparences : c'est que le service de l'autel, le service de la grande communauté des fidèles a sa solennité, sa majesté, ses saintes pompes qui sont bien dignes de nos âmes. Tout cela, mon bon ami, est perdu, et irrévocablement perdu par l'acceptation de la vie monastique. Mais je rencontre à ce point dans ton esprit une objection que je saisis tout de suite : *l'utilité de l'ordre religieux,* me dis-tu, est avant tout *une utilité d'expiation*. S'appuyant sur ce dogme si touchant de la solidarité humaine, le moine pleure, souffre, prie pour ses frères, et, du fond de son cloître, il fait peut-être plus pour le salut du monde que les plus généreux et les plus éclatants apôtres. Je réponds qu'à mes yeux il y a là un véritable sophisme. Il semble que les vertus chrétiennes, le dévouement, la charité, la pénitence, les prières, etc..., perdent toute leur valeur expiatoire,

parce qu'elles ne sont point exercées dans un couvent. Mais c'est une erreur insoutenable.

Comment! le dévouement d'une sœur de charité qui veille un malade et qui use sa jeunesse aux offices les plus vils (au mépris peut-être d'une grande et noble destinée), ce dévouement verra son mérite borné au salut de celui qu'elle soigne, ou peut-être à l'avancement spirituel de son auteur; il n'y aura point en lui de valeur expiatoire, de mérite surabondant, réversible sur la masse du genre humain en union aux mérites du Seigneur Jésus? Évidemment si.

Ce que j'ai dit de la sœur de charité, applique-le au prêtre séculier comparé et opposé au moine. Je dis que si ce prêtre est un saint, il mérite, il expie tout autant pour l'humanité dont il est solidaire que s'il était moine. Bien plus, il est presque puéril de mesurer ainsi aux professions les mérites des hommes. Tout innocent persécuté, toute âme pure qui souffre, un malade résigné à son mal, un esclave sous le fouet, un prisonnier condamné injustement, un soldat qui offre à Dieu dans la droiture d'un cœur pur les fatigues et les dangers de son combat; enfin le dernier être humain que tu voudras supposer

accablé de laideurs et d'infamies, s'il a une seule aspiration de sacrifice vers Dieu, tous ceux-là souffrent, expient, méritent, prient pour l'humanité.

Je ne comprends donc pas qu'on attribue exclusivement aux seules vertus monacales ce privilège d'un mérite réversible à toute la communauté chrétienne. Ainsi, je trouve tous les travaux des religieux, la science, la parole, le sacrifice expiatoire, dans l'exercice du ministère ordinaire et séculier; et de plus j'y trouve la trame non interrompue de la hiérarchie apostolique, l'administration des sacrements, l'avantage de l'action sécularisée sur un monde qui, à tort ou à raison, s'effraye de l'habit monacal; la noble et légitime influence des bons exemples, de la sainteté facile, du commerce habituel, sur un entourage que l'on peut étendre ou restreindre à son gré; enfin si l'on n'a pas quitté le ministère de la paroisse pour le ministère spécial de la parole, la joie des services du temple et des grandeurs du culte...

Un échec en controverse.

Pau, 21 février 1852.

Cher ami,

Le temps s'est purifié. Le soleil nous est revenu dans l'azur d'un beau ciel. Nous n'avons pu résister à cette brillante invitation, et, sauf l'empêchement de circonstances imprévues, nous partons après-demain pour Bayonne. Je regrette de n'avoir pas l'adresse de la maison où tu es né, mais je me la procurerai, si je peux, aux registres de l'état civil. Cependant si tu veux me faire plaisir, écris-moi tout de suite, au reçu de cette lettre, toutes les indications nécessaires à la poste restante de Bayonne. Je te promets, et au besoin je *fais vœu,* de suspendre un bouquet de fleurs au marteau de la porte de la susdite maison, avec une inscription en latin portant tes nom, prénoms, la date de ta naissance, etc.

Je ris, et je n'en ai guère envie. M. X. est ici; il n'est nullement catholique, mais il cherche la vérité. Son ami intime, M. Z., comptait un peu sur moi pour lui dire quel-

10.

ques paroles et causer un peu philosophie, puis théologie, si je pouvais être entendu. J'ai tenté aujourd'hui. Nous avons discuté près de trois heures. Je n'ai abouti à rien qui vaille, et j'ai même été repoussé avec perte. J'ai rencontré une rigueur de raisonnement, une obstination syllogistique et presque algébrique telle, que mes raisonnements ont pâli. Je l'ai senti, et j'ai pu tout au plus sauver les apparences. Cela m'a fort attristé; d'autant plus que mon adversaire m'a donné à la fin presque des éloges sur ma défense. Après m'avoir dit plus de cent fois pendant la discussion que je débitais des absurdités, il a rejeté toute la faiblesse de mon argumentation sur la cause de la religion elle-même. Enfin j'ai été battu, ou du moins j'ai dû reculer. Je suis vraiment affligé ce soir, car j'ai la conscience d'avoir très misérablement et très mal servi notre sainte cause.

La question la plus controversée de ce matin a été celle-ci : J'ai prétendu, en partant du point accordé de l'existence d'un mal moral dans le monde, arriver par déductions logiques au dogme chrétien du péché originel. — J'ai échoué. A cette question se rattachait celle-ci : il prétendait inattaquable

la proposition suivante : « Toutes les conséquences nécessaires de notre constitution sont légitimes devant Dieu. » Tu sens bien les résultats en morale! j'ai encore été très faible.

J'ai reçu une belle lettre du P. Lacordaire. Je te transcris une phrase que tu aimeras : « Je suis parti de Paris volontairement, sous l'impression de pensées que vous devinerez aisément... Je n'ai point voulu m'exposer ni à parler froidement au milieu du silence universel, ni à compromettre mon ordre par les bouffées involontaires qui me seraient sorties du cœur. »

Je te recommande M. X. Je tremble d'avoir été plutôt nuisible qu'utile à sa conversion. Enfin que Dieu nous juge; mon intention était droite (1).

Ma lettre te parviendra le 24 février; c'est un jour de deuil pour nous. Notre pauvre patrie! prions ce jour-là pour la France. Pauvre France! elle rit encore, et elle s'eni-

(1) Le P. Lacordaire le consolait ainsi de son échec : « Vous ne devez pas être surpris de vous être trouvé un peu faible contre votre docteur. Il faut vingt ans d'études pour former un bon controversiste. Quant à son opinion sur l'impossibilité d'être chaste, elle est démentie par l'expérience d'une foule d'hommes qui vivent ainsi par la force

vre de plaisirs sous la cruelle étreinte du despotisme; tout n'est-il pas perdu pour la la liberté ?

Adieu, je t'embrasse avec la tendresse d'un vieil ami.

Les votes de Paris.

Pau, 6 mars 1852.

Mon bon Charles,

J'attendais ta lettre depuis longtemps. Enfin la voici, je l'ai relue plusieurs fois. Vous vous faites désirer, monsieur, et vous assaisonnez le plaisir des gens par le sentiment de l'attente. Bien ! je t'assure cependant que je n'ai pas été aussi content de ta lettre que tu peux le croire. Tu es insatiable. Comment

de l'amour de Dieu, et qui trouvent dans leur sacrifice un abîme de tendresse et de joie qui ne leur permet pas de regretter le rapide et douloureux enivrement des sens... Ne vous attristez pas du peu de réussite de vos controverses; vous êtes trop jeune encore pour manier les armes de la vérité : vous le ferez un jour avec succès, si vous persévérez dans le désir d'être utile à Dieu et à vos frères. » (*Lettre à des jeunes gens*. Lettre intitulée : L'Angleterre et l'Université d'Oxford.)

tu n'es pas content de l'acte d'opposition de la capitale? Mais, mon ami, aujourd'hui, et à l'heure qu'il est, cela est inouï, cela est superbe! Nos bonnes gens d'ici n'en reviennent pas. Allons donc! un peu moins de rigueur, et puisque le vent y revient : « Vive Cavaignac! »

Non, mais vraiment, mon bon Charles, c'est très significatif. Les chiffres sont très éloquents lorsqu'ils s'y mettent. Or, la prodigieuse abstention des électeurs dans toute la France montre assez le développement de l'esprit d'opposition.

L'*Indépendance Belge* donnait ce matin un calcul d'après lequel, *rien qu'à Paris*, il y a entre les deux votes de décembre et de mars une différence de soixante mille voix environ... Et tu grondes encore! Je te dis, moi, qu'empereur ou non, son règne ne sera pas de longue durée.

Rien, hélas! n'aura changé au fond; et si le maître est tombé, les esclaves resteront tout prêts à en former de nouveaux. Cependant une grande injure aura été lavée, et l'histoire nous devra moins de mépris. Cela seul en vaudrait la peine.

J'ai reçu hier de S. une charmante lettre, vive, abandonnée, volage (comme tu les

sais), mais trop pleine de compliments flatteurs pour ma vanité, Je suis donc bien vaniteux, mon bon ami, qu'ils s'attaquent là, évidemment comme à mon endroit faible? — Oui, je suis vaniteux au fait; et j'ai beau me dire que je suis laid, je me regarde encore dans la glace avec une indulgence vraiment touchante; de même pour l'esprit, hélas! hélas!

Point de droit; impossible! C'est l'air, je crois, et puis l'impatience du retour, et puis le plaisir de dessiner, et puis l'histoire, et puis ce Bonaparte qui veut se faire empereur, et puis un fétu de paille, une mouche qui vole, un rien, c'est déplorable. Pour me consoler, je me disais : « Bah! Charles ne fait rien non plus! » Mais pas du tout, le traître! Il travaille, et encore *par pénitence;* jugez avec quelle énergie! Que ferai-je quand mon père qui me croit savant va m'interroger?

Que diras-tu, mon père, à ce spectacle horrible?
Je crois voir de tes mains tomber l'urne terrible.
Pardonne! un Dieu cruel, etc...

Ce Dieu pourtant n'est pas l'Amour, mon cher ami, c'est le dieu du Béarn, le dieu du *far niente,* et celui-là vous frappe tout à son aise, car il procède en vous endormant; bon-

soir donc. D'ailleurs, il est temps de s'aller coucher. Je t'embrasse tendrement.

La sainte ampoule et les fonts baptismaux.

Pau, 29 mars 1852.

A propos, mon cher petit Charles, et si nous revenions auprès de vous? Figure-toi que tes exhortations m'y ont fait penser. Je me suis dit : « Combien il faut que mon Charles m'aime pour m'engager à rester loin de Paris, lui qui serait si heureux, j'en suis sûr, de m'avoir auprès de lui! En sorte que plus tes efforts ont été sincères pour me faire rester à Pau, moins j'ai pu résister au désir de partir. Ta dernière lettre a mis le comble, et j'ai immédiatement retenu nos places. Ainsi nous partons après-demain matin 31 mars. Ma mère t'aura peut-être fait connaître notre itinéraire Nous prenons par Bayonne, puis Bordeaux et Tours. J'espère bien être à Paris pour la journée du mardi saint, et je te prie de rentrer chez toi ce jour-là à 5 heures. Je courrai t'embrasser et t'embrasser encore, et malgré vous s'il le faut,

monsieur, avec plus de joie que je ne puis l'exprimer. Je penserai à toi à Bayonne. J'ai rêvé de faire toucher quelque chose, un chapelet ou une médaille, à l'eau des fonts baptismaux où tu as reçu la première investiture chrétienne. Tu sais bien, cher petit, que le saint-chrême avec lequel on consacrait les rois des dynasties anciennes était le même, dans l'opinion populaire, que celui qui avait sacré Clovis. Des anges avaient, dit-on, apporté la sainte ampoule, et depuis on avait eu soin de remettre dans le vase une quantité de liqueur justement égale à celle que l'on en retirait. Les restes de la liqueur primitive se mêlant à la nouvelle lui communiquaient leur vertu; et il était vrai de dire en quelque façon qu'elle n'avait jamais changé. Quelque chose d'analogue se passe, il me semble, pour les fonts baptismaux. On remplit la piscine quand elle diminue, sans attendre qu'elle s'épuise, en sorte que l'eau avec laquelle on baptise aujourd'hui les petits Bayonnais est peut-être celle qui a baptisé mon bon ami Charles, — seulement icelle à la cent millième ou deux cent millième dilution. Encore que tout cela te paraisse un peu homœopathique, il y a du vrai. Oui, je ferai toucher un objet de piété aux fonts

baptismaux de l'église de Bayonne, et ce sera le modeste cadeau que je t'offrirai (1).

Je t'embrasse tendrement.

La religion des Hindous.

Paris, 28 mai 1852.

Mon cher ami,

Nous sommes depuis deux ou trois jours au mont Sinaï, au milieu des éclairs et des grondements de la foudre. Au moment même où je t'écris, il n'y a pas une vitre de ma chambre qui ne tremble, et je ne te réponds pas que le tonnerre ne viendra, comme le boulet de canon de Junot, sécher l'encre de ma lettre. C'est une belle chose qu'un orage, et il ne nous manque que de hautes montagnes pour en redire au loin les échos. A Paris, les choses de la nature perdent un peu de leur majesté, et pendant que l'on devrait toute son attention à la sainte canon-

(1) Après beaucoup d'étonnement et un peu de résistance, le curé de Saint-André de Bayonne consentit à faire tremper lui-même dans l'eau des fonds baptismaux un chapelet conservé précieusement encore aujourd'hui.

nade du ciel, on se prend à se divertir de la débâcle, et à rire des pauvres gens qui ne parviennent pas à enjamber les ruisseaux.

J'ai encore été malade; aujourd'hui, je traîne ma pauvre *enveloppe,* et j'admire qu'elle soit si lourde, bien qu'étant si vide. Je la traîne de son lit au Luxembourg, et du Luxembourg à son déjeuner, et de son déjeuner à sa promenade, et de sa promenade à une sorte de pacage somnolent qui a nom ici « étudier son droit », et du pré juridique, je la ramène à l'étable où elle dîne, digère le soir, et s'endort une heure avant d'être couchée. Avec tout cela, je maigris... bonne punition. — Demain, j'irai conduire la bête au marché et la faire estimer selon le cours. Au fait, c'est demain le conseil de revision, et tu sais si la cérémonie est plaisante.

Je vis beaucoup dans ce moment avec les anciens. Je ne te parle pas des Romains. Fi donc! les Romains sont d'hier par rapport aux anciens dont je te parle. Je suis perdu, noyé dans l'étude de la religion des Hindous; et si je n'avais quelque honte à paraître faire le savant, je te dirais que je suis frappé des rapports admirables qui relient la théologie cosmologique des Indiens à celle des Égyptiens, aux premiers systèmes philosophiques

grecs, et enfin à la mythologie romaine qui conserve encore sous une allégorie plus humanisée, si je puis parler ainsi, l'ancien type oriental. Mais je te parais en ce moment la grenouille qui se gonfle, aussi je renfonce en moi-même toute l'affection qui m'a saisi pour ces chers Hindous. Je ne t'en dirai plus rien... qu'un mot. Je voudrais savoir si la religion chrétienne a de bonne heure pénétré dans les Indes, et si véritablement elle y a eu un grand empire. Ce fait changerait considérablement la valeur de certaines croyances qui, au lieu d'être de lointains souvenirs de la révélation primitive, ne seraient que les prédications des missionnaires, corrompues par les superstitions nationales des Indiens. Je te dis cela à propos de certaines pratiques, comme la confession, la pénitence, les divisions des péchés en mortels et véniels, les vertus théologales,... toutes choses qu'on retrouve plus ou moins claires dans les systèmes des Brahmanes.

Lorsque tu seras de retour, tu m'aideras à résoudre cette difficile question. En attendant, profite bien de ton excursion de campagne, et n'oublie pas de prier pour moi.

Je t'embrasse.

Petitesse et grandeur de l'homme.

Les Eaux-Bonnes, 26 juillet 1852.

Mon très cher ami,

Je ne puis penser sans un grand ennui et une extrême fatigue que dans ce moment tu traînes péniblement ton esprit sur du grimoire juridique.

Pauvre enfant! cela fait regretter les temps où nos pères vivaient du gland des chênes. Cependant, comme de pareilles condoléances t'affaibliraient au lieu de te donner du courage, et que d'ailleurs parler d'amour à un amoureux, c'est retourner le fer dans la plaie, je quitterai dès le début le sujet désespérant de ton idée fixe, et je t'entraînerai bien loin de toi jusque dans le fond de nos ombreuses vallées. Donc, mon bon Charles, oublie Paris. Tu es, s'il te plaît, dans les hautes touffes de buis de nos montagnes, ou si tu préfères les saintes horreurs de la vallée de Gabas, partons ensemble, et causons en route.

Voilà huit jours que j'ai quitté Paris. Comme on vit beaucoup en peu de temps quand on voyage! Figure-toi, mon cher ami,

que cela me paraît un mois déjà. J'ai revu tant de choses et tant de personnes que les heures se sont comme dédoublées. Ajoute à cela que je me suis trouvé comme rejeté dans ma vie de l'année dernière, au milieu des mêmes gens, sous le même ciel, au sein de la même nature, pour les mêmes causes, et que l'intermédiaire s'étant comme effacé, il en est résulté une très singulière illusion d'optique. Au fait, la vie de l'homme est bien curieuse. Vois donc, en un an, j'ai trois fois été jeté d'un bout de la France à l'autre. Trois fois ce pauvre petit vermisseau a quitté le point géométrique, autour duquel il se remue dans la petite circonférence de ce qu'ils appellent la grande ville. Il a traversé bien des pays, des montagnes, des fleuves, pour aller toucher trois fois à l'autre bout de son pays, un autre point géométrique, caché dans de hautes montagnes, sous des blocs de pierre dont la plus petite, détachée par quelques gouttes de pluie, suffirait cent fois à l'écraser. Or, mon bon ami, pendant que chemine ce vermisseau, cent millions d'affaires importantes s'agitent sur la terre. Ce grand et long pays qu'il parcourt est si petit qu'il est impossible de le marquer sur une mappemonde un peu réduite; la terre elle-

même, auprès de laquelle ce grand pays disparaît, n'est qu'un petit grain de sable dans l'univers; l'univers que nous voyons n'est absolument rien auprès de l'univers intelligible dont le type éternel est entrevu par l'esprit de la foi, et notre conception, si brillante qu'elle puisse être, est un ridicule atome à côté de la pensée divine qui est le suprême univers. Quelle petitesse! quelle réduction! quelle infinité de misères! Nous nous lasserions d'en imaginer l'abaissement... Or, cependant, la moindre prière que cet imperceptible vermisseau adresse au Seigneur Dieu tout-puissant franchit dans un temps incalculable toutes ces distances. Celui qui se joue aux grandes révolutions des hommes, aux plus grandes révolutions des astres, aux sublimes révolutions des existences métaphysiques, enfin au grand mouvement immobile de la Sagesse éternelle, Dieu, soutient de la même main les pas de ce pauvre petit misérable, et protège sa marche contre le caillou qui peut le réduire en poudre. Il entend les prières que les compagnons du voyageur, aussi petit qu'il est lui-même, envoient vers son trône, et tous ensemble, si invisibles que nous soyons, emportés dans la grande course harmonieuse du monde, nous reposons, en-

fants bien-aimés, sur le sein du Seigneur. Voilà pourquoi, malgré le sentiment d'une si excessive chétiveté, nous avons raison d'avoir confiance et de jeter, devant les jours incertains et menacés de notre frêle existence, des pensées d'espoir et des désirs que Dieu recueille avec amour et qu'il réalisera. Ah! tiens, mon bon ami, n'y pensons plus. Loin de nous les inquiétudes, et que sa volonté soit faite!...

Quand penses-tu te présenter pour ton examen? es-tu un peu ferré sur le droit administratif? Au fait, comme tu me le disais charitablement le jour de mon départ, rira bien qui rira le dernier, et après mon tour de France, je vais trouver une épouvantable besogne. Cette fois je suis bel et bien de la Conférence de Saint-Vincent de Paul des Eaux-Bonnes. M. et Mme Lefébure ont donné un concert avant-hier pour l'œuvre des malades pauvres, une belle idée de M. Ozanam. Avec cet argent, la Société de Saint-Vincent de Paul aura droit d'envoyer aux Eaux-Bonnes un certain nombre de malades poitrinaires. « C'est bien! » comme me le disait dernièrement *mon vieil ami* Baraguay-d'Hilliers. Ah! ah! je suis dans les honneurs... de M. Ozanam.

Adieu, mon bon Charles. Je servirai dimanche prochain la messe de l'abbé (1) à Aâs, un petit village perdu dans la montagne. C'est une belle situation, bien sauvage. Je voudrais te montrer tout cela; mais tu sais que les espérances ne sont pas toujours des illusions; il faut donc attendre.

Je t'embrasse tendrement, mon cher enfant, et te permets de m'écrire fort peu longuement à cause de tes travaux. J'écrirai pour nous deux. Je suis ton éternel.

Aventures incroyables de voyage. — Les courses de taureaux à Saint-Sébastien.

Fontarabie, 18 août 1852.

Bonjour, Français. — Rien n'est si charmant que l'imprévu, n'est-ce-pas, Charles? Aussi rien n'est charmant, délicieusement charmant, comme le petit voyage que je fais ces jours-ci dans les premières villes d'Espagne, c'est-à-dire, mon bon ami, que je suis

(1) M. l'abbé de la Boissière, auquel sont adressées plusieurs lettres déjà publiées de l'abbé Perreyve.

en peine, en grand embarras pour vous écrire. Il n'est pas possible que vous vouliez me croire; vous direz que je mens; que je voyage en Espagne comme Alexandre Dumas, que je vous conte des histoires à dormir debout... Est-il croyable, par exemple, que ne pouvant trouver de place à Bayonne pour Saint-Sébastien, deux personnes à moi parfaitement inconnues m'aient donné une place gratis dans leur voiture qu'elles payaient pour elles deux 150 francs? — Histoire! — Est-il croyable que j'aie logé trois grands jours à Saint-Sébastien chez quatre jeunes personnes charmantes, de vingt à vingt-deux ans, lesquelles m'ont accueilli par pitié, puis gardé par quelque chose qui semblait de l'attachement, et enfin hier, quand il s'est agi de les quitter, qui m'ont donné de petits souvenirs précieux, m'ont accompagné, comme l'auraient fait des sœurs, et ont pleuré en me serrant les mains? — Un conte! — Est-il croyable sans absurdité qu'ayant voulu faire la route à pied de Saint-Sébastien à Renteria pour dessiner les superbes points de vue de ce chemin, et comme j'arrivais fatigué et affamé, un monsieur que je n'avais jamais vu et ne reverrai jamais, m'a fait monter chez lui, m'a présenté à sa famille, m'a fait souper, m'a traité comme

un fils, et voulait me garder à coucher dans sa délicieuse villa espagnole, riche de superbes tableaux des plus grandes écoles? — Un rêve! — En vérité, après l'avoir éprouvé et en avoir vécu, j'en doute moi-même. Non, j'aurais eu tous mes amis et mes parents échelonnés sur cette route d'Espagne, que je n'aurais pas été plus affectueusement, plus généreusement accueilli. Le bon Dieu a voulu me donner là une utile leçon d'hospitalité! j'espère que je ne l'oublierai pas.

Mon bon Charles, je veux te faire assister, en dépit de tes goûts, de tes sentiments et de tes réclamations, à une course de taureaux. Nous avions à Saint-Sébastien, pour les fêtes de l'Assomption, une des bonnes troupes de Madrid, commandée par la fameuse espada Chiclanero, le neveu, l'élève et l'émule de Montès.

Procédons avec ordre. Le matin du jour où auront lieu les combats, trois singuliers bonshommes parcourent la ville avec un tambour sur lequel ils frappent de la main gauche pendant que de la main droite ils jouent de la flûte. Cela veut dire : « Mes amis, prenez vos billets; » voilà! — A trois heures, une superbe musique militaire vient à son tour annoncer que la course va être

donnée. Ceinture rouge en belle soie, grandes plumes blanches au chapeau, et des poitrines à étourdir les taureaux. Allons donc, suivons la musique, et arrivons au cirque avec elle. Le cirque de Saint-Sébastien contient dix mille personnes; quand il y a course, il est toujours plein. Il y a pour ainsi dire deux enceintes, deux arènes : la grande arène de forme ronde dans laquelle se livre le combat, et une espèce de couloir ménagé entre la grande arène et les spectateurs, séparé de l'arène par une forte cloison haute d'environ cinq pieds que les toréadors poursuivis de trop près franchissent d'un saut. C'est encore un lieu de combat, car très souvent le taureau, furieux de voir disparaître son ennemi, s'élance par-dessus cette cloison dans le couloir de refuge. Il faut alors que le torero ressaute dans l'arène principale, et toujours ainsi, tant que les banderilleros n'ont pas détourné sa fureur. On distingue les toreros en *picadores,* combattant à cheval, armés d'une lance, destinés tôt ou tard à être éventrés avec leurs chevaux; *capas,* légers toreros portant au bras gauche un long voile de soie rose, bleu, vert, rouge, et qui font mille tours gracieux avec ce beau voile sous les cornes même de l'animal; *banderilleros,* qui enfon-

cent à un certain moment du combat de longues piques ornées de fleurons et de bandelettes dans le cou du taureau; enfin *espadas,* qui sont comme les chefs des toreros, et qui mettent fin au combat en tuant d'un coup la bête furieuse.

Ajoutons que l'on divise les taureaux en navarrais et en castillans, les premiers plus tenaces, plus courageux peut-être, plus durs à la mort, les seconds plus forts, plus terribles, mais plus faciles à tromper et *à tuer suivant les règles*. J'ai assisté aux deux plus belles courses : celle du jour même de l'Assomption, le 15 août, et celle du 16. Voici l'ordre du combat.

Quand les autorités de la ville ont donné le signal du combat, tous les toreros s'avancent précédés de l'alguazil qui doit recevoir dans son chapeau la fameuse clef d'or; ils se rangent devant la loge du président et saluent jusqu'à terre. Aussitôt la trompette sonne; en un clin d'œil, les picadores sont en arrêt près de la loge des bêtes, les banderilleros jettent leurs toques, défont leurs capes drapées sur leurs épaules, et courent se poster près des picadores pour les défendre; les espadas prennent l'attitude du commandement. L'alguazil a reçu la clef, l'a

remise au *portier des taureaux,* et s'est enfui à tout galop loin de la loge. — Un second coup de trompette ordonne d'ouvrir. Un grand silence s'établit; la lourde porte crie sur ses gonds, et l'on voit s'élancer par bonds et par sauts une énorme bête fauve. Ebloui par le feu du soleil, étourdi par les mille cris des spectateurs qui le saluent de la voix, de la main et de l'éventail, il s'arrête comme pour comprendre. Puis, apercevant tout auprès de lui le premier picador, il s'élance ordinairement sur lui. Le troisième taureau de la deuxième course était castillan; c'est lui dont je te raconterai le combat, le plus beau que j'aie vu. Un instant étonné, il n'avait pas tardé à retrouver toute son énergie sauvage, et d'un seul bond, il s'était lancé sur le premier picador. Un seul coup de corne avait enlevé cheval et homme et tout jeté à terre. Les banderilleros étaient accourus, et par leurs voiles agités devant les yeux du taureau, ils étaient parvenus à le détourner de sa première victime. Le second picador attendait de pied ferme; le taureau le voit; même élan, même coup irrésistible. Mais cette fois le malheureux picador tombe du côté du taureau. Pendant un instant, à travers une lourde nuée de poussière, on voyait le taureau

bouleverser de ses cornes le combattant renversé et le cheval tombé raide mort. — Toute la foule s'était levée : « Bravo toro ! bueno, bueno ! bravo toro ! »

Ce n'étaient plus des hommes, mais au plaisir avait succédé la rage, et à la rage le délire. Sans les banderilleros qui se dévouèrent encore avec un courage étonnant pour sauver le malheureux picador, c'était fait de lui. On l'emporta blessé. Il reparut cependant un instant après pour saluer la foule et lui annoncer qu'en dépit de ses vœux il n'était pas mort; puis il se retira et n'a plus reparu. Cependant la foule criait : « Cavallos ! cavallos ! picadores ! » de peur que dans le temps qu'on cherchait d'autres chevaux à la place des morts et d'autres picadores à la place des blessés, la colère du taureau ne vînt à se refroidir. Ce taureau tua cinq chevaux en moins de six à huit minutes. Autant de fois la vie du picador fut en extrême danger, et la foule en extrême jouissance.

Cependant, blessé par les lances et rebuté des chevaux qu'il tuait toujours et voyait toujours reparaître, le taureau refusa le combat. Le dernier picador qui, malgré le sinistre exemple de ses compagnons, s'avança avec un brutal courage au-devant de la bête et

la vit, creusant la terre de ses pieds, agitant la queue, baissant les cornes, reculer lentement devant lui, fut couvert d'un tonnerre d'applaudissements et se retira au galop pour faire place aux banderilleros que la trompette appela à leur tour. Le banderillero s'avance armé de deux flèches dont la pointe en forme d'hameçon s'attache à la chair du taureau. Il s'arrête à cinquante pas de l'animal, lui fait de grands signes pour attirer son attention, puis s'élance sur lui, et à l'instant où le taureau, irrité de se voir attaqué de si près, fait un bond vers le léger torero, celui-ci, par une pirouette inouïe de grâce et de facilité, laisse passer les deux cornes près de sa poitrine, et plante ses flèches sur le cou énorme de la bête. S'il manque son tour ou fait un faux pas, il est frappé à la poitrine. Les banderilleros jettent le taureau dans une rage indicible. Il est effrayant de voir les sauts furieux, les élans désordonnés du puissant animal dont le cou, déjà blessé par les lances des picadores et bientôt couvert de banderillas, ruisselle le sang et secoue en vain ses tenaces javelots. Alors aux hurlements désespérés de la bête folle de douleur, se mêlent les rires des gracieuses señoras, les coups redoublés de

l'évantail d'or dans la main, les cris de la foule : « Buonito, buonito toro ! » Cependant le président se lève, fait signe avec son mouchoir..., la trompette sonne la mort;, la espada s'avance devant la tribune d'honneur et se découvre. Un grand silence se rétablit. A quelques mots prononcés à voix haute et avec l'accent de l'intrépidité par ce beau torero tout habillé d'or, de pierreries, de rubans de soie, toute la foule répond par un long et solennel salut. Il a juré la mort du taureau. Aussitôt il jette sa toque loin de lui, enveloppe sa longue épée dans un immense voile de pourpre; tous les banderilleros se rangent derrière lui pour le secourir, et il marche dans cette ordonnance droit à l'animal. Ce moment est le seul qui m'ait fait éprouver autre chose que de l'horreur ou du dégoût. Il y a vraiment là un instant solennel; personne ne crie plus, on craint de troubler la courageuse espada, si près de la mort. Le danger de la espada est en effet sous tous les yeux. La semaine dernière, lundi, la espada de Madrid a été tuée ainsi qu'un banderillero qui, voyant le danger, s'était élancé pour la secourir, et l'une de nos espadas avait été laissée pour morte l'année dernière, le 15 août, à Saint-Sébas-

tien. — Il approche à trois pas, à deux pas, à un pas du taureau, s'arrête, le fixe, le salue un genoux en terre, se redresse, lève lentement le bras, pose la pointe de l'épée sur la tête du taureau, et tandis que l'animal, une dernière fois irrité par la pourpre que son courageux adversaire agite du bras gauche, fait sur lui un dernier élan, prompt comme l'éclair, la espada enfonce l'épée jusqu'à la garde. Si le coup est bon, l'épée se dresse verticalement sur l'épine dorsale, et après quelques derniers coups de furie, l'animal tombe raide mort. Alors les spectateurs éclatent en applaudissements furibonds; la espada retire lentement l'épée de la blessure; il l'essuie avec sa pourpre, et salue le cirque tout tremblant sous les mouvements de joie frénétique des spectateurs. Quatre mules caparaçonnées entraînent au dehors les cadavres des chevaux et du taureau. Les enfants du peuple attendent ces restes hideux, ils les touchent, les regardent avec avidité, et repaissent leur vue du sang qui coule. Cependant la foule recommence à crier : « Toros, toros ! » On respire un moment, et le combat renaît avec de nouvelles victimes.

Les Français n'aiment pas ces spectacles, les Françaises s'évanouissent quand un toréa-

dor est surpris, ce qui fait beaucoup rire les Espagnols, et divertit surtout singulièrement les gracieuses petites habitantes de la mantille. J'ai vu tuer douze taureaux, et n'en ai retiré nulle joie. Quand un torero est menacé de mort, mon cœur bat, je tremble, j'oublie que je suis au théâtre; si je voyais son sang, je voudrais le secourir. Ah! j'ai bien le temps de penser à admirer une adresse qui est au prix de la mort! Mille fois non. Hier cependant, disputant de la chose avec un Espagnol, je cherchais avec lui les raisons de cette différence, car enfin les Espagnols ne sont pas tous cruels. Il me répondait par *l'habitude,* ce qui est en effet une raison très forte. L'habitude est presque toujours la contradiction de la raison et de la volonté personnelle. Mais il ajouta : « Et puis, vous autres, vous regardez toujours ces toreros comme des frères! vous ne pensez pas que leur vie nous est vendue. » — Je compris alors, et je fus un million de fois bien fier de n'avoir trouvé dans mon cœur de Français, pour ces épouvantables fêtes, restes lâches et timides de la grande férocité païenne, qu'un invincible sentiment de mépris et une invincible horreur. Je n'ai plus le temps de te rien dire. Adieu.

Ton ami fidèle et dévoué.

ANNÉE 1853

A L'ÉCOLE DE DROIT

Mésaventure d'artiste.

Paris, 4 mai 1853.

Mon cher ami,

Je voulais te voir ce soir, cela m'est impossible. Ah ! caro mio ! Je reçois à l'instant une lettre de la *maison de l'Empereur* qui me prie de venir le plus tôt possible retirer mes deux *croûtes*... les misérables !

Je sais, du reste, de bonne source, que le ministre des Travaux publics a menacé de destitution le directeur du Musée si mes *œuvres* étaient admises. On a ébruité mes

opinions politiques, et alors... tu comprends, voilà.

Adieu, je t'embrasse.

C'est toi qui iras chercher les deux infortunés tableaux (1).

Les frères lais de Flavigny (2).

Flavigny, 28 mai 1853.

Eh bien! mon bon Charles, voilà bientôt trois jours que nous ne nous sommes vus! Cela me paraît assez exorbitant. Cependant j'ai une bonne nouvelle à te donner : c'est que je reviendrai chez « papa et maman » vainqueur une fois pour toutes des séductions monacales. Non, je ne suis point encore rasé; je viens de me tâter la tête, et en vérité j'ai quelquefois besoin de cette assurance, ne voyant ici que gent tondue. Ma mère t'aura fait savoir que mon voyage s'est on ne peut

(1) Il était juste d'expier l'imprudence que j'avais commise en persuadant trop naïvement à mon ami que le jury de l'Exposition ne manquerait pas d'admettre deux paysages qu'il avait dessinés aux Eaux-Bonnes.

(2) Couvent et noviciat des Dominicains dans les environs de Dijon.

mieux passé. J'ai consommé en route autant de rosbif que j'ai pu, prévoyant les malheurs qui allaient fondre sur moi sous le rapport de la cuisine. Ah! caro mio! jamais je n'avais ressenti comme depuis trois jours combien est humiliante et affligeante cette nécessité pitoyable où nous sommes de prendre de la nourriture. Je te jure que je mange ici pour vivre, — et puis j'ai mal débuté. Figure-toi que j'arrive mercredi à 6 heures du soir. Après les premières politesses, le P. Lacordaire me conduit dans un petit salon où l'on traite *les étrangers de distinction*. Il y avait là un gros pain noir et un petit vin clairet qui, en compagnie d'un infortuné fromage de Gruyère connu des plus anciens du couvent, me tendaient les bras. Le Père me laisse. Arrive un frère lai, et plus laid encore que lai, qui, par surcroît de calembour, m'apportait une soupe au lait. Il était habillé comme un ours, et avait les cheveux si artistement tondus qu'ils semblaient une calotte. Tandis que je pêchais dans la soupière d'énormes tranches de pain bis détrempées de lait, j'entends à côté de moi une voix de buffle qui se met à crier « Vie de saint Vincent de Paul, instituteur et premier supérieur général de la Congrégation de la mission... » Je me retourne,

mais le voilà, l'ours, qui part comme une manivelle à ressort cinq ou six notes plus haut, sur un ton de fausset à faire tourner ma soupe : « En ce temps-là, M. Vincent s'en alla par ici, puis par là, et encore ailleurs, etc. » Le fou rire me prend... j'étouffais dans ma serviette; l'ours continuait toujours : « Ah! disait M. Vincent, etc. » J'avais dans la bouche une énorme cuillerée de lait que je ne pouvais ni avaler ni rejeter, depuis que ce bon ours lai avait commencé sa lecture; je faillis y périr. Par bonheur, il lui prit une venette, et il s'enfuit à la cuisine. Je m'emparai du livre, et quand il revint, il me trouva si occupé à lire « M. Vincent » qu'il se crut dispensé de reprendre lui-même; cela me permit de souper. Mais voilà-t-il pas que ce matin il a recommencé! Je n'ai pas pu déjeuner, et il a fallu que je me sauve. Outre qu'il doit me prendre pour un possédé du diable, cela m'empêche littéralement de manger.

Je veux en parler au Père. Ou dîner sans ours, ou revenir à Paris, c'est à choisir.

Je suis impardonnable de rire ici, car les choses ne prêtent point à rire. J'ai dîné jeudi avec le couvent. — On dit d'abord le *De Profundis,* puis on s'assied devant des tables de bois blanc. Les frères qui doivent vous

servir entrent et se prosternent tout de leur long à terre; un coup de sonnette du P. Lacordaire les fait relever, fait déplier les serviettes, et entrer les porteurs des plats... Un second coup de sonnette fait cesser le lecteur, plier les serviettes et entonner le *Miserere*. J'aime mieux les mœurs de l'Oratoire. — Mais je te tromperais, mon cher ami, si je continuais plus longtemps à me plaindre. Je suis très heureux ici, très content de mon séjour qui me fera beaucoup de bien moralement, et très gâté par le P. Lacordaire qui est beaucoup plus souvent avec moi que je ne l'avais espéré. Hier nous sommes allés faire une belle partie de promenade dans les environs de Flavigny. La nature était belle, fraîche; les vallées bien profondes et bien ombrées, entre de jolies collines fières de leurs cultures ou de leur bois; le silence des champs bien poétique, avec les bruits lointains de la petite rivière de l'Ozerain, le chant rapide de quelques volées d'oiseaux, et, par intervalles, un souffle plus fort de vent dans les taillis; enfin une gracieuse contrée, bien riante, au pied de la petite ville de Flavigny, tout orgueilleuse de ses vieilles tours et de ses restes de créneaux. Nous irons demain, peut-être aujourd'hui, visiter le territoire de

l'antique Alésia, et retrouver avec les *Commentaires* de César les détails topographiques de ce dernier drame de la guerre des Gaules. Il paraît qu'il est très facile de tout reconnaître, tant la description de César est exacte et précise.

Le plus beau morceau de tout cela est, je t'assure, la société si libre et si charmante du P. Lacordaire. Quelle merveilleuse étendue dans cet esprit! tout y entre comme en son lieu naturel! Il est homme du monde et bon religieux, philosophe et poète, sérieux, mélancolique même par instants, et puis tout à coup gai, enfant, simple jusqu'aux jeux. Je lui parlais hier en riant de son *marquisat* de Flavigny. « Comment! reprend-il gravement; je suis, s'il vous plaît, monsieur, duc d'Oullins, marquis de Flavigny et comte de Châlais. » Et cela dit d'un ton à faire pâmer, comme aurait dit un La Tour d'Auvergne ou un Bassompierre.

Je n'ai pas le temps de te décrire la procession de la Fête-Dieu. Elle était cependant bien touchante. Tous ces jeunes moines habillés de blanc, ou revêtus de ces beaux ornements antiques dont ils ont eu le bon goût de conserver l'usage, précédant le Saint-Sacrement sur une terrasse du parc qui domine

un lointain enchaînement de vallées, ces chants austères de tant de jeunes âmes pénitentes au milieu d'une belle nature de printemps toute pleine d'amour et de plaisir; tous ces contrastes et toutes ces harmonies m'ont profondément ému. J'ai trouvé dans la compagnie de ces hommes prématurément graves un reproche à ma vie frivole et légère... Ce reproche, je l'ai accepté, je l'ai médité, j'espère en garder une bonne résolution, au moins un bon désir.

Il faut que je te quitte. Adieu, cher petit. Je suis tout à toi.

La religion des marins. — Dernières heures de liberté.

Saint-Valéry-en-Caux, 9 septembre 1853.

Mon cher ami,

Tu as appris que nous habitons une petite maison modeste, mais propre, en face du pont, ce qui me semble une position déjà pittoresque, avec des croisées peintes en couleur verte, autre agrément, et d'où l'on aperçoit deux doigts de mer. Saint-Valéry est

un port très peu fréquenté par les bateaux de cabotage : il n'y a guère que de pauvres pêcheurs, encore ceux-ci ne se livrent-ils pas pour la plupart à la petite pêche, mais s'en vont-ils au contraire fort au loin, vers l'Écosse ou même en plein Océan, à la poursuite du hareng ou du maquereau. Il en résulte que le mouvement journalier du port est assez faible, et que les Parisiens qui aiment la mer pour les bateaux, dont ils veulent voir les sorties et les rentrées, sont presque complètement *volés* ici. Au reste, une belle étendue de mer, de hautes falaises d'où l'on découvre toute la côte de Dieppe et du Tréport, une campagne bien originale, comme on imagine celle des Bas-Bretons, avec des chemins encaissés et de très beaux arbres, tel est notre encadrement.

Depuis que je t'ai quitté, mon cher ami, rien de bien nouveau. Mais je ne m'en plains pas, car je tiens que je suis à peu près aussi heureux qu'on a droit de le souhaiter sur la terre, et je m'en voudrais de me trouver mal.

Je passe une bonne partie de mes journées à flâner auprès de cette belle amie que j'aime tant, — je parle de la mer, — et à l'entendre dire toutes les choses qu'elle dit si éloquemment.

Et puis, je regarde le travail des gens de mer, la rudesse de leurs labeurs et de leur vie : je compare notre mollesse à cette existence pénible, toute incertaine, toute abandonnée à la Providence, toute pleine de hasards. Nos mariniers sont sérieux. Quand ils quittent le port, tandis que l'équipage fait la manœuvre de larguer les voiles et de hisser les vergues sur le rythme cadencé et monotone du chant marin, le patron, à moitié caché dans ses vêtements cirés et sa coiffure de loutre, quitte un instant le gouvernail; il salue la grande croix du port, récite, la tête découverte, une prière à la sainte Vierge, fait le signe de la croix, et retourne gravement au timon.

Nous avons lancé un bâtiment ce matin. Quand on a coupé le dernier cordage et que, roulant sur la charpente préparée, au milieu des cris et des pétarades, il s'est gaillardement jeté en mer avec ses drapeaux et ses devises, nous l'avons vu incliner un peu à gauche, puis se redresser majestueusement... A gauche, c'est-à-dire vers le Calvaire; aussi disons-nous que c'est bon signe, et qu'on peut s'embarquer à bord de celui-là sans rien craindre, « parce que la protection du bon Dieu y est ». Voilà comme nous sommes ici,

nous autres; nous sommes de ceux qui font brûler des cierges et qui disent le chapelet, et cela ne nous empêche certes pas de fumer notre pipe, de boire notre coup, et de jurer comme si nous ne croyions qu'au diable. Pour moi, cher ami, j'aime beaucoup cette religion-là. Je crois qu'il faudrait que ces gens-là tuassent quelqu'un pour aller en enfer, tandis que nous c'est différent, et nous n'avons même pas le droit de nous plaindre. Il en coûte, mon cher, d'être des *gens d'esprit*.

Arrange-toi pour venir nous voir, et fais-moi savoir quand tu le pourras. Nous avons beau temps maintenant, et trop chaud, comme il arrive toujours après trop froid en cette vilaine contrée. Ah! si Adolphe était curieux de comparer les mariniers de notre côte avec ceux de... Chatou par exemple? Fais-lui la proposition. Donne-moi des nouvelles de l'Oratoire, et présente aux Pères mes plus humbles respects. Je lis beaucoup l'*Histoire des Variations* qui m'intéresse au dernier point, et Malebranche; et puis les *Mémoires de Saint-Simon* pour me reposer. Adieu, cher petit. Viens bientôt. Tu sais que nous avons mille choses à nous dire. Ce sont nos dernières heures de liberté. Ah! mon ami, la liberté! l'indépendance! oui, la liberté,

comme je la sens et comme je l'aime... la liberté! et c'est cela qu'il faut perdre! Je tremble en considérant combien cette considération me fait trembler.

Ton ami et frère.

P. S. — Je t'attends; si tu refuses aussi, si tu t'excuses sur une noce, sur des bœufs à essayer, sur un négoce à parfaire, j'irai, comme il est dit dans l'Évangile, inviter les gueux et les misérables, pour qu'ils me fassent l'honneur d'accepter mon hospitalité.

La maison de l'Oratoire.

Paris, 11 octobre 1853.

Mon bon Charles,

J'ai reçu ton excellente et charmante lettre, et je suis honteux d'y répondre si mal; je fais encore de plus timides excuses à mon R. P. Adolphe, mon directeur, et je le remercie en lui baisant, à l'italienne, le bout des doigts.

La maison va mieux (1). Cette pauvre vieille se retape, et à force de fard, elle prendra une petite allure un peu coquette. Les dames Carmélites ont offert de nous recevoir pour notre commencement, dans leur maison de location de la rue de Vaugirard, jusqu'au temps où nos chambres seront habitables. Le P. Gratry est dans le ravissement, et le vent est revenu au providentiel.

J'ai été fort occupé depuis ton départ; nos efforts seront, je crois, couronnés de succès. Dieu le veuille! Nous espérons garder notre cher défunt dans l'église des Carmes (2); mais je ne puis te dire les démarches, les allées et venues, les lettres, etc. Heinrich a été désigné par M. l'abbé Noirot pour coopérer à l'édition des *Œuvres de M. Ozanam.* C'est honorable, flatteur et bien mérité. Le P. Lacordaire a passé six jours à Paris. Il a été brillant, jeune, bon, et tout charmant pour l'Oratoire.

Je t'embrasse, ami; à toi de bon cœur.

(1) La maison de l'Oratoire où Henri Perreyve allait entrer le 1er novembre suivant.

(2) M. Frédéric Ozanam.

DEUXIÈME PARTIE

LE SACERDOCE

1853-1865

ANNÉE 1854

La fête de l'Assomption. — La misanthropie.

Paris, 16 août 1854.

Mon cher ami,

Je pars ce soir pour Lyon où je resterai deux ou trois jours dans notre famille; M. Charles Ozanam m'y rejoindra, et nous irons ensemble à Châlais, et de Châlais à la Grande-Chartreuse par les montagnes; puis, je ne sais : cela dépendra de nos finances, de notre courage, de notre santé. Peut-être Chambéry, Chamounix, Genève, et alors nous reviendrons par Zurich, Bâle et Strasbourg.

Nous avons eu hier une très belle fête, dans notre petite chapelle. Nos vêpres ont été magnifiques : j'avais deux chantres et quatre enfants de chœur! L'un d'eux pinçait les dessus fort bravement, et nos psaumes

un port très peu fréquenté par les bateaux de cabotage; il n'y a guère que de pauvres pêcheurs, encore ceux-ci ne se livrent-ils pas pour la plupart à la petite pêche, mais s'en vont-ils au contraire fort au loin, vers l'Écosse ou même en plein Océan, à la poursuite du hareng ou du maquereau. Il en résulte que le mouvement journalier du port est assez faible, et que les Parisiens qui aiment la mer pour les bateaux, dont ils veulent voir les sorties et les rentrées, sont presque complètement *volés* ici. Au reste, une belle étendue de mer, de hautes falaises d'où l'on découvre toute la côte de Dieppe et du Tréport, une campagne bien originale, comme on imagine celle des Bas-Bretons, avec des chemins encaissés et de très beaux arbres, tel est notre encadrement.

Depuis que je t'ai quitté, mon cher ami, rien de bien nouveau. Mais je ne m'en plains pas, car je tiens que je suis à peu près aussi heureux qu'on a droit de le souhaiter sur la terre, et je m'en voudrais de me trouver mal.

Je passe une bonne parti[illegible] mes journées à flâner auprès de cette bel[illegible] que j'ai[illegible] tant, — je parle de la mer [illegible] l'ent[illegible] dire toutes les choses qu'e[illegible] ment.

comme ils disent. Ce canon me fait mal et me met la tristesse au cœur. Où en sommes-nous, cher ami, avec nos rêves de grandeur et de liberté? Mon Dieu, nous parlons déjà comme des vieillards. Le *temps passé,* voilà déjà le thème favori de mes lettres; le temps où nous étions pleins d'espérances, pleins d'ardeur, pleins d'illusions, et où toutes les nobles choses n'étaient pas garrottées et étouffées comme elles le sont aujourd'hui!

Mais ne parlons pas aujourd'hui des choses qui nous attristent. Laisse-moi plutôt, cher ami, me reposer un peu avec toi au bord d'un joli chemin ou devant une campagne aimée. Il faut si peu de chose pour épanouir le cœur, l'arracher aux petites sottises de ce petit monde, et le transporter aux pieds de Dieu! J'ai souvent éprouvé l'effet calmant et purifiant d'une belle nature. Tout s'y ramène à l'harmonie. Toutes ces dures murailles élevées par l'orgueil des opinions humaines, disparaissent, et font place à l'unité. Que sont les différences, les désaccords des passions terrestres devant l'immense sympathie des choses de Dieu, du ciel avec l'Océan, et de l'Océan avec ses rivages qu'il caresse mollement quand il pourrait si vite tout submerger? Comme on sent que tout était

fait pour la paix! Chaque chose est comme une note pure et juste qui chante avec le chœur universel. Comme les hommes sont petits alors! Sont-ils plus grands que les grains de sable de la plage? Ils sont bien plus petits, s'ils sont mauvais et pleins de haine. Mais qu'est-ce que tout l'univers auprès d'un seul mouvement d'amour? Tu vois bien, Charles, que je ne suis pas misanthrope. J'essaye quelquefois, mais je n'y puis parvenir. Dès que je vais prononcer l'arrêt fatal et maudire, le bon Dieu m'envoie un doux souvenir, une brise d'affection... Ce sera le visage d'un enfant dans la rue, un beau rayon de soleil qui vient se jouer dans les feuilles près de ma fenêtre, ce sera le nom de ma sœur, le nom de mes amis... Dernièrement une lettre de toi a eu cette providentielle et délicate mission.

Après l'avoir lue, j'aurais embrassé tout le genre humain; mais je crois qu'au fond c'est toi que je voulais embrasser.

Je le fais donc maintenant, et de grand cœur. J'ai beaucoup prié pour toi, comme tu penses, et pour Adolphe, en communiant hier à Notre-Dame. Je te quitte pour mon sac et pour mes adieux. A toi bien tendrement.

Dieu vu dans la nature.

Châlais, 24 août 1854.

Mon bon Charles,

Je t'écris d'un beau coin de terre! Voici le troisième jour que je passe au couvent de Châlais auprès des bons Pères Dominicains, traité ainsi que Charles Ozanam comme un ami de l'Ordre, bien traité aussi par le bon Dieu qui nous donne bonne santé, beau temps et vraies joies du cœur. Je suis vraiment heureux ici, et je ne puis me rassasier des choses que je vois. Le continuel mélange de religion et de sainteté qui s'ajoute aux magnifiques spectacles de la nature a fini par leur donner un sens divin auquel je ne puis échapper; c'est comme une transfiguration de toutes choses qui laisse facilement voir le visage de Dieu. Aussi, mon cher ami, bien que je pusse te raconter mon voyage, et parler d'une foule de petites choses, qui t'amuseraient peut-être, je t'avoue que je n'ai pas le courage de me faire cette violence. Je

resterai donc, si tu le veux, dans l'ordre de mes impressions actuelles, et je ne te parlerai que de nos belles montagnes. Je sais que tu te plains parfois que mes dithyrambes et mes poésies en prose m'empêchent de te parler assez de moi dans mes lettres; mais tant pis, je suis incapable ces jours-ci de toute autre chose, et je t'écrirai comme je pense.

Tu connais la route de Lyon à Grenoble; tu sais combien elle est riante, variée, fraîche; combien ses gracieuses ondulations préparent doucement l'œil aux grands mouvements de la haute montagne. On quitte le chemin à Voreppe pour gravir dans le rocher et gagner les hauteurs de Châlais. Après une heure et demie de marche, quand on a des mulets, on arrive à de vertes pelouses soigneusement étendues sur un plateau. Il faut marcher encore à l'ombre des grands rochers et des forêts de pins qui dominent de toutes parts, et l'on aperçoit bientôt le couvent de Notre-Dame de Châlais.

Quand nous arrivâmes, le soleil se couchait dans ces voiles d'or que nous avons souvent regardés ensemble en Auvergne ou sur le rivage de l'Océan. Les profondes vallées de l'Isère étaient pleines de cette atmosphère

lumineuse qui rend la terre semblable au ciel, et seulement au loin, quelques lignes bleues hardiment découpées sur le ciel, posaient une limite à l'éclat presque divin de toutes choses.

Le profond azur du soir avait succédé aux teintes enflammées du couchant, la cloche sonnait l'angélus; nos mules nous arrêtèrent à la porte de la chapelle, parce que c'est l'usage que les arrivants saluent d'abord le vrai maître de la maison. Nous étions attendus. On avait fait grand repas et grand feu, ces deux formes de l'hospitalité parfaite.

Depuis, les longues conversations avec les Pères et les Frères, les longues promenades faites sous leur conduite, surtout les heures trop rares et trop courtes de solitude avec Dieu, nous ont appris à connaître ce que valent les rochers de Châlais, et combien on peut y être heureux. Quelle retraite, sans que ce soit l'isolement! Quelle paix, sans que ce soit l'oubli des hommes! Mais quel oubli de tout ce qui est petit et misérable, comme, par exemple, des empires et des empereurs! On est trop haut pour les distinguer dans les ombres et dans les vapeurs de la plaine... En revanche, quelle

société avec le Roi des rois, Celui-là seul que nous reconnaissons pour notre maître! Quel silence de ce qu'il est vain d'entendre, et quelle harmonie parfaite des œuvres divines! J'en suis transporté. Il y a dans cette nature régénérée et réhabilitée par l'habitation des saints, je ne sais quelle influence de calme, de prière, de chasteté qu'il est rare de ressentir sur la terre. On recommence à croire à l'innocence, à la dignité de l'homme et à sa grandeur, en même temps que l'on s'humilie devant l'immensité des chefs-d'œuvre divins.

Hier, nous étions au sommet d'une des montagnes les plus élevées du Dauphiné. Nous apercevions la chaîne des Alpes avec ses glaciers et ses neiges étincelant sur un ciel profondément bleu, et par-dessus toutes les cimes, le mont Blanc entouré de ses pics, comme un monarque au milieu de ses gardes, et présidant l'assemblée de ses seigneurs. Entre nous et lui s'étendait le désert de la Grande-Chartreuse dont nous apercevions au-dessous de nous les bois, au pied du Grandson. J'ai pensé à toi, qui à cette heure peut-être contemplais les bien-aimés horizons de la mer, et je me demandais lequel de nous deux avait le plus grand

spectacle. Mais j'avais tort : la grandeur de Dieu est dans la mer, et sa grandeur est encore dans les montagnes. Le bruit des fortes houles ressemble au bruit du vent dans les vieux sapins; les mouvements même des montagnes avec leurs crêtes neigeuses rappellent le mouvement des grandes lames couronnées d'écume. Tout cela redit le même nom et invite à la même prière. Le même Dieu, qui est admirable dans les soulèvements de la mer, est admirable encore dans les hauteurs : *Mirabiles elationes maris, mirabilis in altis Dominus.*

Pardonne-moi, je t'embrasse tendrement.

La Grande-Chartreuse et Châlais.
L'hôpital de Warna.

Paris, 7 septembre 1854.

Mon bon Charles,

Je t'ai bien peu écrit, cela est vrai; mais conclure de là que je n'ai point pensé à toi, combien cela serait faux !

Si tu savais que nous avons fait en trois

semaines avec Charles Ozanam un voyage qui en demanderait sagement cinq ou six, tu comprendrais que j'avais à peine le temps de manger et de dormir entre deux courses. Ce sont de ces repos comme on les aime quand on est *amoureux fou* des voyages, de ces repos qui éreintent, et dont il faut se reposer pour le coup pendant un mois. Tel qu'il est, et malgré le temps qui a été trop court, notre voyage a été absolument plein de charmes. Je n'y ai eu qu'une désillusion, qui a été la Grande-Chartreuse. On y trouve sans doute de grands aspects et de grandes lignes, mais il y a cent gorges dans lès Pyrénées qui passent celle-ci en beauté, bien qu'elles n'aient point de nom célèbre. Le monastère est une ville; mais je n'ai rien compris à l'esprit de mort qui y règne. Quant au dehors, les pins sont beaux et les roches écrasantes, mais la solitude de ces lieux est si souvent troublée par les visiteurs et les élégantes, que leur parfum est évanoui. D'ailleurs, nous sortions de Châlais, et Châlais est, de tous points et sous tous les rapports, *incomparablement* plus beau que la Grande-Chartreuse. Mais ceci, cher ami, entre nous,et disons-le tout bas, car les élégantes, si elles nous entendaient, viendraient trou-

bler par leur présence cette divine solitude. Je ne puis oublier Châlais. J'en ai été *blessé au cœur*. Les quatre jours que j'y ai passés pèsent lourd dans ma vie. Dieu veuille m'en conserver le souvenir, et raviver par sa grâce les grandes choses que j'y ai entendues, à travers le bruit de ses torrents et les vapeurs profondes de ses horizons! Nous avons changé à Grenoble tout notre plan de voyage. Le Dauphiné nous a paru tellement beau que nous avons résolu de n'en point sortir. Nous avons donc entrepris de parcourir seulement les magnifiques alentours de Grenoble, Sassenage avec ses grottes et ses vues qui plongent librement dans les admirables vallées de l'Isère; Allevard, avec ses montagnes, avec le fameux *Brame-Farine* que l'on monte péniblement en deux heures, et que l'on redescend en dix minutes dans un traîneau emporté à travers les rocs et les buissons avec la rapidité de l'oiseau; Uriage avec ses bois, ses eaux célèbres et les souvenirs de la Chartreuse de Prémolles; puis encore Grenoble, l'indescriptible vallée du Grésivaudan qu'il faudrait habiter, qui fait comprendre les ombres enchantées du Tempé, ou qui rappelle les douces et riantes grâces de l'Ombrie;

Chambéry, Aix, le petit et joli lac du Bourget, la belle abbaye de Haute combe, avec les tombes sculptées des princes de la maison de Savoie, qui semble avoir le génie des grandes sépultures. Mais l'abbaye de Hautecombe, au pied de ses montagnes et dans le silence de son lac, est plus digne que l'église de Brou (1) de veiller sur de royales morts. Nous avons traversé le lac la nuit, par le plus admirable clair de lune. Tel était le charme de cette nuit, que nous n'avons pu nous adresser un seul mot. Nous admirions la divine harmonie de toutes choses, des eaux frappées par les rames avec le souffle léger du vent, des blancs scintillements de la lune dans les sillons des eaux avec les grandes ombres des montagnes et l'éclat du firmament, de ces choses enfin avec nos âmes, et de nos âmes avec Dieu. Ah! cher ami, que Dieu est bon d'avoir fait de si belles choses!

Nous sommes revenus par le haut Rhône qui a ses surprises et ses détours grandioses, puis Lyon, puis... je croyais tout fini, mais la Providence me réservait une perle, la dernière, maïs brillante et bien chère.

(1) Auprès de Bourg.

L'idée me vint, sans raison, sans motif quelconque, que le P. Lacordaire était à Oullins. Je quittai donc Charles Ozanam à Lyon, et je résolus d'aller demander un lit, à tout hasard, dans la maison du tiers-ordre. Le Père venait d'y arriver depuis deux heures. Il s'étonna, admira, appela cela un coup de la Providence et une entente cordiale de nos anges gardiens... le tout avec beaucoup de grâces, d'esprit et de cœur. J'ai passé avec lui la journée du lendemain, journée longue et cependant bien courte ! Il m'a fallu un peu de violence pour la briser quand le soir est venu. J'étais très faible contre de si puissantes prières, mais enfin j'ai pu m'enfuir, et revenir à mes parents que je me reprochais déjà de laisser seuls.

J'ai retrouvé chacun en bonne santé. J'ai pu embrasser à la hâte le Père supérieur et le P. Gratry, et recevoir du dernier de bonnes et tristes paroles qui m'ont beaucoup ému. Priez bien pour lui. La mort de son père l'a frappé ; il ne pense qu'au choléra et le redoute extrêmement. C'est une mauvaise condition pour l'éviter. L'épidémie n'est pas violente à Paris, mais nous recevons des nouvelles accablantes de nos pauvres frères d'Orient. Le comte Beugnot a reçu une

lettre de l'armée, écrite, je crois, par un des aumôniers; il a communiqué à M. Ozanam les nouvelles qu'elle contenait : il s'agit d'une perte *de onze à douze mille hommes!* Des brigades entières ont été dévastées. On affirme du reste que chacun a fait son devoir, et que le courage de ces pauvres gens est admirable. Cette lettre contenait le récit d'une scène digne des grands temps de l'Église. C'était dans un hôpital à Warna. On avait entassé, cent cinquante malades dans une seule chambre. Les infortunés criaient, s'irritaient, demandaient à boire. Au milieu du désordre et du tumulte, l'aumônier entre, il ne peut calmer les malades auxquels il s'adresse; les plaintes redoublent et les cris. Alors, commandant un instant de silence, il prononce d'une voix forte ces paroles : « Quand Notre-Seigneur mourant sur la croix, demanda à boire, on lui présenta du vinaigre et du fiel. Au nom des souffrances de Notre-Seigneur Jésus-Christ, je vous adjure de prendre courage, et d'unir silencieusement vos douleurs aux siennes. » Comme par miracle ces cent cinquante hommes se turent. Le prêtre put commencer de parler à chacun, de les confesser, de les administrer. On n'entendait que des

plaintes étouffées, involontaires. La confession et l'administration des derniers sacrements durèrent dans cette salle toute la nuit, pas un cri ne se fit entendre. Le matin venu, cinquante d'entre eux étaient morts. Prions pour eux, cher ami; que ce soit une pensée constante en nous. Pauvres gens! qu'ils sont beaux dans leurs souffrances et dans leurs dangers! On dit que les soldats anglais sont très frappés de la conduite de nos prêtres et de nos sœurs de charité. Le ministre de la guerre a fait demander de nouvelles sœurs à la grande maison de la rue du Bac. On lui en a promis cent, et le jour même, vingt-cinq sont parties. On avait demandé la Supérieure de la maison de Nancy, désignée pour l'Orient, femme, dit-on, très admirable pour son dévouement et sa fermeté. Elle arrive à Paris, ignorant ce qu'on veut d'elle; on la mène au réfectoire; vers la fin du repas, on vient lui dire : « Dépêchez-vous, ma sœur, la voiture vous attend. — Où dois-je aller? — A Constantinople. » Elle laisse joyeusement la fin du repas, embrasse ses sœurs et *part pour l'armée*. Je te garantis ces détails; je les tiens de source certaine.

J'ai visité des cholériques près de Gre-

noble. Nous allions voir l'aumônier d'un hôpital qui nous avaient invités à dîner. Quand nous arrivons, tout était frappé d'épouvante dans la maison. Le choléra y était depuis la veille au soir; cinq personnes étaient déjà mortes, et pendant notre visite, trois venaient d'être saisies. En sa qualité de médecin, Charles Ozanam put entrer. On jugea que je devais rester à la porte. J'étais un *calotin,* par conséquent un peureux, c'est très clair. Je ne jugerai pas, moi, que parce qu'on s'est donné à Dieu on doive avoir plus peur qu'un médecin. L'aumônier devait donner à deux cholériques le sacrement de l'extrême-onction; en ma qualité de *tonsuré,* je demandai à l'assister, ce qu'il ne put me refuser, en sorte que nul n'eut plus un mot à dire. J'eus même le bonheur d'adresser à l'un d'eux quelques mots d'exhortation à la mort, ce qui me toucha beaucoup. C'est le premier acte sacerdotal que j'aie fait Dieu veuille qu'il me porte bonheur ! Je t'en ai trop dit, et n'ai plus que le temps de t'embrasser; prions pour eux. Je suis à toi.

Prions pour nos pauvres soldats d'Orient.

Pierrefonds, 15 septembre 1854.

Mon cher ami,

Je reçois ta lettre après de longs circuits qu'elle a faits pour me trouver, étant venue du Croisic à Paris, renvoyée de Paris à Compiègne, et de Compiègne à Pierrefonds, où elle m'a trouvé en bonne santé ainsi que tous les nôtres. Je ne sais si tu connais le nom de notre nouveau séjour? Pierrefonds est célèbre par ses ruines, la belle forêt de Compiègne qui l'entoure, et des eaux sulfureuses, faibles mais bonnes, que je m'amuse à prendre par manière de passe-temps. Je me réjouis de savoir que tu as quitté le Croisic, et que tu entreprends une jolie tournée en Bretagne. C'est à cette heure qu'il faudrait être ensemble! Il paraît que nous ne sommes pas destinés à voyager tous deux. Un de ces jours, l'envie me prendra de visiter la Bretagne, qui est avec l'Alsace la seule partie de la France dont je n'aie rien vu, et je partirai.

Mais alors tu iras sans doute voir l'Alsace, parce que tu auras vu la Bretagne. C'est un cercle vicieux.

J'ai reçu avant-hier une petite lettre de X. qui me parle de toi, et s'informe de ta santé. Il volait de festin en festin dans sa famille, et se préoccupait sérieusement de rentrer le plus tard possible : le tout précédé de réflexions convaincantes sur la sainteté, le sacrifice, le zèle du noviciat, etc. C'est un charmant petit pot pourri. Mais ce que tu ignores, ce que tu ne saurais deviner, ce que tu auras de la peine à croire, c'est que je vais avoir quelques jours avec moi un de nos frères de l'Oratoire, celui dont on ne saurait soupçonner de pareils coups ni attendre de telles fredaines, oui, lui... le frère Muller, à qui j'ai dit : « Frère Muller, il est impossible que vous ne sortiez pas de Paris, vous qui aimez tant la campagne, tandis que tout un chacun voyage à sa guise. Venez à Compiègne, venez à Pierrefonds. » Je l'attends après-demain. Cher ami, je préférerais t'avoir; mais cependant il y aurait cruauté de ma part à te demander d'abréger pour moi une jolie excursion que tu peux faire complète.

Je te rappelle de prier pour nos pauvres soldats d'Orient. Je sais bien que tu le fais,

mais on prie mieux quand on sait qu'on prie ensemble. Les souffrances de ces temps d'épreuve sont bien inégalement réparties entre eux et nous. Soutenons-les au moins, comme nous le pouvons faire.

Que notre Seigneur te garde de tout mal d'esprit et de corps, et qu'il nous réunisse bientôt. Je suis à toi.

Dieu n'a pas voulu de moi.

Paris, 13 octobre 1854.

Très cher ami,

Prends les papiers qui sont sur ma table, serre-les dans mon buvard; mets le buvard dans le dernier tiroir d'en bas de ma commode, ferme et prends la clef. Au cas où les choses tourneraient mal, fais un choix et brûle.

Je t'embrasse de tout cœur : prie pour moi.

J'offre bien mon mal au bon Dieu. Je me recommande à tes et à vos prières, bien moins pour ma santé et pour ma vie qu'il

faut remettre très uniquement à la volonté de Dieu, que pour ma justification et mon salut. A toi (1).

(1) Dix jours plus tard, Henri Perreyve écrivait au P. Lacordaire : « Mes terribles accidents de poitrine sont revenus... J'ai cru mourir, je l'ai attendu, je l'ai espéré, je l'ai demandé... Mais Dieu n'a pas voulu de moi. » (*Lettres de l'abbé Henri Perreyve*, 4e édition, p. 140 et 141.)

ANNÉE 1855

Nouvelle rechute.

Paris, 30 juin 1855.

Mon bon Charles,

J'ai été un peu souffrant hier, et ne suis pas épouvantablement fort aujourd'hui. Ceci te demande de venir me voir. Je crois que mon départ est reculé *ipso facto.*

J'aurais voulu embrasser ton bon frère Adolphe, et le remercier des paroles si bien senties qu'il a dites jeudi soir. Je ne mérite ni d'être désiré, ni d'être regretté, mais je conçois que l'on se trompe à cet égard comme ailleurs, et je n'ai pas le courage d'en vouloir mal aux gens qui tombent dans cette erreur-là. Dis-lui que j'ai bien senti tout ce qu'il a pensé.

Viens donc, cher petit, puisqu'il y a *deficit* de ma part. Cependant ne me crois ni mort ni même enterré. A toi de cœur.

La fidélité aux souvenirs.

Les Eaux-Bonnes, 10 juillet 1855.

Mon cher ami,

Tu sais déjà que toutes choses se sont bien passées jusqu'à aujourd'hui. Point de fatigue excessive en route; une vitesse remarquable, le but atteint, deux chambres contiguës, suffisamment aérées; nos repas apportés de l'hôtel dans nos chambres où nous déjeunons et dînons comme des chanoines; le temps radieux jusqu'à cette heure où il pleut pour rire; Mgr de Salinis assez bon pour me reconnaître et pour venir à moi en pleine promenade; l'impératrice gracieuse et *adorâble,* comme on dit ici; enfin Eugène prudent et calmé par son ami Henri, voilà le bilan de nos bonnes fortunes.

Il y manque bien des choses! il y manque Paris avec ceux que nous y avons laissés et

que nous y aimons. Crois bien, cher ami, que j'ai souvent heurté à ta porte par la pensée, et que j'ai repris avec toi quelqu'une de nos bonnes conversations de ces derniers jours. Je souffre en pensant que tu vis enfermé, tandis que je divague par nos montagnes. Tu pourrais en jouir mieux que moi, car je ne suis plus de force à entreprendre de grandes escalades, et mon grave mentor s'arrête à tous les bancs qu'on a disposés dans les promenades pour les invalides. Je n'ai trouvé ici aucun changement notable, quelques maisons nouvelles, des factionnaires partout, une garnison universelle, et surtout des drapeaux et des « vive l'impératrice! » sur tous les bouts et sur toutes les coutures du pays. Mais malgré cela, nos montagnes sont sévères, et l'on y perd heureusement bien vite ce fumet impérial pour retrouver le parfum chaste et libre des grands pins et des bois.

J'ai vu hier Sa Majesté. Nous l'avons rencontrée net au détour d'une allée : chapeau bas, et en récompense un salut *adorâble*. Elle plaît ici généralement, et si on lui fait un reproche, c'est de se cacher trop et de vivre trop simplement :

Que les temps sont changés!...

Eugène fait de la physiognomonie. Il étudie les têtes ecclésiastiques, et déclare à vingt pas si l'on est sulpicien, prêtre de paroisse, ou jésuite, le tout accompagné de remarques plaisantes qui nous font rire, et empêchent tout juste un grain de tristesse. Nous avons nos heures de solitude. Je prends un livre, un peu par contenance, et je vais à la chasse de mes souvenirs.

Ah! qu'ils sont vifs, qu'ils sont tristes, et cependant bien chers! Je ne puis te dire à quel point la présence de M. Ozanam m'accompagne dans ces méditations. Je retrouve à chaque pas jusqu'aux choses qu'il m'y a dites. J'y parle de lui quand je le peux, et que la crainte de rencontrer un souvenir indifférent ou un oubli ne m'arrête pas. Hélas! combien y a-t-il de ces mémoires fidèles? Bien peu sur la terre. Mais au fait, il n'en faut qu'une pour empêcher de ne voir que l'ingratitude des hommes.

J'ai une lettre du P. Lacordaire; il me dit de bonnes et rassurantes choses au sujet de mon petit travail, et me déclare « qu'il serait volontiers mon chien, si Dieu le permettait,

et qu'on pût être chrétien sous cette forme. » Grand Dieu, que je serais embarrassé d'avoir un pareil chien (1)!

Dis-moi une foule de choses sur toi, ton bon frère qui a dit ce matin la messe pour moi, tes parents, les miens, nos amis, nos frères de l'Oratoire.

Cher enfant, je ne veux point en écrire plus long. Tu ne m'excuseras pas, tu me plaindras d'en être réduit à compter mes pages comme mes pas, comme mes respirations, comme tout bientôt.

Adieu! prie toujours pour que j'arrive à aimer par-dessus toutes choses la volonté de Dieu. Au demeurant, je vais bien, sauf un peu d'oppression la nuit, et je ne sais quel sentiment que je ne suis point extraordinai-

(1) Il faut lire dans la *Vie du P. Lacordaire,* par le P. Chocarne, combien ces idées d'une humilité excessive étaient habituelles au P. Lacordaire. Voir en particulier les pages 395, 396, 403 et 405. On peut rapprocher aussi de cette plaisanterie du P. Lacordaire un souvenir historique. Dans la chapelle des Espagnols, à Santa Maria Novella de Florence, Dimone Memmi, suivant la tradition du moyen âge, a peint les Dominicains sous la forme de chiens blancs et noirs. On disait en effet par un jeu de mots éloquent : Dominicains, chiens du Seigneur, *Domini, cani, Domini canes;* comme le chien garde la maison-ainsi ils gardaient de l'hérétique la maison de Dieu, (Voir le journal *le Français,* du 5 octobre 1880. article signé H. C.)

rement fort; sentiment nouveau en moi et jusqu'alors ignoré.

Mes amitiés à qui de droit. Embrasse bien Adolphe, et crois-moi ton ami, *sicut erat in principio, et nunc et semper, et in sæcula sæculorum.*

Aimer la volonté de Dieu.

Les Eaux-Bonnes, 18 juillet 1855.

Mon bon Charles,

Je vais te traiter en ami, en commençant par te parler de moi. Je vais réellement bien; j'ai moins d'oppression la nuit; hier une excursion un peu plus longue que de coutume, sans fatigue ni rien de mauvais; tout le reste, dépensé en repos et en prudence.

Le travail dont tu me parles sur les *Saints militaires* m'a beaucoup plu par son idée et par le but que tu t'y proposes. Je te dirai franchement que cela me semble une excellente œuvre à faire. Je concevrais ce travail fait très simplement, sans aucune prétention à l'érudition. Tout le charme devrait être dans le récit, un peu dramatisé, un peu en

forme de *roman,* si j'ose dire, de façon à se faire lire quand même.

J'accepte avec une vraie espérance la proposition que tu me fais d'une neuvaine à la sainte Vierge. Je désire toujours qu'elle aboutisse à la fête de l'Assomption. Il en a été ainsi il y a quatre ans, alors que Dieu m'avait accordé une grande grâce (1).

Nous aurons donc le temps d'en reparler. Je demande toujours à Dieu de me faire aimer sa volonté, c'est le grand point évidemment. Sa volonté a toujours été pour nous et pour moi en particulier, si entourée et accompagnée de douceur et de miséricorde, que je ne pourrais la craindre et m'en défier sans une absurde ingratitude.

Je te laisse sur cette pensée, en t'embrassant, et en priant Notre-Seigneur de te communiquer le sentiment de filiale confiance que je ressens plus vivement que jamais pour lui.

Ton ami.

(1) Voir la lettre du 31 juillet 1851.

La solitude. — L'atelier intellectuel.

Les Eaux-Bonnes, 31 juillet 1855.

Mon cher ami,

Je te dois une lettre depuis longtemps.

Merci d'abord des bonnes pages que tu m'as envoyées avec des détails sur des choses qui m'intéressaient beaucoup.

Eugène m'a quitté; cela était prévu, et cependant cela m'a été bien sensible. Heureusement pour moi, je ne crains pas la solitude, et je m'y trouve présentement fort heureux; j'ai toujours quelque honte à écrire ce mot de solitude. Vraiment et décidément il n'est pas chrétien. Notre-Seigneur nous entoure, nous parle, nous donne sa grâce, se donne lui-même, nous éclaire, nous enseigne à jouir des biens qui nous environnent, et surtout des biens intérieurs, et malgré tout cela, nous nous disons *seuls!* Puissé-je sentir de plus en plus combien il s'en faut qu'une âme soit vide qui commence seulement à aimer Dieu!

Mgr de Salinis, qui avait mille bontés pour moi, est aussi parti hier matin; mais voilà qu'en partant il a parlé de moi, et m'a re-

commandé à deux évêques qui logeaient près de lui et le voyaient, en sorte que je suis obligé maintenant de me tenir à la hauteur de la situation, et d'être, en dépit de mes résolutions, homme de cour. L'un d'eux, Mgr de la Rochelle (1), me parla constamment de l'abbé Gillet (2) pour lequel il a une estime, une affection, une prédilection marquées. Il me raconte comment M. Gillet, n'ayant que vingt-trois ans, vint dans le diocèse de la Rochelle dans le temps même que lui, évêque actuel, venait d'y arriver; comment il lui posa dans un premier examen une question très difficile de théologie, comment le jeune abbé y répondit d'une façon à éblouir professeurs, élèves et évêques, etc. C'est le sujet ordinaire de nos entretiens. Il me parle souvent aussi de l'Oratoire auquel il s'intéresse vivement (à cause, j'en suis sûr, de M. Gillet). Dis ceci à ce bon Père, avec les sentiments de vénération que m'inspirent les vertus humbles et douces de l'évêque qui l'aime tant. Mille amitiés bien tendres au cher Père Lescœur qui m'a

(1) Mgr Villecourt, devenu plus tard cardinal. (Voir les *Lettres de l'abbé Perreyve*, 4e édition, p. 221 et 222.)

(2) Alors professeur de théologie à l'Oratoire.

14

écrit une lettre qui lui ressemble comme deux gouttes d'eau... Je n'en veux point faire d'autre éloge.

Et maintenant, venons à toi et à moi. Nous avons assez parlé des autres pour avoir le droit d'être un peu égoïstes. Où en es-tu de ton petit opuscule sur les *Saints militaires?* Ne l'abandonne pas. Ton idée est bonne et peut faire beaucoup de bien.

Combien tu as raison quand tu t'étonnes qu'il faille se donner tant de peine pour faire peu de chose. Je l'ai toujours éprouvé comme toi. Il y a un matériel, une *organisation de fabrique* dans le travail, qui ne s'acquiert qu'à la longue et avec beaucoup de peine. L'esprit est comme un atelier, il y faut d'abord beaucoup d'ordre. Si chaque pensée, qui est un ouvrier (ou un apprenti), a le droit d'aller et de venir, de se croiser avec d'autres, d'interrompre le travail de la voisine pour le continuer, de crier plus fort que tout le monde, de se décourager, de s'en aller, quelle confusion! Tous les outils se mêlent, et il faut plus de temps ensuite pour remettre l'atelier en ordre que pour achever tout l'ouvrage. Mais cet ordre, cette obéissance de toutes les pensées secondaires à l'idée principale, qui est le chef de l'atelier

dont nous parlons, cette paix féconde du travail est rare et exige bien des victoires sur son imagination, ses caprices ou sa paresse.

Surtout ne te tue pas. Il y a un genre d'ouvriers que je déteste, ce sont les ouvriers abrutis; il ne faut jamais se surmener soi-même.

C'est singulier que je parle de travail, moi qui ne puis plus rien faire. Je vais partir après-demain pour Biarritz. J'y passerai quatre ou cinq jours, et je reviendrai aux Eaux-Bonnes.

Je vais bien; je n'ai plus éprouvé d'étouffements depuis celui que tu connais. Ne me dis plus que je ne suis pas sage; il m'est impossible de faire plus de sacrifices que je ne fais à ma santé. Je n'ai pas encore *un reproche* à me faire, ni par conséquent vous, ni par conséquent toi. Je te jure que je ne puis mieux.

Si tu le veux, nous commencerons le 7 août la neuvaine dont tu m'as parlé. Je désire que cela reste secret entre nous. J'en parlerai à ma sœur; tu peux en parler à ton frère, mais voilà tout. Il ne faut pas abuser de l'affection et de la piété des gens. Nous terminerons la neuvaine le 15 août, fête de l'Assomption.

Mille amitiés à ceux que tu sais, à tes bons parents que j'aime de tout cœur, à nos pères et frères de l'Oratoire. Adieu. Je t'embrasse cordialement.

Bienfaits des maladies.

Les Eaux-Bonnes, 10 août 1855.

... Les maladies nous inspirent le désir de la mort, le renoncement à l'orgueil de la vie, à l'orgueil des espérances et des projets. Elles nous mettent un pied dans le tombeau, et nous empêchent ainsi de fixer sur ce monde un regard trop séduit; elles nous mènent par une route beaucoup plus simple et plus naturelle que toutes, dans cette voie de la croix de Jésus-Christ où nous voulons marcher. Que de choses dont je n'aurais pas voulu entendre seulement parler il y a deux ans, et que la main de Notre-Seigneur a doucement, mais fortement gravées dans mon âme par quelques angoisses et quelques souffrances, dans la solitude! Est-ce trop payer la révélation de ces choses divines?

Laisse-moi te répéter encore, dussé-je redire toujours la même chose, cet adorable

verset de l'Évangile (1) où Jésus parle à toute âme d'apôtre en la personne de saint Pierre : « Lorsque tu étais jeune, tu ceignais toi-même tes reins, tu choisissais toi-même tes voies, tu avais tes désirs, tes volontés, ton choix. Ces désirs étaient tournés vers moi, et c'est pourquoi je les ai accueillis et bénis... mais cependant c'étaient tes désirs à toi, et non encore les miens, et tu marchais par la route de ton propre conseil, *et ambulabas ubi volebas*. Mais maintenant tu as grandi; tu connais mieux mon amour, mes vues sur toi, mes exigences d'ami; je compte sur toi; tu fermeras les yeux, tu oublieras tes espérances, tu feras taire tes désirs du bien, tu étendras les bras comme un aveugle, comme un petit enfant, *extendes manus tuas;* tu te laisseras ceindre par cette main douce et irrésistible de Celui à qui tu t'es donné. Que cette ceinture soit de corde, de fer ou de feu, tu te laisseras ceindre, *alius est qui te cinget,* et tu te laisseras conduire où tu ne veux pas, *quô tu non vis,* à la souffrance, à la mort, à l'inutilité, à l'inaction, qui est la dernière des morts. »

Voilà ce que disent les souffrances et la

(1) Joan. XXI, 18.

maladie. — Pardonne-moi ce sermon, mon cher ami, et reçois-le pour ne pas refuser le tendre embrassement que je t'envoie avec lui.

La pensée de la mort et l'amour des hommes.

Les Eaux-Bonnes, 23 août 1855.

Cher et bon ami,

Ne m'accuse pas trop; il n'y a pas que de ma faute dans ce long retard. J'ai été fort occupé pendant plusieurs jours à organiser un salut en musique dans notre chapelle pour le jour de l'Assomption. Puis on m'a proposé un pèlerinage à Bétharram, et j'ai accepté, ce qui m'a pris encore deux jours; enfin j'ai été fatigué ces derniers jours par les eaux. Tous ces empêchements sont venus interrompre notre correspondance; ils n'ont pas interrompu mon souvenir, mon bon Charles. Hier encore, je relisais avec émotion les bonnes et très belles pages que tu m'as remises avant mon départ de Paris. Si je ne savais combien peu tu recherches les compliments, je t'en ferais de très sincères à cet égard. Je préfère te dire que deux ou trois

fois déjà ce petit écrit m'a fait beaucoup de bien; cette assurance te sera plus précieuse.

Je quitte les Eaux-Bonnes, lundi prochain 27 août, pour Sorèze. Le P. Lacordaire m'écrit que « Sorèze m'aime déjà et m'attend comme la moitié de lui-même », et encore « qu'il vient au-devant de moi chaque jour ». Tout cela me va bien avant dans le cœur. Je pense rester une douzaine de jours à Sorèze, et enfin embrasser mes parents à Paris vers le 15 septembre.

X. est auprès de moi depuis trois jours. Nous n'aurons vécu que bien peu de temps ensemble. J'ai eu le grand plaisir de voir que toutes les petites misères d'autrefois ont disparu entre nous, et que nous vivons sur le ton de la plus franche amitié. L'habitude d'être malade et de penser à la mort m'a rendu très philanthrope. Je crois que cela ne fait pas à tout le monde le même effet. Il me semble que la vie étant chose si frêle et si courte, il faut du moins ne pas l'employer à se haïr, et que la mort nous épiant à chaque pas, il faut se mettre en mesure de « quitter le monde en ami ». Du reste, je n'ai pas de peine à aimer les hommes, et le contraire serait de ma part une détestable ingratitude. Je suis étonné chaque jour de

la somme de bienveillance, de bonté, d'amitié que des gens inconnus me témoignent, et si j'ai un regret, c'est de me sentir très indigne de sentiments aussi favorables. Quelquefois il me prend des terreurs de n'être qu'un hypocrite, et de passer ma vie à tromper mes semblables. Car enfin ils me croient bon, et je ne le suis pas! Cependant je ne crois pas mentir et jouer la comédie exprès pour cela, ce qui me mène à penser qu'ils se trompent tout seuls, et sur des apparences dont je ne suis pas maître.

Après le départ de Mgr de Salinis, j'ai beaucoup vu ici l'évêque de Séez, auquel l'évêque d'Amiens m'avait recommandé. C'est un excellent homme, intelligent, gai, jeune, et très en train de toutes sortes de bonnes choses. Il m'a fait faire mes premiers repas épiscopaux et recevoir mes premières visites épiscopales. J'ai éprouvé près de lui la première impression de peur que les grandeurs terrestres m'aient causée. Cette impression m'est venue après avoir remarqué qu'on ne le contredisait jamais, ou presque jamais; et quand on se hasardait à le faire, encore le faisait-on avec mille précautions de flatterie et d'excuse qui sauvegardait toujours son amour-propre. Voilà de quoi damner un

homme, et je lui sais gré d'être demeuré simple, modeste, et très bienveillant.

Puisque j'en suis à mes honneurs, je te dirai que M. de Montalembert m'a fait parvenir ses compliments officiels, disant qu'il me faisait lire partout où il passait, et que plusieurs journaux devaient reproduire l'article (1).

Je te quitte, mon cher enfant. Prions l'un pour l'autre; je le mérite par mon amitié pour toi. J'espère que les eaux t'auront fait un bien sensible et définitif. Au reste, je ne demande plus pour nous la délivrance de ces épreuves. J'ai trop vu combien le chemin de la vérité s'abrégeait en passant par la souffrance, pour refuser d'y être conduit, moi ou les miens. Ce chemin, j'en ai horreur par nature et surtout par faiblesse, car il ne peut exister d'être moins fait pour souffrir, plus facilement effrayé, plus inquiet, plus porté à exagérer son mal, plus accessible aux angoisses que je ne le suis; mais enfin j'offre même ce manque de courage, cette lâcheté, ces peurs d'enfant, ces ennuis douloureux, à Celui qui au jardin des Olives *cœpit tædere et pavere et mæstus esse*. Tout

(1) *Le Progrès par le Christianisme*. Voir le volume intitulé : *Études historiques*.

est bon dans un chrétien qui souffre, et je pense que Dieu n'en refuse rien.

Fais mes vives et tendres amitiés à tes parents. Il y a dans ma maison un pauvre capitaine de ligne qui se meurt et qui n'a pas la foi. J'ose le recommander à ton bon père. Combien je regrette qu'il ne soit pas ici! Je suis sûr qu'il emporterait d'assaut cette conversion-là. Nous serons sans doute moins heureux. Adieu, Charles. Écris-moi à Sorèze chez le P. Lacordaire; je lui parlerai bien de toi.

Je t'embrasse tendrement par-dessus le pic du Gers et le Puy-de-Dôme, *major autem horum est charitas* (1).

Saint Thomas d'Aquin et sainte Germaine.

Sorèze, 31 août 1855.

Mon cher ami,

Je me repose ici d'une grande fatigue que les Eaux-bonnes m'ont causée vers la fin de ma seconde saison.

(1) *I Cor.*, XIII, 13.

Si tu pouvais me voir dans ce magnifique établissement de Sorèze, tu envierais mon sort. D'abord, j'y suis auprès de ce bon et excellent P. Lacordaire qui est aimable, indulgent, affectueux avec moi comme à son ordinaire. Et puis il y a de telles ressources de repos, d'esprit et de cœur, de promenades sans fatigue, de santé physique et morale dans l'air, dans les prés, dans les eaux, dans tout l'ensemble de cette bonne et belle vie, que j'aurai bien du malheur si je n'en éprouve un vrai soulagement.

Il faut te dire que je viens de voir en passant à Toulouse une des plus belles reliques que possède la France. C'est le chef de saint Thomas d'Aquin, dont la translation dans la basilique de Saint-Sernin a été célébrée par un si beau discours du P. Lacordaire. On possède tout le crâne de ce grand docteur, et je t'assure que ce n'est pas sans une profonde émotion, que j'ai vu ce vaste front où tant de science, tant de lumières, tant de génie s'unissaient à tant de foi, et à tant d'amour pour Dieu.

Après saint Thomas d'Aquin, une grande âme qui est bien en honneur à Toulouse, c'est sainte Germaine. C'est une gloire d'un autre ordre : Germaine était une bergère.

Elle est devenue sainte en gardant les moutons de ses parents, et n'a pas su lire, bien loin d'avoir fait de gros livres. Cependant elle a obtenu à Toulouse une renommée prodigieuse, et sa béatification a été célébrée par des fêtes magnifiques. Son nom est partout, son image partout, et Toulouse semble plus dévote à sa petite bergère qu'à son grand et merveilleux docteur.

Il faut bien admirer dans le Christianisme cette flexibilité qui le rend accessible, même dans la pratique de la perfection, aux âmes les plus différentes; en sorte que la même foi, le même culte, la même morale conduisent au ciel l'âme d'un profond philosophe comme était Thomas d'Aquin et l'âme d'une pauvre enfant de village.

J'ai bien besoin de croire cela, mon cher ami, car je deviens villageois et lourd à plaisir; et si la religion n'était bonne que pour les fortes têtes et les savants, je me trouverais très compromis. Je m'en console en pensant que m'étant donné à Dieu pour son service, c'est à lui maintenant de faire de moi et par moi ce qu'il voudra. S'il veut ne rien faire par ma parole, il trouvera bien d'autres ouvriers, et, quant à moi, si je lui obéis en faisant sa volonté, c'est-à-dire en

acceptant cette vie ennuyeuse et inutile avec patience, je ne pourrai pas être condamné.

Tout ceci tendrait à te faire croire que je suis devenu très bon; mais je me propose dans peu de jours de te détromper rapidement.

Adieu, je t'aime toujours et te le dis en bon français.

Une surprise du P. Lacordaire.

Sorèze, 5 septembre 1855.

Mon cher ami,

Quelle délicieuse semaine je viens de passer ici en compagnie presque continuelle du bon P. Lacordaire qui m'a gâté pour ainsi dire plus qu'à l'ordinaire! J'y étais plongé dans un repos d'esprit et de corps très profond.

Une de mes joies ici a été d'entendre lire ce que le Père a écrit sur la vie de M. Ozanam. Ce travail aura, j'imagine, un grand succès. Il est écrit dans un style ordinairement doux, simple, mais qui parfois prend feu et éclate comme dans la chaire de Notre-Dame. Il y a

des pages telles que le Père n'en a jamais écrit de plus éloquentes.

Une surprise m'y était réservée par le Père. Figure-toi qu'il a cité deux grands et longs morceaux des petits *mémoires* que je lui avais envoyés il y a cinq ou six mois. Je ne m'attendais à rien, et écoutais la lecture, quand tout à coup je crois reconnaître les pensées... puis l'auteur. J'en avais le rouge au visage et la sueur au front. J'ai réclamé, j'ai résisté de bonne foi. Le Père ne cite rien d'aucun autre que de M. Ozanam. J'ai eu beau faire, je serai imprimé dans les œuvres du P. Lacordaire (1). Voilà de quoi confondre et humilier à faire rentrer sous terre. C'est tout juste l'impression que cela m'a produit, avec beaucoup d'inquiétude sur l'effet qui en résultera. Mais c'était si peu cherché, si peu soupçonné de ma part, que j'abandonne ceci avec le reste, à la volonté de Dieu. Je te prie de n'écrire ce détail à personne. Je me réserve de le dire à qui je voudrai, *si je le dis*. La publication aura lieu le 15 du mois de novembre.

Je vais beaucoup mieux, et la crise qui a suivi les eaux est calmée. J'aurai encore quel-

(1) Voir les *Œuvres complètes du P. Lacordaire*. Édition de 1857, t. V, p. 367.

que repos chez M. l'abbé de la Boissière, et enfin à Paris, où je retrouverai les soins de la famille et la table du père et de la mère, ce qui est un bien incomparable :

Quo non præstantior alter...

Je parle bien souvent au bon Père de toi et de vous. Son tiers-ordre enseignant est admirable. Ils sont là une douzaine de jeunes gens qui se feraient couper en quarante morceaux chacun pour le Père et pour l'Ordre.

Remercie ton frère de sa charmante lettre. J'espère vous embrasser tous bientôt; je crois être rentré avant le 15. Cependant Sorèze a bien des charmes, j'y suis si heureux!

Mille choses respectueuses et affectueuses à tes bons parents. Je t'embrasse et t'aime en vieil ami.

La prise de Sébastopol.

Paris, 13 septembre 1855.

Cher ami,

Je suis revenu comme un coup de vent à Paris, où je suis arrivé trois heures avant le

mariage de Charles Ozanam. Tout le monde a été surpris, content, et moi aussi. J'aime ces impromptus-là. Charles a été reconnaissant, et il me l'a dit avec des larmes dans les yeux. En somme donc, tout a bien tourné.

Je ne sais pas du tout ce que je vais faire. Je ne pense pas quitter Paris pour le grand départ avant le 15 octobre; mais je trouve mes parents fort disposés à prendre un peu l'air de la campagne. Nous irons dans tous les cas très près de Paris. Je sais donc que loin de te perdre, je te gagnerai mieux, car je compte t'avoir près de nous.

Ma santé est assez bonne; juste assez pour rassurer et faire espérer, sans faire quitter les soins et les précautions. Je suis au lait d'ânesse, au repos, au silence mitigé par quelques conversations amicales qui ne gâtent jamais rien. Quand causerons-nous?

Ah! mon cher ami, qu'il m'a fallu de courage et d'effort, et d'*héroïsme,* pour suivre l'inspiration de quitter Sorèze si prématurément! C'est un grand sacrifice que j'ai fait à ce pauvre Ozanam, mais j'ai senti combien cette marque d'amitié, au milieu de tant de deuil et d'absences irréparables, aurait de prix à ses yeux. J'ai la joie de ne m'être pas trompé. Mon père vient de me dire qu'il a

été bien touché d'une lettre que tu lui as écrite de Vichy, qu'il n'a pu te répondre, étant alors dans les grandes occupations de la Faculté, mais qu'il l'a regretté et le regrette, avec la contrition parfaite et le ferme propos.

Tout Paris est aujourd'hui à Sébastopol... ou plutôt toute la France. Depuis longtemps, je n'étais guère orgueilleux d'être Français, mais aujourd'hui, grâce à Dieu, l'orgueil nous est permis. C'est le cas de dire ou jamais que « nous faisons de l'histoire ».

Viens bientôt me trouver. Je suis las d'embrasser mes amis de si loin.

Les blessés à l'hôpital de Marseille.

Nice, 3 novembre 1855.

Voici les premières vêpres du grand saint Charles; elles me conduisent tout naturellement au petit saint du même nom. Bonjour donc, cher et bon ami! Ta lettre que jai reçue à Marseille a été une joie bien intime et bien douce pour moi, je t'en remercie sincèrement. Tu as le don de m'écrire des lettres qui me font du bien. Mais, avant de revenir aux

choses que tu me dis, laisse-moi t'avouer que j'ai eu cette fois plus de tristesse et d'ennui que je n'en avais jamais éprouvé. J'étais parti cependant avec une assez bonne provision de courage, et sans pressentiments pénibles. Mais en route, je suis tombé dans le sombre, et j'étais très fatigué d'esprit en arrivant à Lyon. Ce sont évidemment des épreuves que Dieu m'envoie avant de m'accepter définitivement à son service. J'ai souffert plus que d'une tristesse ordinaire; j'ai eu de grands troubles d'esprit. Tout ce que je veux, tout ce que je désire le plus au monde, s'est posé devant moi sous la forme d'un doute; j'ai donc connu ce mal auquel j'étais peu préparé, peu ou point habitué. Dieu merci, jusqu'à présent, il ne me reste de tout cela que la conscience de rester fidèle à mes espérances malgré les efforts de l'ennemi; mais enfin il y a des victoires qui sont tristes, qui coûtent cher et qu'on ne peut s'empêcher de craindre, encore qu'elles soient des victoires.

Un des sentiments les plus vifs qui me restent de ces luttes est le désir d'arriver le plus tôt possible au sous-diaconat. Je sens le grand besoin de creuser cet abîme derrière moi, et je le sens d'autant plus que la volonté de Dieu me rejette dans le monde, dans

l'oisiveté de la vie des riches, dans cet intermédiaire si dangereux où le bien qu'on voudrait faire est impossible, tandis que le mal est plus facile et plus près de vous. A cet égard, je n'ai rien fixé en moi-même, mais j'ai un ardent et sincère désir. J'avais pensé que, peut-être, après cet hiver passé dans le Midi et les Eaux-Bonnes en juillet prochain, on me permettrait de demeurer à Paris jusqu'à Noël, ce qui me donnerait la faculté de recevoir alors le sous-diaconat. Mais cette combinaison est elle-même soumise à l'état de ma santé. Dieu sait que je serais heureux si cette grâce pouvait m'être donnée!

Tu as deviné dans ton bon cœur que j'aurais à passer une journée lourde le jour de la Toussaint. Heureusement, Notre-Seigneur s'est chargé de me la rendre légère par sa grâce. Le matin, après ma communion, j'ai renouvelé, dans la forme même des prières du Pontifical que j'ai copiées, les promesses cléricales dont notre prise d'habit, il y a deux ans, nous imposait déjà l'engagement anticipé. J'ai été très heureux, très consolé, très fortifié, et je marche encore à la lumière des grâces qui m'ont été données dans cette communion. Te dirai-je combien j'ai prié pour toi? Je ne me vois pas revêtu pour la première

fois de l'habit ecclésiastique sans te voir à côté de moi : nous verrons-nous un jour tous deux à l'autel?

Le reste de ma journée, je l'ai passé au grand hôpital militaire de Marseille, où sont débarqués journellement nos soldats blessés venant d'Orient. C'est une des grandes et profondes impressions de ma vie. J'ai été fier, heureux, étonné, humilié à la fois de la confiance que ces braves gens, parmi lesquels il y avait des moribonds, des agonisants, m'ont témoignée. J'en aurais confessé plus de trente si j'eusse été prêtre. Leurs blessures sont en général horribles, et leur récit de l'hiver et de la prise de Sébastopol plein d'effroi. Nous n'avons pas encore idée de ce qu'ils ont souffert. Rien n'est triste comme ces récits de bataille et de gloire dans la bouche de pauvres jeunes gens couchés, depuis trois mois et plus, sur un lit de douleur, affaiblis par la fièvre, dont les plaies se sont gâtées pendant une traversée pénible et longue, et qui, après ces grands travaux passés, n'ont plus devant eux qu'une carrière impuissante, inutile. Alors, là, dans ces salles immenses, pleines de jeunes gens comme nous, mutilés ou mourants, je me suis rappelé mes plaintes contre mes épreuves, et j'en ai

rougi. Je voudrais te faire entrevoir le regard vraiment saint avec lequel plusieurs d'entre eux m'ont dit : « J'ai fait mon devoir, monsieur le curé; que la volonté de Dieu soit faite! » Ce mot de *devoir* est presque dans toutes leurs bouches, j'en ai été frappé et en ai conçu un immense espoir pour la France.

Je te parle des pauvres soldats blessés, et j'oublie de te montrer ceux qui partent. J'ai vu chaque jour des départs à Marseille. Tu sais l'insouciance et la gaîté françaises qui servent à couvrir des pensées plus sérieuses et souvent profondément chrétiennes. Un petit voltigeur me disait sur le port, en montant au navire : « C'est-y pas une chance, ça, de faire un beau voyage comme ça gratis? » Cinq minutes après, cet homme-là m'a dit d'un ton fort sérieux : « Chacun son devoir, monsieur l'abbé. » Toujours ce mot austère et saint!

Voilà ma journée de Toussaint, mon bon Charles; elle a bien fini. J'ai trouvé à la poste ta chère lettre. Je suis allé faire une prière dans la chambre où M. Ozanam est mort : voilà de graves enseignements.

Je te quitte en te remerciant de nouveau de cette chère lettre que je lis encore. Tu iras voir Eugène, et tu lui diras que très pro-

chainement je lui écrirai; mais, chers amis, je vous demande beaucoup d'indulgence, et vous prie d'en réclamer davantage encore de toutes les autres personnes que j'aime. Je vais bien, sauf quelques fatigues et des inquiétudes. Mille choses à tes parents; va voir les nôtres, et embrasse-les de ma part. Enfin, mille amitiés à tous nos chers pères et frères de l'Oratoire.

Je t'embrasse tendrement.

Le travail a dissipé ma tristesse.

Pise, 27 novembre 1855.

Mon cher ami.

Tu peux penser que nous prions pour ta bonne mère et pour vous. C'est une des afflictions de l'absence de ne pouvoir en pareil cas rien savoir de certain sur ceux qu'on aime. Nous espérons, mais avec toutes les craintes qu'une maladie si grave inspire.

Que te dirai-je, mon bon ami? J'admire ta foi et ton courage, car je sais combien ton cœur est cruellement éprouvé par le danger de ta mère. Ce que tu me mandes de sa rési-

gnation m'a profondément édifié; tout cela est en grande partie votre œuvre et ton œuvre. Quoi qu'il arrive, quelle consolation! Si ta bonne mère n'est pas trop souffrante, et qu'elle prenne plaisir à savoir qu'on pense à elle bien loin, dis-lui qu'elle a deux autres enfants à Pise, très occupés d'elle, et qui se réjouiront très sincèrement, si le prochain courrier leur apporte de meilleures nouvelles.

Notre installation ici s'est effectuée dans de bonnes et agréables conditions. Nous sommes bien logés, dans un fort joli appartement. J'ai repris mon travail, ce qui m'a remonté et a dissipé l'extrême ennui et la tristesse où j'étais depuis longtemps. Remercie tendrement Adolphe de sa lettre : je lui écrirai plus tard. Je n'ai pas le cœur à te parler d'autre chose que de cette maladie qui doit tant vous absorber. Je voudrais être près de vous; moi aussi j'aurais réclamé une petite place auprès du lit de votre chère malade, et mes heures de garde. Mais je ne puis rien ici que prier pour elle. Combien ton pauvre père doit souffrir!

Je voudrais cependant répondre à tes questions sur mon sujet. Je vais assez bien, sauf toujours ces goûts de sang et quelques oppressions. On me mettra les sangsues demain

pour les diminuer. Le médecin d'ici ne me juge pas trop malade et me rassure; cependant je ne sens pas encore de bien grande amélioration.

Ma mère me dit que tu viens très souvent la voir et la consoler de sa solitude, combien nous t'en remercions! Ma sœur me prie de te dire qu'elle aura un continuel souvenir de ta mère devant Dieu jusqu'aux informations prochaines. Je te charge d'embrasser tendrement cette chère malade.

Je suis à toi tout à fait.

Dieu est bon; il n'y a que cela de certain.

Pise, 10 décembre 1855.

A MADAME P.

Vous me pardonnerez, chère madame, de ne vous envoyer qu'un si petit billet. La correspondance doit être courte entre malades. Je suis un peu fatigué en vous écrivant, et peut-être serez-vous fatiguée de me lire. D'ailleurs, chère madame, il ne faut pas de si longs espaces pour vous dire la part que nous avons prise à vos maux, et la joie que

nous avons ressentie de votre guérison. Nous l'avions demandée à Dieu, pour vous d'abord, mais surtout pour ce bon monsieur P. que votre danger a dû jeter en de telles angoisses, pour vos fils qui sont presque mes frères, pour vos amis, et par conséquent pour nous. J'ai regretté de n'être pas à Paris pour vous témoigner ce filial attachement autrement que par des paroles, et obtenir le droit de demeurer quelques heures à votre chevet. L'éloignement apporte bien des privations avec soi.

Maintenant je ne pense pas sans chagrin que ma vieille Rose est malade loin de moi, et qu'elle mourra peut-être sans que j'aie eu la consolation de lui rendre en ses dernières heures les soins qu'elle m'a tant donnés dans mon enfance. Je vous assure, et vous le comprendrez, que cette crainte m'afflige vraiment.

Cependant Dieu est bon, chère madame, cela est certain, et même, à le bien prendre, il n'y a que cela de certain dans la complication des biens et des maux d'ici-bas. Il sait quelle place nous devons remplir dans l'édifice à venir de la cité de Dieu, et il nous façonne de la manière la plus convenable à cette haute prédestination. Il paraît que nous

sommes destinés à représenter au ciel, si Dieu nous fait la grâce d'y venir, la résignation et la patience dans les maladies. Ce n'est point la part que j'eusse choisie de même, mais ce n'est pas nous qui sommes l'architecte. C'est à lui de commander, aux pierres d'obéir. Je prierai encore pour vous, madame. Faites de même pour moi qui suis souvent triste et faible. Je vous renouvelle, ainsi qu'à monsieur P., mes très affectueuses félicitations, et suis respectueusement à vous en Notre-Seigneur.

La mission du prêtre.

Pise, 28 décembre 1855.

Mon bon Charles,

J'ai mal aux yeux et ne puis presque pas écrire ces jours-ci. Voilà le secret de mes retards. Je t'envoie cependant *ma carte* pour le jour de l'an. Cher ami, combien je voudrais t'embrasser et te dire que je t'aime aussi fidèlement que jamais! Au moins, je prie pour toi, et je demande souvent à Dieu de faire de toi un bon serviteur, un bon prêtre, pieux

et humble. Fais la même prière pour moi. Je ne saurais trop t'indiquer un moment dans la journée comme tu le désires. L'état de ma santé a rendu ma vie très irrégulière. Ce que je puis dérober à ma mauvaise fortune, je le donne vite au travail, à quelque heure que ce soit. Encore suis-je si souvent arrêté!

Hélas, cher ami, combien j'apprends ici le prix de l'union! et comme les plus grands sacrifices, hors ceux de la conscience, me paraissent peu de chose pour arriver à cette unité que veut de nous Celui qui nous destine à n'être « qu'un seul troupeau sous un seul pasteur »! Je suis effrayé de voir en Italie la distance qui s'est faite entre les opinions extrêmes, entre les partisans du système autrichien et les hommes de Mazzini. Il y a un monde et plusieurs siècles entre ces hommes. Comment pourront-ils vivre ensemble? Comment espérer la paix? Quand on sonde l'abîme qui s'est ouvert entre eux, on n'ose penser à l'avenir. Il n'y a presque plus de points communs entre ces âmes, non pas même ceux de la foi. Les conservateurs sont, trop souvent, étroits et superstitieux, et les révolutionnaires, athées. Tout est plongé dans une telle complication

que l'on ne peut rien espérer que de Dieu seul. Il me semble, cher ami, que dans de pareils temps la mission du prêtre est surtout une mission de paix, de concorde, d'intelligence, de large et généreuse intelligence. Encourageons-nous en pensant que cette mission si belle sera bientôt la nôtre.

Adieu, prie pour moi à tes communions; je n'y manque jamais. Je t'embrasse, ainsi qu'Adolphe, de tout mon cœur,

---

ANNÉE 1856

Pie IX. — Le P. Newman (1).

Rome, 23 janvier 1856.

Mon cher ami,

Me voici donc une seconde fois aux pieds des saints Apôtres! Je ne puis t'exprimer la vive et intime joie que j'éprouve à le sentir. Je suis revenu à Rome comme on revient aux choses incomparablement belles, avec ce sentiment de bonheur qui n'est plus même troublé par la surprise. Non, je connaissais tout cela; il y avait déjà bien des souvenirs pour moi dans tous ces lieux, je n'y étais point un étranger, j'y ai recueilli tout à loisir le bonheur de les revoir.

J'ai déjà eu la grâce de communier, de la

(1) Élevé à la dignité de Cardinal, par S. S. le Pape Léon XIII, le 12 mai 1879, mort le 11 août 1890.

main du Saint-Père, dans la belle et touchante solennité de Sainte-Agnès. Peut-on voir sans attendrissement tout l'éclat de ces pompes magnifiques prodiguées en l'honneur de cette humble jeune fille, morte à Rome il y a dix-sept siècles? Deux petits agneaux blancs, ornés de fleurs et de banderoles, sont bénis par le Pape, et leur laine sert à tisser les palliums. Ah! n'est-il pas vrai que le plus beau vêtement de l'Église est celui que lui tissent les cœurs purs, celui que lui donnent l'innocence de ses vierges et la chasteté de ses prêtres?

J'ai trouvé Pie IX en très bel état de santé; sa physionomie est toujours celle que je lui avais connue, même dans l'exil, rayonnante de bonté. La duchesse Melzi, que j'ai connue à Pise, avait eu l'occasion, il y a peu de temps, de rappeler à Pie IX certains souvenirs des premières années de son règne; elle l'a trouvé fidèle à ses idées, mais plein de regrets et de découragement. Il faut prier pour lui. Hélas! il n'y a plus, dit-on, autour de lui un seul homme qui accepte l'essai d'une réforme. J'ai maintenant sur ces choses des détails très exacts par des personnes haut placées que je connais.

J'ai eu l'honneur d'être présenté hier au

R. P. Newman par le P. Ambroise S. John, qui a passé quelques jours à l'Oratoire. Newman est un homme infiniment doux et aimable, n'ayant rien de la raideur britannique, et plein des plus hautes idées de l'avenir religieux de l'Angleterre. J'ai eu par lui des détails bien précieux sur ce que l'on peut espérer de ce beau pays, si naturellement pieux et grave. Que de choses fermentent, et que le froment de Dieu est encore abondant! Les moissonneurs manquent. Le P. Newman me disait : « Il ne nous manque que des prêtres. » Hélas!...

J'ai bien invité le P. Newman à passer quelques jours auprès de vous lorsqu'il traversera Paris. Il va quitter Rome cette semaine. Un instant, il paraissait hésiter, mais il veut se rendre à Londres très directement et sans arrêt. Il m'a promis cette visite pour une autre fois. Notre conversation était des plus singulières; il entend le français, et répond en italien; je lui parlais donc français, puis il fallait parler italien avec le P. S. John, qui ne parle pas français; et enfin ils se parlaient anglais l'un à l'autre. A travers cette Babel, les idées faisaient leur chemin, et je ne sache pas qu'une seule se soit égarée.

J'ai la conviction que l'air de Rome me sera infiniment plus salutaire que celui de Pise; je vais mieux, j'ai plus de forces. Nous avons revu, sur les pierres rouges du Colisée et la rouille immortelle des vieilles ruines, ces rayons d'or du soleil italique dont les brumes de Toscane nous avaient toujours voilé l'éclat. Il fait bon, chaud, pur; enfin je suis content, et pour le moment, tout est à la hausse... tout, sauf mes fonds, car ces bonheurs-là sont ruineux! Nous ne cessons de dire que nous mangerons notre souvenir dans notre vieillesse.

Cher ami, je m'oublie avec cette bien-aimée Rome. Cependant il faut te quitter. Adieu, Charles, je prierai souvent pour toi, surtout au tombeau des Apôtres. Je t'embrasse tendrement.

P.-S. — Dis à mes parents que M. Ampère veut m'apprendre *l'histoire romaine à Rome* (1). Tout est de circonstance. Adieu encore.

(1) C'est le titre d'un ouvrage de M. Ampère.

Protection et liberté.

Rome, 14 mars 1856.

Mon cher ami.

Combien j'ai souffert moi-même du long silence qui vient de s'écouler avec ces derniers jours! et cependant je ne puis m'adresser un seul reproche. Si tu savais l'extrême peine que j'ai à faire ce qui est de nécessité absolue et actuelle, tu comprendrais mieux mes retards. A Rome, les courses sont des voyages; une visite à une église prend une journée. Le matin, il y a la messe et un peu de pauvre petit travail dans une bibliothèque. J'avais des lettres arriérées de deux ou trois mois. J'ai reçu cent lettres depuis mon départ; il est impossible de tenir tête à un pareil feu. Je reviens à te dire un mot de mon travail. J'ai achevé et j'envoie au P. Lacordaire un petit écrit intitulé : *Protection et Liberté*, étude sur les règnes de Constantin et de Constance. Je l'ai fait exclusivement sur les originaux, et j'ai tous mes textes dans mes notes. Mais il y a une telle opportu-

nité, et l'allusion au danger actuel de l'Église de France est si sensible, que je ne sais si le P. Lacordaire l'enverra à M. de Montalembert.

Je l'en ai fait seul juge, et lui obéirai sans réserve dans tous les cas. Il me semble que j'ai raison de m'en remettre pour ces choses au P. Lacordaire. Il est prudent, sage, et m'aime assez pour me dire franchement si une démarche semblable peut m'attirer des difficultés vraiment graves. D'autre part, ce n'est pas un peureux, un effrayé; il est dans les idées que j'aime et que j'espère un jour défendre. Il serait absurde de soumettre la défense de ces idées au jugement de ceux qui en sont les adversaires. J'ai pesé tout cela, et me suis résolu comme je t'ai dit. Quelques personnes ici lisent ce travail et me font leurs observations. En somme, on est content, et on me pousse; mais je veux faire en tout cela pour la gloire de Notre-Seigneur et l'amour de la justice. Je sais très bien que le dévouement à ces idées, à l'indépendance de l'Église, à l'honneur des choses de Dieu coûte cher et crée cent ennemis pour un ami; mais ma vie tout entière sera dans l'amour de ces vérités et dans leur service; un peu plus tôt, un peu plus tard, là

est toute la question, et les circonstances l'ont tranchée.

Je n'ai pas besoin, mon bon Charles, de te demander le parfait silence sur tout cela. On ne réussit jamais à rien faire qu'à cette condition. D'ailleurs, je ne sais absolument rien sur la décision que prendra le Père. Je prie le bon Dieu de faire ce qu'il voudra de ce grain de poussière. Rien n'est moins nécessaire; mais est-ce trop dans ce moment qu'une parole désintéressée pour la liberté de l'Église?

Tu as su par ma mère et par le P. Gratry que j'avais été bien heureux dans ma visite au Saint-Père. Hélas! cher ami, que sera cette vie ecclésiastique que Pie IX a bénie? Dieu sait avec quelle joie je la passerais tout entière à enseigner le catéchisme aux petits enfants! L'autre jour, je suis allé à Saint-Jean de Latran voir ordonner Adrien Gréa; il a été fait sous-diacre. Des larmes bien brûlantes étaient dans mes yeux. Vous êtes bien heureux, vous autres, que Notre-Seigneur prend sans retard! Mais moi, quand viendra mon tour? J'en demande cependant la faveur avec un extrême désir.

Charles, je prierai pour toi, tu auras pour ton sous-diaconat toutes les prières que j'au-

rais faites pour le tien et le mien. Dieu sait que je te crois plus digne que moi de cette grâce; il ne diffère pas ceux qui sont prêts, il a bien divinement raison.

Sois donc heureux, Charles, et mets avec une joie sans mélange ta main droite dans la main de Jésus-Christ. Je le conjure de sanctifier et d'embellir encore ton âme. Adieu, je me consolerai dans ton bonheur.

Tu sais bien que je t'aime.

Le tombeau de sainte Cécile.

Rome, 28 mars 1856.

Bien cher ami,

J'ai revu hier les catacombes; nous étions une petite troupe de chrétiens de plusieurs *nuances* conduits par M. de Rossi, le directeur des fouilles des catacombes de Rome, Nous avons vu découvrir le tombeau de saint Eusèbe, pape. Je ne te répète pas l'immense et saint intérêt qu'on prend à ces fouilles souterraines dans la sainte poussière des martyrs. M. de Rossi nous a fait remarquer un détail touchant de ces catacombes nou-

vellement découvertes : ce sont les inscriptions très nombreuses que les chrétiens, au temps de la paix de l'Église, firent sur ces murs en venant les visiter par dévotion. L'un de ces pèlerins, du quatrième ou du cinquième siècle, aimait une femme nommée Sophronia. Sophronia avait été ravie à la terre. Qu'était-elle pour le pauvre pèlerin? Sa mère? sa sœur? son épouse? sa fiancée?... Quoi qu'il en soit, que ce fût pour calmer sa douleur, ou prier pour celle qu'il avait perdue, ce chrétien inconnu vint visiter les catacombes de Saint-Calixte. Arrivé aux premiers détours des souterrains, il s'arrêta, et grava sur le mur ces mots : *Sophronia, vivas in pace* (1), puis il continua son pèlerinage. Il parvint ainsi jusqu'à la chambre souterraine où reposent les corps des onze papes qu'on cherchait depuis longtemps, et que M. de Rossi a récemment découverts. Là il dut s'arrêter de nouveau, s'agenouiller, prier; puis, retrouvant encore le souvenir de cette âme chère, parmi les noms sacrés des papes du troisième siècle, Zéphirin, Calixte, Anthère, Corneille, il grava une seconde fois d'une main tremblante le nom bien-aimé : *Sophronia,*

(1) Sophronia, vis en paix.

vivas in Domino (1). Il reprit alors sa marche, et se dirigea vers une chambre voisine où l'archéologie et la piété ont eu le bonheur de découvrir le tombeau de sainte Cécile. Une dernière fois, le souvenir de son ange lui revint; mais cette fois, enhardi par l'espérance, ne doutant plus de la force de sa prière, et pénétrant du regard de la foi et de l'amour le secret du ciel, il écrivit fortement : *Sophronia dulcis, semper vivis in Domino... Sophronia semper in Domino* (2).

Nous avons lu de nos yeux, à la lueur de nos cierges, ces frêles inscriptions respectées par quatorze ou quinze siècles. Ce *crescendo* d'espérance et d'amour jusqu'à la certitude du bonheur éternel pour l'âme aimée nous a vivement impressionnés. Mais quel a été notre contentement, quand M. de Rossi nous a fait connaître que la disposition et la suite de ces inscriptions avaient été un des fils conducteurs dont il s'était le plus efficacément servi pour arriver jusqu'au tombeau de sainte Cécile : « ne doutant pas, nous disait-il, qu'un chrétien si pieux ne fût venu surtout pour prier sur cette tombe célèbre dans l'Église! »

(1) Sophronia, vis dans le Seigneur.
(2) Chère Sophronia, tu vis à jamais dans le Seigneur, Sophronia... à jamais dans le Seigneur!

Son induction a été de tous points vérifiée, et ce sentiment de noble et pur amour a guidé à travers les siècles le flambeau de la science et la sainte curiosité de la foi.

Le P. Besson (1) est monté sur les ruines d'un autel, et nous a dit quelques paroles pénétrantes sur l'amour de la croix et la garde du dépôt sacré qui nous avait été légué par les habitants des catacombes. Nous étions tous bien émus, et autant que nous notre bon ami M. Ampère. — Il est si digne d'être chrétien, il croit si naïvement l'être!

Je te prie de ne pas parler du travail en question. Le P. Lacordaire l'a trouvé bien, et l'a envoyé au *Correspondant;* c'est dans le sens de nos idées : catholique et libéral. Il faut nous tenir là, comme au poste que le bon Dieu nous a confié. Plus ce poste est abandonné et trahi, plus il importe que ceux qui le gardent trempent leur cœur dans une énergique résolution. Les ennemis ne nous manqueront pas, même dans le sanctuaire. Mais on n'a jamais rien fait dans ce monde qu'au prix de la contradiction et des calomnies; c'est la pluie qui féconde les âmes et les couvre de moissons.

(1) L'un des premiers compagnons du P. Lacordaire.

Adieu. J'attends la lettre du P. Gratry bien impatiemment. Dis-lui combien je l'aime. Mille choses tendres à tes parents, à ton frère, et laisse-moi t'embrasser comme un véritable ami aux pieds de Notre-Seigneur Jésus-Christ.

Tecum.

Aimons notre obéissance au Saint-Siège.

Rome, 14 avril 1856.

Mon cher ami,

J'ai oublié dans l'énumération des pièces qui me sont nécessaires à Rome pour être admis à l'examen (1) un certificat d'une année d'études théologiques. Il est très fâcheux que je n'ai pu vous adresser cette demande en même temps que les autres, mais il n'y a pas de ma faute.

Les personnes qui m'avaient renseigné avaient oublié ce certificat. Je n'ai pas trop d'inquiétude pour l'examen, quoique la chose soit plus sérieuse qu'on ne me l'avait dit. La

(1) L'examen pour l'ordination au sous-diaconat.

difficulté réelle que j'aurai à surmonter, c'est l'argumentation en latin. Nous sommes si peu habitués à parler cette langue, et les moins forts des élèves du Collège Romain la parlent si facilement, qu'il y aura inévitablement une infériorité remarquable, au moins sous ce rapport. Cela m'a fait réfléchir à l'inconvénient de nos études théologiques en français. Il est certain que la langue de l'Église est respectable et consacrée, et l'unité de langage convient mieux, ce me semble, à l'unité de foi et de discipline.

J'ai un autre petit service à te demander. Fais-moi le plaisir de chercher dans mes papiers la seconde partie de mon étude sur l'Immaculée Conception, celle qui n'a pas été imprimée. Elle a pour titre : *De la Dévotion à la sainte Vierge dans le mystère de son Immaculée Conception*, et commence par un chapitre sur la *Dévotion à Jésus-Christ*. Tu auras la bonté de mettre ce manuscrit sous enveloppe, et de m'envoyer le tout à Rome par l'ambassade française, et sous le couvert du cardinal Villecourt.

J'ai eu le bonheur de recevoir dernièrement la communion de la main du Saint-Père. Avec quelle dévotion et quelles promesses intérieures je baise l'anneau qu'il

porte au doigt! C'est le sceau de son union avec toute l'Église, c'est donc la marque de notre filiation. Oh! oui, je sens que ce doit être un grand malheur que d'offenser cette main auguste. Aimons notre obéissance au Saint-Siège, cher ami, aimons-la comme la plus sûre garantie de notre honneur comme prêtres, et de notre liberté. Ne soyons jamais tentés de croire que nous éloigner de cette autorité soit gagner quelque chose du côté même de l'indépendance. Il vaut mieux être enfant dans la maison de son père que le premier des serviteurs dans des palais étrangers. Pour moi, plus je vais, plus ce sentiment grandit en moi.

Je prie sans cesse pour toi, pour Eugène, pour moi si pauvre en mérites. J'ai relu encore sans me lasser tes pages sur le sous-diaconat. Notre-Seigneur est plein de miséricorde et de douceurs pour moi. Il fait toutes les avances; mais, hélas! que notre cœur est encore trop prompt à l'ingratitude! Commençons du moins à être généreux ce jour-là!

Adieu, ami. Je t'embrasse et suis à toi dans l'amour du corps du Seigneur

Le sous-diaconat.

Rome, 9 mai 1856.

Mon Charles,

Je n'ai que le temps de t'embrasser encore une dernière fois avant le grand jour qui s'approche; mais que dis-je? il se sera levé, il aura lui sur nos cœurs quand tu liras ces lignes.

Ne vivons donc plus que dans la lumière de ce jour. Charles, tout est fait, tout est consommé, nous appartenons à Jésus-Christ!

Mon bon Charles, j'emporte avec moi ta lettre de l'année dernière; je veux la relire, la méditer aux pieds de Notre-Seigneur Jésus-Christ avant de faire ce pas solennel. Tu vois que nous serons ensemble malgré de si grandes distances.

Adieu. Je n'ai plus que le temps de te serrer sur mon cœur, serrés nous deux sur le cœur du Seigneur Jésus.

A toi, et nous toujours à lui. J'entre en retraite dans une heure. Prie pour moi.

De retour à Paris.

Paris, 19 juin 1856.

Mon Charles,

Je suis arrivé hier au soir, et je trouve déjà le temps trop long sans t'avoir vu.

Viens donc dès que tu le pourras. Mais je ne pourrai point te parler, car j'ai rapporté des inondations du Midi une complète extinction de voix.

Je t'embrasserai, je te regarderai, je t'écouterai, et je serai content.[1]

Dire ce qu'on pense ou se taire.

Paris, 3 juillet 1856.

Très cher ami,

Je t'attends demain à neuf heures aux Carmes. J'ai bien à te parler de tes affaires et des miennes.

Je t'envoie le premier article d'un travail assez long que je viens de terminer. J'ai

appris ce matin qu'il avait fait quelque impression au comité du *Correspondant,* où tout le monde, sauf M. de Montalembert, avait été *effrayé* de mon libéralisme. C'est le compte rendu du secrétaire de la rédaction. Je suis fort étonné de cela, et confirmé dans mon idée que décidément le libéralisme du *Correspondant* n'est pas bien effrayant. Je te prie de lire ces pages; elles avaient plu au P. Lacordaire. On me demande de les *affaiblir* pour la publication, et je le refuserai. Quand on ne peut pas dire franchement ce qu'on pense, il faut se taire.

Je t'embrasse.

La vie présente et la lumière du ciel.

Les Eaux-Bonnes, 3 août 1856.

A MONSIEUR P.

Très cher monsieur,

J'ai appris avec effroi et admiration tout ensemble les détails de cette terrible opération. Dieu soit béni qui vous a donné le courage de souffrir avec tant de patience pour l'amour de son nom! C'est un exemple

que vous nous donnez, demandez pour nous la force d'y être fidèles, s'il le fallait (1).

Je suis heureux d'avoir rapporté de Rome cette précieuse relique de saint Laurent qui a été si près de vous pendant votre souffrance. C'était le secret des saints de savoir vaincre la douleur à force d'amour pour Dieu, et je veux espérer qu'un peu de votre courage aura été obtenu par l'intercession de ce grand saint. Votre bon Charles a, je crois, l'intention de vous la laisser, et vraiment je partage son désir. Il ne faut pas séparer ce que Dieu a si bien uni.

Je ne saurais vous dire, très cher monsieur, combien mon ami Charles est bon, complaisant, soigneux pour moi. La nouvelle de votre opération l'a douloureusement préoccupé, mais les bonnes lettres d'Adolphe ont calmé ses inquiétudes. Il va bien; soyez donc tranquille vous-même sur ce cher fils que la Providence vous rendra dans peu de jours.

La vie serait souvent bien sombre, cher monsieur, si elle ne recevait du ciel une

(1) Henri Perreyve savait que le nouveau, mais fervent chrétien auquel il écrivait, n'avait pas voulu du chloroforme afin de pouvoir souffrir « pour expier ses péchés ».

échappée de lumière qui aide nos âmes à la soutenir. Elles sont longues les heures de l'inquiétude, de la souffrance, du malaise, des angoisses. Quel sens aurait tout cela sans la perspective de cette vie meilleure où tout sera changé! Par bonheur, il y a le mot de saint Paul : « J'estime, pour moi, que les souffrances de cette vie ne peuvent entrer en comparaison avec la gloire qui sera révélée en nous. » Nous avons bien besoin de cette foi.

Adieu, cher monsieur. J'ose à peine vous dire courage! car j'aurais honte de paraître vous exhorter. Je prie seulement Dieu de vous soutenir, et d'être avec vous à chaque instant de votre pénible convalescence. Mille choses respectueuses et filiales à Mme P. J'embrasse mon frère Adolphe, et vous prie de me croire votre respectueux et tout affectionné.

L'équilibre entre nos joies et nos tristesses.

Fontainebleau, 11 octobre 1856.

... Je suis bien portant, sauf quelques petites douleurs que j'éprouve au cœur assez fréquemment, mais il n'y a rien d'extra-

ordinaire. Je dors bien, et c'est un grand point pour moi. Les lieux qu'on revoit après absence frappent vivement en vous montrant le chemin qu'on a parcouru. C'est ainsi qu'en entrant dans l'église de Fontainebleau j'ai retrouvé bien vivante l'impression de mon sous-diaconat. Je me suis rappelé que je priais beaucoup alors dans cette espé-rance, et sa réalisation m'est apparue avec plus de force.

Cher ami, la vie change d'aspect comme la nature, qui tantôt se pare de fleurs, tantôt s'enveloppe de feuilles mortes et de neige. Mais, au fond, les grandes lois des mouvements célestes demeurent constantes; et de même, les grandes lois de notre vie, les lois essentielles ne changent jamais. Que nous soyons entourés d'amis, et, ce nous semble, heureux, ou bien seuls, loin de tous, et malheureux en apparence, notre seul but, notre seul vrai bien, c'est toujours Dieu, et nous sommes des fous quand nous l'oublions. Nous devrions savoir rétablir un peu l'équilibre entre nos joies et nos tristesses, en tenant beaucoup plus compte de cette pensée de Dieu qui est le poids principal. Modifié par cette lumière chrétienne, j'aime beaucoup le mot d'Horace :

Rebus angustis animosus atque
Fortis appare : sapienter idem,
Contrahes vento nimium secundo
Turgida vela (1).

Sapienter, c'est-à-dire, n'est-ce pas, au pied de la croix, et avec la grâce de Notre-Seigneur Jésus-Christ ?

Adieu, cher ami, je t'embrasse tendrement.

La paternité spirituelle.

Rome, 16 novembre 1856.

Mon cher ami,

C'est aujourd'hui dimanche. Je passerai ma soirée tout seul, dans ma petite chambre, chez des étrangers, à cinq cents lieues de ceux que j'aime. Voilà plus de raisons qu'il ne m'en faut pour me tourner vers toi, et t'envoyer un fraternel souvenir.

Ta lettre ne m'est parvenue qu'hier au soir. Les vapeurs ont été en retard de trois

(1) Horace. *Odes*, l. II, x.
« Dans l'adversité, montre-toi courageux et fort. Et quand un vent trop favorable enflera tes voiles, aie la sagesse de les replier un peu. »

jours à cause des mauvais temps. Je te remercie des bonnes et chrétiennes pensées que tu m'y envoies. Dieu merci, elles sont les miennes, et je n'ai pas à faire un seul effort pour les partager. Oui, voyons l'avenir. Voyons-le, non pour espérer de ne plus souffrir, ce qui est impossible dans ce monde, et contraire sans doute aux volontés de Dieu sur nous; mais voyons-le comme l'accomplissement de nos légitimes désirs et le commencement de notre vraie vie. Jusqu'à présent, nous attendons, nous cherchons, nous nous préparons. Le sous-diaconat a été une première grâce bien précieuse et le commencement de ce qui doit être un jour, mais enfin notre cœur sacerdotal est encore à la recherche de son œuvre. Nous n'avons ni ministère, ni apostolat. Où sont nos enfants? où sont les âmes pour lesquelles nous devons vivre et souffrir? Nous ne le savons pas encore, et cela est une peine.

Charles, mon bon ami, nous sommes arrivés à cette heure de la vie où il faut se donner à tout prix; se donner à Dieu, et cela est fait; se donner aux hommes, et cela se fera bientôt. Il y a dans notre cœur une force accumulée d'amour qui a besoin de s'épancher sur ceux que Jésus-Christ nous

donnera, c'est l'heure qui est venue de la paternité spirituelle, et je ressens toute l'ardeur de ses désirs.

Consolons-nous de ce que ces jours d'attente peuvent avoir de pénible dans la contemplation des années prochaines. Vois comme Jésus est doux à notre égard. Il semble me rappeler à la vie, me conserver à l'œuvre bien-aimée du sacerdoce; il nous rend toutes les espérances de tes vingt ans et de mon enfance. Prépare-toi à ton prochain ministère. Je voudrais te persuader que tu feras beaucoup de bien par la grâce de Jésus-Christ... Il ne s'agit plus de nous, Charles, il s'agit de *nos enfants,* qui sont ceux de Jésus-Christ. Commence donc à connaître les choses que Dieu veut faire par toi et qui sont très excellentes, j'en ai la profonde conviction.

Dieu m'a fait ici une vie fort solitaire. J'ai un petit appartement chez des Romains, assez braves gens, que je vois fort peu. Je suis loin de toutes mes connaissances. Comme je ne suis pas accoutumé à l'isolement, quelquefois cela me semble un peu dur. Je m'étonne de prendre seul mes repas, et de me coucher sans dire adieu à personne; mais c'est la vie que Dieu m'a faite, et je ne m'en

plains pas. Ton frère est bon et aimable, mais il parcourt Rome avec le P. Pététot, et j'ai passé cette semaine trois jours sans le voir.

Très cher ami, je pense souvent à toi; je relis tes lettres dans ce moment; il y en a de 1847... presque dix ans déjà! Je prie pour toi selon nos conventions; enfin nous sommes unis autant que cela se peut.

Adieu, aie et ayons courage. Il me semble que cette année Dieu a des desseins particuliers sur nous. Quelle qu'elle soit, que sa volonté soit bénie!

Je t'embrasse à tes pieds.

La fin des séparations.

Rome, 28 novembre 1856.

Un mot de réponse à ta lettre, mon Charles. Te voilà seul comme moi. Seul? oh! non, tu le sais bien. Appuie-toi bien fort sur le bras de Jésus-Christ.

Je relis tes lettres, te dis-je. Tout à l'heure encore je lisais celles de 1852. Charles, de semblables amitiés sont rares, très rares. Pourquoi nous ont-elles été données? Par

la seule miséricorde de Jésus-Christ. Si nous avions été ce que nous méritons d'être, des libertins, nous ne nous serions point aimés de la sorte. Puis, je travaille; j'ai presque achevé le traité de la vraie religion. Je suis assidûment le P. Passaglia dont je suis fort enthousiaste. Il y a parfois un écho de Cicéron dans cette éloquence à la fois véhémente et correcte; j'en jouis beaucoup. Je travaille aussi tout doucement mon petit traité du *Contrat spirituel*, dans mes soirées qui sont bien solitaires, mais bien douces.

Je vais bien; pas d'étouffements. Le médecin, après auscultation, me disait : « Il n'y a plus que de la faiblesse, mais pas une seule trace de lésion grave. » Me disait-il la vérité? En tout cas, très cher, l'année passée, le 17 mai, à 10 heures du matin, j'ai donné mes deux poumons à Notre-Seigneur avec tout le reste. C'est à lui d'en faire ce que bon lui semblera.

Oui, je me soigne. Je ne sors jamais le soir, je reste au coin de mon feu. N'y a-t-il jamais de mélancolie, jamais de regrets? Ah! ceci est différent. Ah! si, je vous regrette. Je souffre d'être loin de ceux que j'aime. Quand je pense à la mort, je me dis :

mais vrai. — Voilà une petite confession modeste, mais c'est vous qui m'y forcez.

Adieu, cher enfant, travaillons et prions.

Je t'embrasse tendrement aux pieds de l'enfant Jésus, qui est ma passion de cœur.

Nous emportons les Pères apostoliques, et allons en lire des fragments le long du Colisée. Tout cela est grave, mais bon et fortifiant. De temps en temps, je reçois Adolphe à souper. Nous ne manquons jamais de marquer ta place et de dire : « Où est donc notre petit Charles? » Je travaille; je suis un fanatique du P. Passaglia, qui est le professeur et à la fois l'orateur le plus éminent de l'Italie. Je commence à baragouiner un peu le latin, et à mettre une proposition en forme syllogistique. Voilà mes heures d'étude.

Maintenant, très cher ami, tu sens bien que je pense souvent à la France, et que je quitte plus d'une fois le jour le sol de l'Italie pour me retrouver tout à coup parmi vous. Quand il y aurait de temps en temps quelque serrement de cœur et une larme dans les yeux, faudrait-il s'en scandaliser beaucoup? Je mets ces petites peines aux pieds de Notre-Seigneur, et je reconnais que cette ville isolée qu'il m'a faite m'est un excellent noviciat. Bien loin de regretter ma solitude, je lutte comme un vrai *anachorète* contre les mille entraînements du dehors. On m'invite à dîner, on vient me chercher en voiture, etc. Je fais dire que je n'y suis pas. Demande à Adolphe. C'est fabuleux, invraisemblable,

Oui, il y a une heure qui est celle de la paternité. On n'échappe pas à cette heure-là. Je sens, et tu sens comme moi qu'il s'agit maintenant de vivre pour d'autres que pour nous, qu'il s'agit d'avoir des larmes, des inquiétudes, des veilles, des douleurs, des joies aussi, des joies inconnues; tu sens comme moi qu'il faut partager ta vie, tu t'impatientes de vivre pour toi seul. Tu as raison, Charles, tu cherches tes enfants comme je cherche les miens. Prions Dieu de hâter le terme de notre vie, ce bienheureux terme du sacerdoce; il le faut maintenant.

Ta lettre m'a fait plaisir; tu te plains, tu t'ennuies, tu frappes du pied. C'est ceci, c'est cela, c'est autre chose... Charles, c'est l'impatience du sacerdoce, crois-moi. Ton cœur est mûr pour les joies sacerdotales, voilà tout.

Ne sais-tu pas, cher ami, que c'est pour une femme une douleur très vive de demeurer stérile? Il y a dans tout son cœur et dans tout son être une immense ardeur sans objet, une immense force inappliquée; ses bras cherchent malgré elle l'enfant qu'ils devraient serrer, son sein attend douloureusement la frêle vie qui devait y puiser des forces, sa bouche dit malgré elle : « Mon

enfant, mon fils! » C'est un instinct plus fort que la mort. Cet instinct-là est plus fort encore dans le cœur du prêtre. *Nos enfants*, Charles! voilà la question; les âmes inconnues, mais bien-aimées par avance, dont il faudra soigner les plaies, tarir les larmes, panser les blessures, diriger l'amour! Les âmes qu'il faudra aimer comme Jésus-Christ notre maître, jusqu'à mourir pour elles, voilà notre salut, notre seul remède et notre seule vie maintenant.

Grand Dieu, que sommes-nous pour toucher aux âmes! Devant une œuvre trop délicate pour des anges, que sommes-nous, Seigneur? Cependant il le faut, et Dieu le veut. Humilions-nous, mettons le front contre terre; nous ne savons rien, nous ne pouvons rien, nous ne valons rien, mais Jésus-Christ nous veut pour ses prêtres : allons donc, relevons-nous et marchons!

Adieu, je t'aime toujours tendrement. Je vais bien; le P. Pététot part le 8, et Adolphe vient habiter mon petit salon.

Nous sortons de chez le Saint-Père qui nous a confirmé une horrible nouvelle répandue ce matin à Rome. Est-il possible? Pauvre archevêque! Pauvre église de Paris! Nous sommes consternés, et sous le poids

écrasant de cette fatale dépêche. Hélas! hélas! Pie IX était fort ému; il avait dit ce matin même la messe pour l'archevêque (1).

Je t'embrasse.

Les transactions en matière de foi.

Rome, 4 mars 1857.

Mon cher ami,

Travaillons-nous bien? C'est très difficile à Rome. Adolphe fait merveille et devient un archéologue apprécié. Moi, je grignotte le petit abrégé du P. Perrone, et je me console de sa sécheresse dans l'ondoyante éloquence du P. Passaglia.

Je suis furieux de penser que peut-être tu fais le carême, et je voudrais être à Paris pour mettre ordre à tes austérités. Cher enfant, tu n'es pas fort. Garde donc ce que Dieu t'a laissé pour l'employer à sa gloire; mais ne te détruis pas de préférence en essayant, comme on me l'affirme, de vivre de pure contemplation pendant quarante

(1) M[gr] Sibour, assassiné à Saint-Étienne du Mont, le 3 janvier 1857.

jours. Les Jésuites (qui s'y connaissent) donnent des beefsteaks à leurs novices quand ils sont malades ou faibles. Suis donc, au moins sur ce point, la règle des Jésuites.

Mon pauvre article dort, je pense, sur le bureau de M. de Montalembert, pendant que celui-ci règle une grosse succession en Belgique. Voilà le salut du monde bien retardé ! En attendant, faisons-nous notre salut? Pour toi, j'en suis sûr, et je l'espère un peu pour moi-même. Je me décide à écrire à mon père. Prie, je t'en conjure pour lui. Que Dieu conduise tout cela !

Je désirerais, cher ami, que tu eusses la complaisance de corriger mes épreuves, comme je le voudrais faire moi-même, avec soin. Je t'indiquerai quelques modifications que je te prie de faire.

M. Cochin me parle de quelques changements selon lui insignifiants, que le comité de rédaction veut faire au commencement de l'article. Je me défie des corrections *insignifiantes*. Si le fond de l'idée était entamé de quelque manière que ce soit, surtout dans un sens moins libéral, je te prierais de ne pas rendre les épreuves, et de me les envoyer à Rome. Si, au contraire, il ne s'agit vraiment que d'une introduction plus ou moins déli-

cate, laissons passer, pourvu que toute la thèse demeure. Enfin je te prie, comme toujours, de ne montrer l'article à personne et de n'en point parler. C'est l'unique moyen de faire ce qu'on veut faire. Cet article aura pour titre uniquement : *Des transactions en matière de foi.* Ce petit écrit déplaira, voïlà qui est inévitable. Nos *chers* rationalistes n'en pourront être satisfaits; d'autres y découvriront cent perfidies. Cependant je l'avais écrit tout en priant Dieu, et dans un désir ardent de préciser la question pour les esprits indécis. Hélas! cher ami, le temps vient où il faut nous habituer à cette tristesse de déplaire au monde pour le service de Jésus-Christ. Il n'est pas toujours donné de rencontrer des sujets où l'on puisse donner carrière à son indulgence; il faut souvent dire le fameux *non possumus,* et je crois qu'à l'égard du rationalisme l'heure est venue de le dire bien haut. Je suis effrayé de voir combien l'affaiblissement de la foi serait un piège pour ces pauvres âmes qui se damneraient en se prétendant chrétiennes et catholiques. J'ai cela sous les yeux, et je n'y puis rien. Mais ce que je sens, c'est que plus de complaisances et plus de concessions, au lieu de gagner ces âmes, ne feraient qu'assurer

plus complètement leur perte. Hélas! aimons-les donc, mais ayons le courage de leur dire franchement : « Non, vous vous trompez, vous n'êtes pas des nôtres. » Cela est dur; j'en souffre beaucoup, par exemple avec M. X. qui est si plein d'affection pour moi; mais il le faut, et c'est peut-être le salut.

Adieu. Adolphe est en retraite. Je ferai la mienne dans une douzaine de jours, après un petit rhume qui achève de se guérir. Merci de tes bonnes lettres; je t'embrasse tendrement.

P.-S. — Tu communiqueras les épreuves à mon père, pour qu'il vérifie les textes de droit... et aussi... Prie bien pour lui!

Une conversion ardemment désirée.

Rome, 19 mars 1857.

Bien cher ami,

C'est encore le P. Perrone de longue et diffuse mémoire, qui m'empêche de causer aussi librement avec toi que je l'eusse désiré. J'ai donc écrit à mon père; à l'heure où je t'écris, il a ma lettre. Je n'y pense point sans

une extrême émotion. Prions bien. Je compte tant sur tes prières, mon Charles! Tu as si bien su obtenir du Seigneur ces grâces que je me sens indigne de recueillir!

Je t'en prie, aide-moi maintenant, car tout ce que je fais, tout ce que je désire, tout ce que je demande, tout est là. Recommande cette conversion *vaguement* à la communauté, et *conceptis verbis* à quelques-uns... Oh! que je compte sur leur amitié, et sur l'aumône qu'ils me feront bien d'une messe pour cette chère âme! Adieu, Charles. L'heure approche de semer à notre tour; heure pleine d'angoisses intérieures et de profondes mélancolies. Hélas! dure terre des âmes que le sang de Jésus-Christ n'a pas pu encore amollir! Cher ami, pardonne-moi cette brièveté, et crois qu'elle n'est pas dans mon cœur. Adieu!

Quel ami que Jésus-Christ!

Rome, 30 mars 1857.

Mon cher ami,

Ta chère lettre m'est arrivée fort à propos; elle contenait des consolations dont ton bon

cœur a prévu que j'aurais besoin. Oui, tu as raison, il faut toujours espérer, toujours croire à la venue du royaume de Dieu, toujours compter sur le triomphe de la grâce. Mon père a répondu à la longue lettre où je le pressais de revenir définitivement à Dieu par quelques mots très raisonnés, très pesés, où il me dit que sa conscience ne lui permet pas de faire plus qu'il ne fait, n'ayant pas la foi nécessaire à l'accomplissement *total* des devoirs religieux.

L'effet de ma lettre et de tant de prières serait donc bien peu de chose, ou plutôt il ne serait rien du tout, si je voulais m'arrêter à cette réponse. Mais il n'est pas possible que Dieu ne nous ait pas accordé davantage, et je crois avec toi que le coup a été plus intime, plus profond que mon père ne le laisse voir. C'est une flèche qui fera sa blessure et y laissera une salutaire douleur. Je le crois, je l'espère avec toi, mais je te remercie de me l'avoir dit. J'ai été frappé une fois de plus de sentir entre nos âmes cet accord parfait qui fait deviner à l'ami les peines de l'ami, à de très grandes distances, car j'étais triste après avoir lu cette lettre de mon père, et la tienne, que j'aie lue aussitôt après, a relevé mon courage.

J'ai reçu ces lettres au sortir d'une retraite que j'ai faite au noviciat des Pères Jésuites, à Saint-Eusèbe. Ce n'est pas sans une émotion aussi douce que profonde que j'ai retrouvé les longues méditations, le profond et absolu silence, les autels aussi et les grâces qui ont rendu si beaux, l'année dernière, les jours de mon sacrifice. J'ai été bien heureux, Charles. Nous sommes coupables, mais aussi que nous sommes absurdes et grossiers quand nous oublions de penser que le joug du Seigneur est doux et son fardeau léger! Oh! oui, quel ami que Jésus-Christ! quelle indulgence! quel retour toujours miséricordieux d'une intimité négligée quelquefois trop longtemps! quel rapprochement de son cœur au nôtre au pied de l'autel! quelles larmes! quelles vues claires et vraies de la vanité des joies dont nous avons fait le sacrifice, et *du tout de Dieu* que nous avons pour partage! Enfin j'y reviens : quel bonheur intime, calme, pénétrant! Je ne puis t'exprimer combien j'ai été reconnaissant à Notre-Seigneur de ces jours accordés dans sa paix!

J'ai prié pour toi, pour les tiens; ne m'oublie pas. Voici la fin de notre séparation. Avec quelle joie je t'embrasserai

dans les premiers jours de mai, presque à la veille de nous prosterner tous deux aux pieds du Seigneur pour en recevoir la sainte ordination du diaconat. Nous partagerons nos grâces, nos prières, nos méditations; nous partagerons... c'est-à-dire que nous ferons, comme toujours, ce partage inégal où je reçois de toi plus de bons conseils et de bons exemples que je n'en donne jamais. Mais enfin, c'est une inégalité qui ne me rend pas jaloux, et que j'accepte comme un secours de Dieu. Que notre amitié soit égale, et après cela que Dieu nous dispense ses grâces comme il le veut! Je lui demande toujours de te faire encore meilleur pour le grand bien que tu feras un jour à ses enfants. Adieu, je t'embrasse bien tendrement à ses pieds.

P.-S. — J'ai entretenu le Saint-Père *près d'une demi-heure* en audience privée, je lui ai longuement parlé de M. Cousin, et le Pape m'a dit les meilleures choses du monde et les plus belles, entre autres cette parole : « Cher fils, blessez courageusement les erreurs, mais ayez un cœur de mère pour les hommes. » Il m'a fait ensuite cadeau d'une médaille de bronze frappée à son effigie, et rappelant au revers la définition de l'Immaculée-Conception.

Résignation.

Paris, 30 juin 1857.

Mon cher ami,

La décision du docteur X. m'a fait de la peine. J'avais conservé l'illusion de croire que nous serions encore cette année réunis, dans ce creux de montagnes. Au lieu de cela, j'irai seul et y serai seul. Que te dirai-je, mon bon ami, sinon que je veux ton bien, par conséquent le meilleur moyen de le procurer, encore que cela contredise tous mes désirs.

Ai-je besoin de t'assurer que rien en tout ceci n'est de mon choix? Je préférerais t'avoir avec moi plutôt que d'être seul aux eaux avec des étrangers, si bons qu'ils soient pour moi. Je préférerais rester à Paris, où j'ai tout ce que j'aime, que d'aller un mois dans les Pyrénées où je ne connais personne, et demeurer cet hiver dans ce cher Paris, que d'aller vivre à Pau! Qu'y puis-je? Rien et absolument rien, que d'en souffrir, et de désirer le temps où, même au prix de quelques hasards, je pourrai renoncer à cette insuppor-

table manière de vivre. Je comprends par mes sentiments l'ennui que te cause cette dispersion presque absolue; mais c'est l'épreuve que la Providence m'a donnée. Je l'accepte comme la plus réelle mortification que je puisse connaître.

Prions Dieu de ne pas laisser nos cœurs s'affaiblir et s'user dans une vaine irritation.

On ne jouit pas ici-bas des grandes amitiés, ou du moins on en jouit rarement. C'est une amertume qu'il faut porter, quand on n'a pas le cœur assez égoïste pour atteindre la parfaite indifférence. Sois assuré, mon bon ami, que ce serait une chose trop douce qu'une vie dans laquelle on aurait toujours assez de temps pour converser avec ceux qu'on aime. Il n'en est point ainsi maintenant, et tu sais que j'en souffre autant que toi. Je ne voudrais pas parodier une grande parole; laisse-moi te dire cependant que nous aurons *toute l'éternité* pour nous entretenir.

En attendant que nous puissions de nouveau vivre ensemble, vivons de l'avenir et dans l'avenir.

Je t'embrasse tendrement.

Premier succès oratoire.

Sorèze, 24 novembre 1857.

Mon bon ami,

Nous voici donc revenus aux lettres. Triste ressource, n'est-ce pas? mais qui vaut mieux encore que le silence absolu. Laisse-moi donc confier à celle-ci mes tendres embrassements fraternels.

Je me porte bien, dans cette belle école de Sorèze. Le P. Lacordaire avait des vues sur moi. Je commence à comprendre que tout homme d'esprit arrivé à un certain âge, a besoin de grouper autour de lui ceux qu'il estime et qu'il aime. Le bon Père a donc fait pour Sorèze exactement le même rêve que le P. Gratry pour *n'importe où*, et la première proposition que j'aie trouvée ici a été celle d'y rester. Pourquoi Sorèze n'est-il pas à Paris! Je n'hésiterais pas cinq minutes. Cette école est vraiment admirable, et le Père est superbe dans cette atmosphère jeune, brillante et virile. C'était dimanche dernier la fête patronale de l'école (sainte Cécile); il y avait une grande réception, tout le conseil municipal, etc. Cette fois encore, on m'a fait

la proposition de parler, et selon ma résolution actuelle de ne point refuser désormais les occasions de m'exercer sans fatigue, j'ai accepté. J'ai parlé devant cet auditoire avec une émotion contenue qui m'a beaucoup servi. Que te dirai-je, mon bon Charles? Eh bien! oui, j'avoue que cela n'a pas mal réussi. J'étais cent fois plus sûr de moi que l'an passé, et j'ai déjà l'expérience qu'après les premières phrases qui sont tremblantes, j'entre dans une lucidité et une sereine assurance qui dégage les forces de l'esprit, tandis que l'émotion qu'on éprouve les avive et les centuple. On a été content, et, joint à ceci le défaut complimenteur des Méridionaux, j'ai été *écrasé* d'éloges. Le P. Lacordaire lui-même a été content, et il l'a dit.

Charles, c'est une grande chose qu'un petit essai de ce genre. Si Dieu me faisait un jour la grâce de retrouver ma poitrine, je sais maintenant que je puis parler. Je compare vraiment la sensation que j'éprouve à celle qu'on ressent quand pour la première fois de sa vie on a fait cinq ou six brassées tout seul en pleine eau. C'est une révélation, c'est un monde. C'est fini; on nagera. Je ne sais comment j'ai été assez maître de moi pour goûter même le *plaisir* de la chose. Vraiment

je comprends que ce soit une jouissance immense, surtout quand on parle pour le bien, pour le salut des âmes, pour Dieu! mais qu'il y a de périls dans cette volupté de la parole! qu'elle pénètre profondément le cœur! qu'elle le laisse agité, emporté, fier même d'avoir fait peu de chose et presque rien. Que serait-ce donc de vrais succès et de vrais triomphes? Ah! préparons nos âmes à recevoir ces secousses sans faiblesse, sans trahir la cause de notre maître, à qui seul toute louange et tout honneur doivent être rapportés. J'ai pensé souvent à ton ordination. Qu'elle est proche maintenant! Aie confiance, Charles; la maturité s'est faite, et je trouve que ton âme est bien prête. Vois-tu, c'est un signe de Dieu sur un prêtre que le goût des âmes. Rappelle-toi cette belle page du panégyrique du Bienheureux Fourier (1); relis tout ce panégyrique, tu sentiras ton cœur te rendre un bon et bien consolant témoignage.

J'ai dit plusieurs fois déjà au P. Lacordaire ton souvenir affectueux; il me charge de te répondre qu'il t'aime, et j'ajoute que cela est vrai. Il me disait hier : « Si nous fondions

(1) Par le P. Lacordaire.

notre Port-Royal à Sorèze, Charles ne pourrait-il pas y venir? » Tu vois, mon cher, que nous sommes disputés par les grands hommes. Au demeurant, donnons-nous à Dieu.

Crois que tes lettres sont des joies bien vives dans ma retraite. Adieu, je t'embrasse.

Comment il faut arriver au sacerdoce.

Hyères, 8 décembre 1857.

Mon cher ami,

Ai-je besoin de te dire combien je suis occupé de toi et de tes prochains honneurs, combien aussi je sens vivement notre séparation? Dieu qui l'a voulue avait ses desseins. Sois donc dans une grande et absolue confiance. Le P. Gratry et moi, causant de toi aujourd'hui, nous disions mille choses qu'il ne convient pas de te redire, mais qui doivent mettre ton âme dans une douce et bienheureuse paix. Vois-tu, mon ami, la grande affaire est d'arriver au sacerdoce sans autre motif qu'un motif d'amour; par conséquent sans motif d'intérêt, d'ambition, de grandeurs terrestres. Or, cette pureté d'intention, je sais

combien elle est profonde en toi. C'est une immense sécurité pour le présent, une immense garantie pour l'avenir. Tu feras un très grand bien à une foule d'âmes et je te répète toujours ceci avec une sorte de *persuasion d'évidence* qui me rend moi-même heureux.

Tu me demandes si tu dois parler à ta première messe. Je suis fort embarrassé pour te donner un bon et sage conseil. Ce sont choses où il faut suivre sa seule inspiration. Je sais bien que l'on est toujours fort ému en ces circonstances si grandes, et par conséquent capable d'émouvoir, mais je me demande si la préoccupation inévitable de la parole publique n'ôte pas à la première messe quelque chose de son intime douceur. La parole est toujours la parole; elle exige une préparation, par conséquent un effort de mémoire, et puis un début impressionne par lui-même beaucoup. Enfin je t'avoue que je craindrais extrêmement pour moi d'avoir à prononcer une allocution quelconque en ce moment-là. Mais je te dis mon sentiment, et je comprends très bien que Notre-Seigneur puisse en mettre un autre en ton cœur. Ecoute sa voix et non la mienne. Suis ton inspiration. On réussit toujours en ces occurrences,

quand on se sent porté, soutenu, inspiré. C'est cela seul qu'il faut entendre.

Je suis content que l'offre de cette étole t'ait plu. Tu n'avais sans doute pas besoin de ce signe pour te souvenir de moi en ces grands jours, mais je suis heureux de penser que quelque chose de moi

. . . . . . .Quidquam
Dulce meum,

sera dans ce moment-là contre ta poitrine.

Quand entres-tu en retraite? Dis-moi les jours, les heures; je veux te suivre instant par instant. Il est bien clair que je passerai devant le Saint-Sacrement l'heure de ta première messe. Nous serons unis, autant que cette pauvre méchante terre le permet.

Cher ami, que puis-je te dire encore, si ce n'est courage, courage! je ne pense jamais à toi sans une immense consolation et une certitude évidente des desseins accomplis du Seigneur.

Que Dieu te soutienne donc, te bénisse, confirme ce qu'il a fait, et répande sur toi la plénitude de son esprit de sainteté.

Je t'embrasse tendrement aux pieds de Notre-Seigneur Jésus-Christ.

L'unité avec Dieu.

Hyères, 13 décembre 1857.

Mon bon Charles,

Cette lettre te trouvera en retraite. Je désire cependant que tu la lises. Je te l'écris vraiment aux pieds de Notre-Seigneur, et dans l'unique espoir que ce bon Maître voudra me permettre de te faire en ces jours solennels un peu de bien.

C'est avec une joie et une reconnaissance inexprimables, mon Charles, que je te vois arriver aux honneurs du sacerdoce. Jésus-Christ a tout bien fait. Nous arriverons tous deux, je l'espère, à ce but unique des désirs de toute notre vie, mais tu arrives le premier, et cela est juste.

Rappelle-toi le temps où notre amitié commençait, où nous marchions bien faiblement dans le chemin de la vie chrétienne. Vois-tu ces deux enfants, ignorants, légers, pleins de faiblesse et d'instabilité dans le bien? les vois-tu, livrés à tous les dangers d'une jeunesse très libre, lisant tout, parlant de tout, jugeant tout, à tort et à travers, sans expé-

rience, sans crainte du mal? C'est eux que Dieu prendra, c'est eux qu'il conduira par mille détours au but bien-aimé que tu touches déjà. Vois-tu cette main miséricordieuse et tendre qui dirige, invisible, chaque jour, chaque heure de leur vie, qui écarte les occasions de perte, qui écarte les conséquences de leurs fautes, qui écarte le doute, qui écarte les séductions de la vie, qui écarte la mort, et tout cela pour conduire ces deux misérables enfants à ce jour béni qui va se lever sur toi?

Cher ami, quel abîme de miséricorde! quel abîme d'amour : *O altitudo divitiarum!*

En face de telles grâces, que faire d'abord si ce n'est s'humilier profondément, front contre terre? De quelle bassesse Dieu nous a-t-il tirés, et pour quelles grandeurs! *de stercore erigens pauperem... ut collocet eum cum principibus populi sui.* Mais encore par quelles voies nous a-t-il conduits à ces grandeurs divines? Tout y est gratuit, tout y est tendre à l'excès, tout y est plus que paternel. Après l'humiliation, plus que l'humiliation : c'est donc l'amour qu'il faut dans nos cœurs, et l'amour dans sa vraie nature, dans son véritable instinct qui est l'unité par l'abandon.

Ah! je l'avoue, depuis quelque temps, c'est

la seule forme qu'ait revêtue ma vie intérieure avec Jésus-Christ, la seule que je t'exhorte à développer plus que jamais en toi : l'abandon, et par l'abandon l'unité. Pourquoi deux volontés? Pourquoi la volonté de l'époux, et une autre volonté, différente et discordante qui serait la volonté de l'épouse? Non. Ces deux n'en font plus qu'une. Elles sont deux, si l'on veut, puisqu'elles pouvaient vivre séparées et contraires, mais elles ne sont qu'une par la force de l'abandon que chacune a fait de tout soi-même à l'autre. Ah! comme Jésus nous offre l'exemple de cet abandon! Que ne nous donne-t-il pas? Que te refusera-t-il dans quelques jours? Il n'y a pas un moment du temps ou un lieu de l'espace, où tu n'aies le droit bientôt de *faire le corps du Seigneur,* selon l'étonnante hardiesse du langage de l'Église, *conficere corpus Domini.* Que refuser à un Dieu qui a aimé jusqu'à mourir, et qui éternise son abandon par miracle? Que retenir de soi? que réserver? encore une fois pourquoi deux? l'unité! lui la peut, lui la fera, il n'y a qu'à le laisser faire, *unum sint.*

Ainsi donc, Charles, jetons en ce moment dans ce cœur divin tous nos désirs, toutes nos espérances, tous nos projets, toutes nos

volontés. Non pour les perdre en ce qu'ils ont de juste et de salutaire pour notre bien et pour le bien des âmes, mais pour les retrouver en la sainte volonté du Maître, dans la forme que lui-même leur voudra donner. Pourquoi vouloir plutôt parler, ou plutôt écrire, ou plutôt administrer? ce n'est pas le temps de ces choix. Nous ne voulons qu'une chose : ce que le Maître adoré veut, pas autre chose. Le reste ne me regarde pas maintenant, je le veux ignorer. Je veux fermer les yeux, comme il plaît quelquefois aux enfants, quand lassés du chemin et sentant leur main dans la main de leur mère, ils ferment les yeux et ignorent tout au monde, si ce n'est qu'ils tiennent une main sûre et bien-aimée. Tenons cette main. Charles, ce matin même, à travers les ardents et brûlants désirs du sacerdoce que je ressens depuis ces temps derniers, un sentiment plus fort encore que ces désirs se faisait jour dans mon âme. Je sentais que je sacrifierais même cette joie des joies et cette raison unique de toute ma vie à la volonté contraire de notre Maître, et j'acceptais de mourir avant d'être monté à l'autel, bien que la mort, en ce moment, fût un sacrifice de mille vies, une douleur de mille morts. Oui, parce que le dernier mot,

c'est la volonté de Jésus à qui nous avons tout donné, parce qu'il n'y a rien à faire qu'à mettre notre volonté dans sa volonté, nos désirs dans son désir, tout nous-même en luï.

Achève, ami, achève pendant ces jours de faire entre toi et lui cette unité céleste! le ciel, au fait, le ciel lui-même ne sera que cette unité. Ah! qu'il achève, lui aussi, de faire ce qu'il a si généreusement commencé! *et nunc Domine confirma hoc quod operatus es in nobïs!* Qu'il te remplisse de paix, de calme, d'abandon, d'oubli de la terre. Que tout ce qui est d'ici-bas s'amoindrisse à tes yeux en ces saints jours, au point que tu cesses pour ainsi dire d'en apercevoir même les ombres; va à l'unité. Et puis, quand tu seras redescendu sur la terre, car le ciel n'est pas pour maintenant, souviens-toi de moi, ton frère; vois-moi, non plus à côté de toi, mais à tes pieds, et donne-moi cette bénédiction de Jésus-Christ, qui a passé par Pierre et par Paul, et par les apôtres, et qui va venir en tes mains. Courage, mon Charles! Malgré tout, je serai avec toi, puisque la peine de cette terre de séparation nous atteint cette fois cruellement. Mais ce n'est pas le temps de se plaindre, quand Dieu fait des prodiges

d'amour pour nous. Je suis à toi plus que jamais.

Que le Seigneur soit avec vous!

Hyères, 18 décembre 1857.

« Que le Seigneur soit avec vous! »

C'est la parole sacramentelle du diacre, la seule que j'aie le droit de t'adresser, mon bon ami et frère, devant les saints autels.

Je te l'adresse du moins dans toute la plénitude de mon cœur, et dans toute la profondeur que comportent ces saintes paroles.

Oui, que le Seigneur soit avec toi, cher frère! Avec toi ce matin, à l'autel de ta première messe, pour accepter tes promesses nuptiales, et répondre à tes serments immortels par cette réciprocité d'amour qui dépasse tout amour!

Avec toi pendant tout ce grand jour, pour maintenir en ton âme le parfum du céleste encens, et l'odeur du sacrifice qui a commencé, mais qui, Dieu merci, n'a point de fin!

Avec toi demain, pour te faire sentir que

les joies du Seigneur ont quelque chose de la perpétuité future, et qu'à la différence des joies de la terre, on peut les goûter toujours sans les épuiser jamais!

Avec toi bientôt, quand après les ivresses sacrées, tu sentiras qu'il s'agit d'être prêtre pour les hommes, et que tu descendras du Thabor pour aller à ceux qui souffrent, à ceux qui ignorent, à ceux qui ont faim et soif de la vraie lumière et de la vraie vie!

Avec toi dans tes chagrins pour te consoler! Avec toi dans tes joies pour les sanctifier! Avec toi dans tes désirs, pour les rendre féconds. *Memor sit omnis sacrificii tui, et holocaustum tuum pingue fiat!*

Avec toi, mon Charles, si tu es seul dans la vie; si notre amitié t'est ravie bientôt, si tu dois ne marcher qu'appuyé sur le bras du divin ami!

Avec toi jeune prêtre, avec toi vieilli dans les luttes du sacerdoce et dans le service de Dieu et des hommes!

Avec toi le jour de ta mort, qui ramènera sur tes lèvres, par la main d'un autre, ce même Jésus qui vient d'y être porté par tes mains tremblantes!

O ami! je réunis tout ce que mon cœur peut contenir de désirs heureux, de vœux!

d'espérances ; je réunis tout cela dans un seul vœu : *Que le Seigneur soit avec toi toujours!* Ce sera, ici-bas, la vie d'un saint prêtre ; un jour, ce sera le ciel.

Que le Seigneur soit avec toi !

Mon Charles, bénis-moi ! Je t'embrasse tendrement, et me sens avec toi pressé contre le cœur du divin Maître à jamais bien-aimé !

Les larmes du sacrifice.

Hyères, dimanche 20 décembre 1857.

Voici donc, Charles, ces grandes heures passées !

Mon Charles, j'aurais besoin de ton secours en ce moment, car je te confesse que j'ai été bien faible. Je pleure encore comme un enfant en t'écrivant cette lettre, et je crois que Dieu me pardonne ces larmes, parce que je sens qu'elles ne partent pas d'un cœur révolté contre la volonté du divin Maître.

Mais certainement, si j'avais prévu combien cette séparation me serait dure en ces

jours, je n'eusse pas été capable de l'accepter.

J'offre à Notre-Seigneur, pour ton bien à venir, mon Charles, et pour obtenir sur ta vie ses meilleures bénédictions, le chagrin que j'ai ressenti, la faiblesse qui s'est emparée de moi, la difficulté que j'ai trouvée à accepter ce sacrifice. Pauvre terre des séparations ! qu'elle contrarie durement nos cœurs !

Tu me raconteras, n'est-ce pas, dans tous leurs détails, tous ces jours, tout ce qu'ils ont été pour toi. J'ai un extrême désir de savoir les moindres circonstances.

Eugène te dira que j'ai été sur le point de partir. En dernière analyse, le seul sentiment qui m'ait retenu est une sorte de vague reproche que je sentais s'élever de ma conscience, comme si j'avais marché en sens contraire des desseins de Dieu et de sa volonté absolue. Je te l'ai déjà dit, depuis quelque temps, je suis devenu un peu *fataliste*.. L'habitude de n'être jamais sûr des jours les plus prochains, et de voir ma pauvre vie se distribuer sans ma participation, m'a rendu moins sûr de mes inspirations, plus soumis aux circonstances extérieures qui, la plupart du temps, mènent

les hommes. Est-ce un bien? est-ce un mal? Je ne sais. Du moins dans mon cœur, je crois obéir plus humblement à la main de Dieu, à cette main qui distribue les épreuves à côté des consolations. J'ai donc cru obéir, et je suis resté.

Maintenant, mon bon ami, que Notre-Seigneur fasse ce qu'il voudra de nos vies! Il nous apprend peu à peu l'esprit de sacrifice. Nous le connaissions fort peu jadis, ce me semble. Ne nous étonnons pas si les premières leçons trouvent trop de sensibilité dans nos cœurs. L'important est de ne pas lâcher pied, de demeurer fermement, inébranlablement unis à la volonté de Jésus-Christ, coûte que coûte, pour tout ce qu'il voudra, quoi que ce doive être.

Adieu, Charles. Tu es, depuis huit jours, dans toutes mes pensées. Prie pour moi à la messe de minuit, je ferai diacre à cette messe, dans notre belle église d'Hyères où le service de Dieu est bien fait, solennel et grave, et me console un peu de Saint-Sulpice. Adieu, je t'embrasse encore au déclin de ce grand jour que j'ai passé tout entier à prier Dieu pour toi, et à sentir combien je t'aime.

Travail et prière.

Hyères, 30 décembre 1857.

Mon cher ami,

Il faut absolument que tu me pardonnes l'extrême brièveté de mes lettres. J'ai tant à travailler dans ce moment, que je trouve à peine le temps d'écrire à mes oncles et parents pour le jour de l'an. Je termine presque l'article que l'on m'a demandé sur les Œuvres du P. Lacordaire, et j'ai voulu faire ce travail sans interrompre la suite de mes études théologiques. Je n'ai pu réaliser ce plan qu'en mettant à profit les moindres quarts d'heure, surtout depuis Noël. Tu as connu, cher ami, ce que c'est que d'être abasourdi de travail, aie donc quelque indulgence pour moi, et permets-moi de ne pas me priver de sommeil pour t'écrire de longues lettres.

J'espère que tu as reçu quelques roses que j'ai cueillies à Hyères pour les amis de Paris. Voilà qui doit vous paraître assez gracieux sous vos brouillards. Tu te plains de ta gorge; la mienne aussi est mauvaise, et depuis quelque temps, je souffre du cœur. Ce

climat est pour ainsi dire trop beau, trop excitant, trop ardent. Je comprends que des tempéraments épuisés y reprennent vie; mais quand on a déjà le sang vif, on passe à l'état de vin de champagne.

Je pense que tu n'as pas oublié nos conventions, particulièrement celle des *Complies*. Je te demande bien aussi de me nommer à Notre-Seigneur au *Memento* de la messe; rien de ce que tu feras pour moi ne sera perdu.

J'apprends tout à l'heure que le P. Gratry veut quitter Hyères demain matin. Ce départ me fait de la peine. Notre-Seigneur me voulait-il tout à fait seul?

Adieu, cher bon ami, je t'aime et t'embrasse tendrement.

ANNÉE 1858

La réconciliation du siècle avec l'Eglise (1).

Hyères, 22 janvier 1858.

Cher et excellent ami,

Tes intentions sont il me semble, selon Dieu, et je n'y regrette rien que la dispersion très probable d'une œuvre que nous avions jadis tant désirée. Laissons donc les choses aux mains de Celui qui nous mène, et qui, peut-être, saura nous rendre nos espérances.

Je n'ai pas besoin de te répéter que toute ma pensée, toute ma vie gravitent autour de ce grand jour déjà si proche de moi (2)! J'admire avec quelle rapidité le temps t'a apporté le couronnement de tes désirs, et

(1) Voir la préface des *Entretiens sur l'Eglise catholique*, p. xx et suivantes.
(2) Le jour de son ordination sacerdotale.

j'espère qu'il ne trahira pas les miens. Quels jours tu as connus! Quels jours se préparent pour moi! Voici maintenant la réalisation de tous nos rêves d'enfance et de jeunesse. Béni soit Dieu!

Charles, ce n'est pas tout que de recevoir, il faut donner, et je suis très préoccupé dans ce moment de ce que Dieu demande et attend de nous. C'est cette préoccupation qui m'avait rejeté aussi vivement vers nos désirs primitifs de réunion et de coopération.

Il est certain que la *réconciliation du siècle avec l'Eglise* sur le terrain des doctrines religieuses, politiques et sociales, doit être la grande œuvre de tout ce qui arrive maintenant au sacerdoce avec quelques dons d'intelligence et de foi. Ne serons-nous rien pour cette œuvre? Allons-nous abandonner absolument et sans retour ce plan d'une apologétique élevée, douce, intelligente, appropriée aux choses et aux hommes de notre temps, que nous avions tant de fois concertée? Dieu ne nous avait-il pas préparés à une telle entreprise en nous laissant d'abord grandir dans le monde, parmi les hommes du siècle, en nous donnant une éducation très libre, en mettant en nos cœurs des convictions très rares dans le clergé, très propres cependant

à calmer certaines haines, et, le jour venu, à désarmer bien des colères? Je crois que nous pouvions quelque chose dans ce sens. Nous nous complétions. Le groupe rompu, j'entreprendrai certainement de marcher seul, et de faire quelque chose dans ce but sacré qui était, si je ne me trompe, le vrai et seul but de notre première réunion. Mais qu'il y a de menaces dans ce mot de solitude, *væ soli!* Cela est vrai aussi des idées.

Pense à cela. Prie Dieu de t'éclairer. Prions beaucoup. Je pense que tu auras causé longuement avec le bon P. Gratry. J'ai reçu de lui des pages admirables sur la charité dans la controverse. Dis-lui que je veux lui répondre prochainement, mais que d'abord je pense à cet égard *absolument et invinciblement comme lui.* J'ai envoyé ces belles pages à Saint-Lô pour édifier un peu nos pauvres exilés (1).

Le *Correspondant* a mon travail sur le P. Lacordaire. J'ai mis là tout un programme de ce que je voudrais que nous fissions. Tout cela est sous ce titre : *Souvenirs de Notre-Dame* (2). C'est très sincère et très libre,

(1) Voir *Lettres de l'abbé Henri Perreyve*, 4[e] édition. Lettre du 29 novembre 1857, p. 302.
(2) Voir *Biographies et panégyriques*, p. 50.

comme toujours. Je pense qu'il ne faut écrire que selon son cœur. J'aurai prochainement, je pense, l'avis du conseil. Si l'on accepte, on m'enverra les épreuves, et après les avoir revues, je te les adresserai comme de coutume.

Adieu. Tout à toi très tendrement.

— « *Et qui diantre vous pousse à vous faire imprimer?* »

Hyères, 22 janvier 1858.

Cher ami,

Pas moyen de t'écrire plus long que ces deux mots. Ahurissement de travail absolu. Lettres obligées, arriérées de six mois, négligence apparente, mais trompeuse des amis de cœur; indulgence de ceux-ci et prochaine réparation. Voilà le programme de la situation; tu vois qu'elle est tendue.

Cher ami, veuille chercher dans saint Augustin, sermon IV sur l'Ascension, le passage dont voici la traduction : « Les premiers disciples ont vu Jésus-Christ, et ce qu'ils ont vu les a déterminés à croire ce qu'ils ne voyaient pas encore; ils ont vu la

tête et ils ont cru au corps, c'est-à-dire à l'Église universelle qui devait se former dans l'avenir. Nous, nous voyons le corps et nous croyons à la tête. La vue de Jésus-Christ ressuscité les soutenait et les faisait croire à l'Église; que la vue de l'Église nous soutienne et nous fasse croire à Jésus-Christ. »

Aie la bonté de me prendre le texte et de me l'envoyer sans retard. Je répondrai prochainement à ta bonne lettre.

Je ne crois pas que le *Correspondant* accepte mon article; un mot reçu de X... me le fait penser. Au reste, je m'en préoccupe fort peu. On me l'a demandé, et je l'ai fait de mon mieux, mais jamais je ne veux écrire autrement que je ne pense et que je ne sens. C'est une règle absolue. Car si vous n'écrivez pas honnêtement et sincèrement, « qui diantre vous pousse à vous faire imprimer (1)? »

Tu es de mon avis.

Dis au P. Gratry que je lui en veux d'avoir pu, un seul instant, me croire capable de penser autrement que lui sur le sujet de ses belles et admirables pages. Je lui en ai écrit il y a quelques jours; a-t-il reçu ma lettre?

Je t'embrasse tendrement.

(1) *Le Misanthrope*, acte Ier, scène IIe.

L'abandon à Dieu.

Hyères, 7 février 1858.

Mon bon Charles,

Je crains bien de t'avoir fait de la peine par mon silence. Mais tu ne m'en voudras plus quand tu sauras qu'il a été le plus involontaire du monde. J'ai été malade. Ce n'a été d'abord que la grippe, elle a cependant menacé de dégénérer en quelque chose de pis; mais on a pris le mal à temps, et maintenant je suis levé. Il me reste une grande fatigue et de l'épuisement. Il n'y a rien là qui doive étonner, car en l'absence du cher homœopathe, j'ai dû passer par les mains de la dure et rude médecine de nos pères : vésicatoire, sangsues, purgation, diète, etc. J'ai été soigné jour et nuit par une bonne sœur de charité qui m'a entouré de prévenances; elle vient de me quitter, ce qui m'a fait de la peine. M. de Jouffroy aussi a été bien bon, mais malheureusement nous sommes séparés l'un de l'autre (1). Au de-

(1) Voir *Biographies et panégyriques*, p. 112.

meurant, je n'ai point craché le sang, et c'est un point fort important pour moi. Dans peu de jours je serai complètement remis, s'il plaît à Dieu.

Le médecin me soutient et dit partout que j'ai eu une fluxion de poitrine; moi je soutiens que non, et je donne mes preuves. Mais à part cette petite dispute, il faut bien avouer que j'ai souffert passablement.

Pendant ces jours de souffrance, je me suis fait *une étude* de me mettre entre les mains de Dieu, et de ne vouloir absolument que sa volonté. D'abord, il y a dans cet abandon sans réserves une grande force de repos et de calme, qui aide même à la guérison; et puis c'est le seul sentiment qui soit raisonnable.

Ce sentiment d'abandon n'empêche pas qu'on n'ait au fond des inquiétudes, des plaintes, des frayeurs, parce qu'il nous est trop naturel de craindre la souffrance et la mort. Mais ce sont précisément ces inquiétudes et ces angoisses qu'il faut offrir, qu'il faut abandonner. Notre-Seigneur les a connues au jardin des Oliviers. Et puis Dieu lui-même nous aide à cette sage confiance.

Je me suis étonné moi-même cette fois de ne pas ressentir ces inquiétudes aussi vives qu'autrefois. Cependant j'étais seul, loin des

miens, et avec une fièvre bien forte; mais je n'ai pas quitté des mains mon crucifix, et je ne sais comment il se fait que je n'ai pas été vraiment ébranlé.

Cher ami Charles, voilà donc ce que Dieu a encore voulu. Obéissons. Tu sais que j'aurais aimé à t'avoir près de moi, toi, mon père, ma mère, ma bonne sœur; à quoi bon dire ces choses? C'est autrement que Dieu veut; que son saint nom soit béni! Ces épreuves-là fortifient le cœur quand on les accepte avec foi et amour. Aimons donc la volonté du divin Maître, Charles, aimons-la sans réserve, sans arrière-pensée, sans lâcheté, aimons-la dans la vie et dans la mort. Adieu, je t'embrasse tendrement.

Le salut pour l'Église de France.

Hyères, 22 février 1858.

Mon cher ami,

... Ce que tu me mandes de l'Oratoire me paraît un rêve. Je n'ai rien reçu de X., mais je vois par tes réflexions, qu'il s'agit de quelque nouvel Eldorado provisoirement situé à

Chaillot. Tu sais ce que vivent ces projets-là; dors donc tranquille... Le bon P. Gratry aura fait dans un an une philosophie complète en huit volumes pleins d'admirables choses; je tiens que voilà son œuvre. Il ne le croit pas, bien entendu, et rêve autre chose; c'est toujours ainsi... Laissons donc faire le temps qui mettra choses et hommes en demeure de s'expliquer clairement (1).

Je suis content de savoir que tu commences à être maître de toi dans la chaire. Je m'étonne de ton étonnement après ce qui t'a semblé un premier échec. Moi qui ne comprends jamais que tant de gens parviennent à porter *honnêtement* la parole publique parce que j'en sens, ou plutôt, que j'en pressens les effroyables difficultés, je t'ai au contraire admiré, pour être demeuré une demi-heure (en face d'un auditoire glacial) capable de parler. Tu verras que Dieu fera son œuvre en toi. J'y compte, et je m'apprête à t'entendre.

J'ai reçu avant-hier, du comité de rédaction, la nouvelle que mon article paraît dans le

(1) En effet, le P. Gratry poursuivait alors le rêve de constituer à l'aide de quelques prêtres ses amis, et de plusieurs familles chrétiennes, un village modèle, une sorte de type de ce que la religion pourrait pour le perfectionnement et pour le bonheur des hommes.

numéro de ce mois (1). Cet article est important pour moi. C'est tout un programme, et je vois que M. de Montalembert lui a prêté une certaine valeur. Il est inévitable que ces idées soulèvent une grande contradiction. Tu verras un peu autour de toi, et tu me diras l'effet produit. Je crois plus que jamais que là est le salut pour l'Église de France, et je sais que beaucoup d'évêques pensent ainsi. Allons donc courageusement, avec foi, humilité et piété, tenant le poste que notre Seigneur nous confie, et le défendant selon les convictions de notre conscience. Adieu. Je t'embrasse très tendrement.

Consolations pour la mort d'un père.

Hyères, 27 février 1858.

Pauvre ami,

Je t'embrasse tristement et tendrement.

J'embrasse ta mère avec une effusion plus que jamais filiale. J'embrasse notre bon et bien cher Adolphe.

(1) *Souvenirs de Notre-Dame.*

Je voudrais aujourd'hui être auprès de vous. Votre bon père avait fini sa destinée en ce monde, il était revenu à Dieu depuis plusieurs années déjà, il avait expié ses oublis de la religion par de cruelles souffrances saintement supportées; il avait vu Adolphe prêtre, il n'attendait plus, Charles, que de te voir monter à l'autel. Il t'a vu, il a reçu de tes mains le Seigneur Jésus-Christ, et après cela, il pouvait mourir.

Charles, je pressens tout ce qu'il doit y avoir de déchirant dans la mort d'un père... et cependant, singulière chose, au travers de ce douloureux malheur, je vous envie. Je vous envie tous deux, Adolphe et toi, parce qu'il m'est démontré que cette fin de vie si chrétienne est votre ouvrage.

Que de fois cette pensée est venue dans mon cœur en me rappelant les événements passés! Que de fois j'ai compris que tant de grâces avaient été accordées à vos vertus filiales, à ce déchirement de vos cœurs quand il fallut passer outre aux volontés que votre père lui-même devait désavouer plus tard, à cette constance ferme et tendre, qui vous fit obéir à Dieu, sans cesser d'aimer votre père comme les meilleurs des fils.

Il y a eu dans ce moment de votre vie quel-

que chose qui a tant plu au Seigneur, qu'il a répandu ses grâces avec une surabondance sans limites et sans mesure sur celui que vous aimiez.

Quelle consolation maintenant! Quel repos de cœur dans votre tristesse! je dirais presque quelle joie!

La mort explique bien des choses. Elle m'expliquerait, Charles, s'il en était besoin pour faire disparaître un regret de nos cœars, elle m'expliquerait pourquoi tu as été ordonné prêtre à Noël dernier, plutôt que moi. Il fallait, oui il fallait qu'il te vìt consacrer le corps et le sang de Jésus-Christ, et qu'en paraissant devant Dieu il pût lui dire : J'ai vu mes deux fils à l'autel, et je me suis plus réjoui, Seigneur, que je n'avais pleuré!

— Je te remercie tendrement, Charles, de ce que tu as tenté pour *nous*. Je ne sais pas les résultats; avec quelle impatience je les attends, et combien tu as rendu d'ardeur à mes prières! Merci. J'espère.

Cette lettre est pour votre bonne mère et pour Adolphe aussi. Je suis bien avec vous, et je prierai pour cette sainte âme; mais qu'elle en a peu besoin! cependant il faut toujours prier, je le sais.

Adieu. Que te dire encore? Hélas, Charles,

que fais-je ici? Je tâche de me remonter un peu pour cet hiver, de prendre quelques forces à dépenser pour le compte de Notre-Seigneur, et de laisser mes inquiétudes dans le cœur du bon Dieu; tu sais que ce n'est pas toujours facile. On a beau se raisonner et se dire que tout est bien, puisque tout est conduit par la main douce et sage du Seigneur, il y a cette pauvre nature qui se révolte toujours contre la souffrance, et n'en veut pas même entendre parler. Pour mon bien particulier, en même temps que pour celui des autres peut-être, j'ai écrit ici des méditations sur le chemin de la Croix. Cela m'occupe quand je ne lis pas, et j'y trouve une véritable consolation; tu verras cela au retour. Cela fera un petit volume, et je pense que je n'ai rien écrit qui fût davantage dans le sentiment vrai et sincèrement éprouvé.

J'ai lu déjà plusieurs fois les lettres de Bossuet. Qu'elles sont admirables! quelle sollicitude de cette grande âme pour de pauvres religieuses, et cela au milieu des grands dérangements de sa vie épiscopale, ou à Versailles! Comme il fait passer avant tout le soin des âmes! Quelle leçon pour ceux qui

tante de sa vie le premier recueil de *Lettres,* de la page 324 à la page 333, 4e édition.

ne sont pas Bossuet! Je ne les avais jamais lues de suite, et j'ai été bien édifié de cette lecture que je continuerai. Pour me distraire, je lis aussi les tragédies d'Eschyle et de Sophocle, et je suis stupéfait de leur beauté en même temps que honteux de n'avoir pas lu de tels chefs-d'œuvre jusqu'à ce jour. Mon Dieu! du temps! du temps!... Tu sais les tristes menaces que le docteur V. a dites à ma mère sur la santé de mon pauvre père. Cela m'a vivement impressionné. Prie pour lui avec nous. Enfin il a consenti à quelques soins. Adieu. Je t'aime tendrement, et je t'embrasse aux pieds de notre bon maître et Seigneur.

Prions bien pour notre ministère.

Les Eaux-Bonnes, 12 août 1858.

Mon cher ami,

Je te félicite sincèrement de ton sermon d'hier. J'en ai perdu quelque chose, mais cependant le gros, le *fort* de ton affaire m'est parvenu par-dessus la montagne verte, et ce

que j'en ai entendu m'a paru très bon. Courage! tu es dans ta voie, mon ami.

Là-dessus, repose-toi, et sache que nous sommes de méchantes haridelles que le bon Dieu, par pitié, attachera peut-être à quelque pauvre char-à-bancs faisant un petit service, et que tout ira cahin-caha aussi longtemps qu'il sera dans son bon plaisir. Qu'est-ce que cela fait, pourvu que nous lui amenions quelques âmes?

Les eaux, encore les eaux, toujours les eaux, voilà le fond de mes opinions actuelles sur la situation générale de la civilisation en Europe et aux Indes. Je tousse et je crache comme un vieux ci-devant; mais je reprends des forces, et j'ai bonne mine, dit-on, quand je ne l'ai pas mauvaise. Je m'efforce de manger, quoique sans grand appétit. Je crois que c'est une grande partie du traitement, et j'y veille. Je monte à cheval aussi, et cela me fait du bien. Enfin, j'ai sérieusement quelque espérance de rapporter à Paris une petite provision de bonne santé que je tâcherai de dépenser le plus à propos qu'il sera possible au service du bon Dieu. On me répète ici qu'un exercice modéré de la voix pourrait m'être utile dans l'état actuel.

Je suis content de savoir Adolphe à Paris,

pour toi et pour lui. J'espère vous y trouver à la fin de ce mois, et y avoir quelques bonnes causeries sérieuses, dont mon âge et mes habitudes très calmées me font maintenant un véritable besoin. J'ai achevé le petit opuscule dont je te parlais, et tu le verras. Je dis la messe maintenant à une heure régulière et commode. Prions bien pour notre ministère pendant cette neuvaine. Je serai le jour de la fête au pèlerinage de Bétharram où je prierai énergiquement pour tous les malades qui attendent leur guérison du Seigneur, ou du moins la sagesse d'accepter et d'aimer sa volonté.

La fin de ma saison approche. Je tousse toujours un peu. J'ai eu hier *cinquante-sept ans et quatre mois*... juste. O aimable jeunesse!

Pauvre ami, comme tu as raison de dire qu'il faut abandonner ces misérables carcasses entre les mains du bon Dieu qui en tirera ce qu'il voudra pour son service.

Adieu. Je t'embrasse tendrement.

Fiat voluntas tua!

Les Eaux-Bonnes. 23 août 1858.

Mon cher ami,

Il faut tenir aussi fermement que je le fais pour l'existence de Dieu et la sagesse de sa Providence, pour n'être point ébranlé par le nouveau coup qui t'envoie au Mont-Dore pendant que je suis aux Eaux-Bonnes. Tu es donc toujours souffrant? Qu'est-ce que les eaux du Mont-Dore? Pour combien de temps es-tu là? Quand nous reverrons-nous? Où? Qui est-ce qui a décidé tout ceci du jour au lendemain? Pourquoi maintenant plutôt qu'au mois de juillet quand je t'en ai parlé? — Amen, fermons les yeux.

Il est vrai, cher ami, que j'avais espéré te retrouver à Montmorency, et y avoir avec toi quelques bonnes causeries comme Dieu les a jadis faites entre nous deux. Ce plaisir, le plus pur et le meilleur qu'on puisse goûter en ce monde, nous sera-t-il absolument interdit?

Je pars demain matin des Eaux-Bonnes, et je vais à Pau. Je gagne de là Toulouse et

Sorèze. J'étais fort invité ailleurs, mais Sorèze est si fort qu'il a tout emporté; je crois que tu me donnes raison. Au reste, le P. Lacordaire quitte lui-même Sorèze le 4 septembre et se rend à Flavigny. Il se peut que je fasse le voyage avec lui.

Pauvre Charles, combien je voudrais au lieu de t'écrire et de t'envoyer les signes de notre amitié glacés dans ces tristes feuilles, combien je voudrais être auprès de toi, t'embrasser, te dire les vraies bonnes choses qui font du bien entre amis et qui consolent dans les temps de tristesse et d'ennui! C'est toi qui as dû remplir ce beau rôle à mon égard jusqu'à présent; mais si, à ton tour, tu deviens souffreteux, je devrai aussi devenir garde-malade et ange consolateur. Dieu veuille que je n'en sois pas trop indigne!

De quel cœur j'ai prié pour toi le 15 août à Bétharram! Il me semble que Notre-Seigneur et sa sainte mère nous ont entendus. Courage, ami! Nous allons nous retrouver dans quelques jours, et nous aurons peut-être un peu de bon repos de cœur entre deux séparations... *Fiat voluntas tua! Domine!* Adieu, je t'embrasse tendrement au pied du saint autel.

ANNÉE 1859

Donnons tout ce que Jésus demande.

Paris, 16 février 1859.

Bien cher ami,

Ce que tu viens de m'écrire m'a fait une peine difficile à exprimer. Je sens pour la première fois aussi profondément qu'elle le mérite la gravité de l'épreuve que Notre-Seigneur t'envoie; mais je sens plus fortement encore que Dieu t'aime, et que tu feras beaucoup de bien à beaucoup d'âmes qui t'attendent, et sont liées à ta destinée par les rapports d'une préélection divine. Quand viendra ton heure? Je ne le sais, et mon tort est souvent de vouloir la devancer par impatience.

Dieu te fait en ce moment l'étrange proposition qu'il fait, je crois, toujours aux âmes

dont il veut se servir beaucoup. — Mon enfant, consens-tu à n'être absolument rien? — Oui, Seigneur. — Alors viens, *pasce agnos meos... super multa te constituam... duc in altum...* et toutes les autres paroles qui récompensent l'absolu don de tout et de soi-même.

Ah! courage, Charles! Perdons-nous! Perdons-nous! tu vois bien ce que c'est que la vie... Donnons tout ce que Jésus demande, puisqu'il en fait la condition de toute fécondité sur la terre et de tout bonheur au ciel. J'ai le cœur plein de ces sentiments. Amen! Souffrons. Amen! Travaillons, ne faisons rien, le silence, la parole, la maladie, la force, la gloire, la honte, la vie, la mort... Amen! amen! amen!

Servi inutiles sumus.

La Roche, 30 juin 1859.

Quoi de nouveau, très cher ami? Rien, je pense, car je le saurais.

Comment s'est terminée la retraite, et la première communion de tes enfants? Je m'y

intéresse, crois-le bien, comme tu t'es intéressé à ma retraite de Stanislas.

Si tu as vu s'éloigner de toi le projet d'aller en Italie, je comprends tes regrets, et bien que je t'aie parlé sincèrement, j'ai eu quelque remords de priver peut-être de pauvres âmes là-bas du bien que tu leur ferais certainement. Que Dieu voie tout cela, et qu'il t'inspire pour sa plus grande gloire!

J'ai vu mieux, et plus souvent que d'autres, ce qu'il y a de peine à sacrifier de généreux désirs. C'est la plus lourde des croix. Mais je pense toujours au bien assuré, considérable, que tu feras aux âmes dans l'avenir, et, te voyant très réellement fatigué maintenant, je voudrais pour toi des années de ménagements, au lieu de choses violentes et d'entreprises hasardées. Tu n'as pas fait peu de chose cet hiver, plusieurs prédications, deux retraites, c'est plus que beaucoup de saints religieux. Il ne faut pas dire : *Servi inutiles sumus,* dans le sens du découragement et du reproche à la Providence, mais dans le sens de l'humilité.

Je t'embrasse tendrement.

Le P. Lacordaire.

Paris, 2 septembre 1859.

Mon bon Charles,

J'ai voulu attendre l'arrivée du P. Lacordaire et ma première visite avant de t'écrire, afin de t'envoyer les nouvelles et les tendres amitiés de cet excellent Père. Il est à Paris depuis hier seulement, fort et jeune comme tu le connais, ayant chaque jour environ trente lettres à lire et quinze à répondre, gouvernant tout son Ordre, fondant des maisons, dirigeant l'école de Sorèze, sollicité par l'Académie, méditant des livres, écrivant de fameux articles au *Correspondant;* courageusement libéral plus que jamais, réformant l'Église, et un saint homme par-dessus le marché. Tire-toi de là. Il est avec tout cela le plus tendre des amis, a du temps à dépenser, range sa table sur laquelle on ne voit ni une plume, ni une feuille de papier posée de travers, et souffle sur le bord de son pupitre quand il y a un grain de poussière. Mon ami, voilà comment on devient un grand homme. Avis au groupe!

Ce Père magnifique t'aime beaucoup, et m'a souvent parlé de toi. Il reste à Paris cinq jours pour faire le travail d'un mois, et sait d'avance à quel jour et à quelle heure il rentrera dans sa chambre à Sorèze, après avoir achevé sa tournée provinciale. Il veut m'emmener à Sorèze où il me nomme aumônier de l'école, avec des appointements, logé, nourri, etc. Il n'y a qu'à Sorèze qu'on peut vivre, Paris est un cul-de-sac, etc.

Faut-il te parler de ce pauvre panégyrique de saint Louis que j'ai prononcé entre deux vésicatoires, devant une pension de jeunes orphelines, sourdes et muettes, qui ouvraient des yeux impayables en m'entendant dire « le sire de Joinville »? Il n'y avait qu'un homme là. Il est vrai qu'il en valait cent... C'était Adolphe, Je demande pardon à cet excellent ami de l'odieux ennui que je lui ai causé, m'étant ennuyé moi-même en chaire par ma propre parole, et n'ayant d'ailleurs presque pas dit le panégyrique que j'avais écrit, tant je soupçonnais peu d'avoir à prêcher ce grand saint et ce grand roi à ces douces petites béguines. Voilà pour mes hauts faits oratoires (1).

(1) Voir *Biographies et panégyriques*.

Et toi Charles? et toi Adolphe? Combien de fois avez-vous déjà prêché aux marchandes de poissons de Villers, et aux vieux *crabes* qui ont la superstition d'aller encore à la messe le dimanche matin, quand le vent leur a permis de rentrer avec la marée du samedi soir? Bon public, et plus attachant cent fois que les belles dames de Saint-Louis-d'Antin!

Nagez-vous? M. X., chez qui je suis allé dîner avant-hier à Saint-Germain, me disait : « Quand on nage, tout consiste à se ramasser et à s'étendre. » Faites cela, et vous irez bien à l'eau, si ce n'est à l'Institut. Il m'a raconté qu'à l'une des dernières séances de l'Académie des sciences morales, M. Renan s'est fait éreinter à propos d'un travail qu'il a lu sur le monothéisme chez les races sémitiques. Tout le monde lui est tombé dessus, qui au nom de la métaphysique, qui au nom de la linguistique, de l'histoire, de la science hébraïque, etc. M. Renan suait et soufflait... Ç'a été, dit-on, une vraie déconfiture, à laquelle chacun apportait, je pense, sa petite rancune contre la réputation surfaite de ce grand critique.

Voilà la chronique, cher petit. Adieu. Mille tendres respects à votre bonne mère. Je vous embrasse de tout cœur.

Ma vraie vocation.

Montmorency, 19 septembre 1859.

Mon cher ami,

Je reçois une lettre du P. Gratry qui me mande comme quoi il vous a écrit une superbe lettre où toute espèce de choses se trouve, et que je dois lire. Envoyez-moi de grâce cette proclamation. Je pense qu'elle renferme quelque noble appel aux armes, ou plutôt au génie, adressé au groupe; quelque décisive sommation d'être de grands écrivains; quelque bonne excommunication contre les traîtres qui se laissent cristalliser, fossilifier dans le fond d'un pauvre vicariat. — Donne donc au plus vite!

Tu as raison de dire, Charles, que je veux défendre ce que je crois être ma vraie vocation. C'est à ce point de vue que je me place pour juger tout ce qui m'arrive, et si j'avais cru la position qui m'est faite incompatible avec l'étude, je l'eusse immédiatement refusée. Mais je ne le crois point. Je me sens plutôt fatigué d'un excès de liberté extérieure et d'un manque d'aliment à mon activité, qui depuis cinq ou six ans a jeté trop de vague et d'indécision dans ma vie. Quand on a des

heures à perdre et qu'on les perd, comme je l'ai fait pendant deux ans, sur les ruines du Palatin ou sous les voûtes du Colisée, il n'y a encore que demi-mal; mais il est moins sublime de flâner sous les galeries de l'Odéon, et c'est ce que j'ai un peu senti cette année depuis que mes fonctions ont cessé à Sainte-Clotilde. Je ne crains donc pas d'avoir quelque chose à faire, une règle à suivre, une *gêne,* si tu le veux, à subir en dehors de la liberté de mon cabinet. Je m'aperçois que dans le monde ce mélange de vie extérieurement active et intérieurement studieuse est un mélange fécond. Après tout, un professeur à la Sorbonne a un cours à faire et des examens à surveiller. Peu de savants vivent chez eux comme des alchimistes, et d'ailleurs je n'ai point ce tempérament de bouquin absolu. A force de recueillement et de méditation sur la recherche de la pierre philosophale, je sens que je m'endormirais... Il faut prendre les gens comme ils sont.

Je suis donc assez décidé, et même assez disposé par mes goûts actuels, à me laisser donner une part de vie active, pourvu qu'elle soit très restreinte, ainsi qu'on me le promet. On peut se demander s'il n'est peut-être pas bon pour un prêtre de savoir baptiser

et administrer les sacrements. Quand je ne ferais que passer quelques mois à *l'Ecole d'application*, je ne crois pas que j'eusse plus tard à le regretter. Au demeurant, j'ai des projets de travail; je sais ce que je veux faire. Avant le mois de janvier 1860, je veux avoir passé mon examen de licence en théologie, publié la fin de mon travail sur les Évangiles, et une étude sur les écrits d'Alfred Tonnellé, qui sera le cinquième chapitre d'un volume que j'intitulerai dans dix ans : *Biographies chrétiennes*. Si j'ai fait cela, je serai content.

Tu vois bien que je me défends. C'est que je me sens attaqué dans le *groupe* (1). Tu ne saurais croire combien je suis fatigué de ces infinis tiraillements. Le P. Lacordaire me déclarait qu'il n'y avait de salut pour moi qu'à Sorèze. Pour le P. Gratry, c'est à Clamart, ou à Bellevue. En bonne conscience, j'en perdrais la tète si j'y voulais entendre. Je n'ai ni voulu ni demandé Saint-Thomas-d'Aquin; le cardinal me l'a donné, je m'y tiens jusqu'à évidence de l'incompatibilité de cette charge avec *mes fonctions de grand homme;* et sur ce, cher ami, je t'embrasse.

(1) Le P. Gratry avait coutume de désigner ainsi la réunion de quelques amis et élèves, décidés à travailler ensemble sous sa direction.

ANNÉE 1860

J'avais besoin de souffrir.

Le Perray, 16 juin 1860.

Mon très cher ami,

Que de lettres d'affaires, fades et ennuyeuses, j'ai écrites depuis ton départ, me réservant toujours de trouver une bonne heure sérieuse pour notre amitié! Cette heure n'est pas venue à Paris, mais à peine arrivé au Perray, je la trouve dans le calme subit que donne la campagne. J'ai été souffrant, et je le suis encore. Ma douleur de côté est devenue plus forte, et m'a tenu pendant plusieurs jours dans les drogues et les remèdes. Quand j'ai été bien convaincu qu'il ne s'agissait que d'une douleur rhumatismale et névralgique, j'ai pris mon parti de souffrir, et je suis venu respirer du moins un peu de bon air « vivant et électrisé », comme dit le P. Gratry.

Pendant les jours que j'ai passés à la chambre, j'ai souvent regretté ton absence et les bonnes choses que tu m'aurais dites pour m'encourager. A vrai dire, j'avais besoin de souffrir, après cet hiver tout entier donné à l'action extérieure et au monde. La maladie est merveilleuse pour reprendre l'homme en sous-œuvre, le ramener à des impressions plus graves, et surtout à Dieu qu'on ne trouve jamais mieux que dans le sacrifice. J'ai tâché de profiter de cette retraite que m'ont prêchée mes rhumatismes, et de revenir au sage et au vrai. Maintenant encore, je suis fort éclopé ; je t'écris spécialement après une nuit très mauvaise et de violentes douleurs de cœur. Cet état ne laisse pas de m'embarrasser et de me gêner beaucoup à la veille de passer mes thèses.

. . . .

Grandes vertus du P. Lacordaire.

Rennes-les-Bains, 8 juillet 1860.

... Laissons-moi, s'il te plaît, cher ami, et parlons de notre grand, de notre bien-aimé

Père. Il va mieux. Encore un peu d'enflure à une jambe, un peu de maigreur, de l'essoufflement en montant, peu d'appétit, mais un retour de forces, un retour de couleurs et l'œil bon. Il se soigne sagement. J'ai noué des relations diplomatiques très sérieuses avec le cuisinier qui nous nourrit, et depuis que j'ai fait briller à ses yeux l'annexion de quelques pièces de cinq francs à sa bourse, nous avons un régime plus convenable.

Le Père est toujours admirablement jeune d'esprit, brillant, étincelant, étourdissant. Ne pouvant plus tenir ce matin au régime des eaux, il a dit solennellement au déjeuner : « Mon ami, j'entends ce soir avoir à mon dîner une salade, — oui, une salade! » Ceci prononcé avec la gravité prodigieuse que tu sais, d'un ton de proconsul prononçant l'arrêt de mort de cent honnêtes gens; il est toujours magnifique.

Mais pour ne plus rire ni plaisanter, je te dirai très véritablement, cher ami, qu'il est de plus en plus admirable d'esprit de Dieu, de régularité dans sa vie religieuse, d'amour de Jésus-Christ et de l'Église. Jamais encore je n'avais pénétré comme je viens de le faire dans l'intérieur de sa vie spirituelle. Quelle foi! quelle fermeté dans le devoir! quelle

fixité dans le bien! quel éloignement de toute faiblesse sensuelle et de tout accommodement avec les moindres défaillances de la volonté à cet égard! quelle intégrité de chasteté! quelle sévérité sur ces sujets! quelle hauteur comme inaccessible désormais aux tentations! Je le regarde avec une sorte d'étonnement et de surprise autant que d'admiration, et j'en reviens toujours à dire que c'est pour moi le type le plus parfait de *grandeur* que j'aie jamais vu en ce monde.

J'ai dit au Père vos tendres souvenirs, et lui ai souvent parlé de toi. Il t'aime bien particulièrement et le dit toujours avec effusion. Priez pour lui. Je serai à Sorèze le 14 ou le 15 pour sa fête; écris-moi là. Je t'embrasse tendrement et comme mon frère.

La « Journée des malades ». — Abd-el-Kader en Syrie.

Les Eaux-Bonnes, 8 août 1860.

Mon bon Charles,

Je te remercie de la lettre affectueuse et aimable que tu m'as écrite. Elle m'apprend que vous avez loué une petite maison à

Montmorency; rien ne pouvait m'être plus agréable. Je compte être à Paris le 1er ou le 2 septembre, et commencer alors la villégiature pacifique et calme des environs de Paris. J'aurai à travailler; je voudrais achever d'écrire le petit livre que j'ai en tête, et je compte à cet égard sur les bonnes matinées de la campagne. Je ne compte pas moins sur de longs entretiens avec toi, car ce *livre des malades* (1) te trouve malheureusement compétent et entendu dans son triste sujet. Il est donc vrai que tu souffres toujours de la tête, et que l'amélioration décisive ne s'est pas fait encore sentir? Quel ennui et quelle tristesse! La moindre patience et la moindre résignation te compteront assurément pour les plus héroïques vertus, car je sens combien cette inaction prolongée doit avoir d'amertume pour toi. J'espère encore que le frais repos des commencements de l'automne t'apportera un réel soulagement.

Je pense que tu es, comme tout le monde, sous le coup des désolantes affaires de Syrie. La conduite d'Abd-el-Kader est admirable. Quel exemple de tolérance religieuse et d'es-

(1) La *Journée des Malades,* publiée au mois de décembre de la même année.

prit fraternel il nous donne! C'est une preuve singulière du progrès moral accompli dans les nobles âmes de nos jours, dans celles qu'aucun fanatisme ne défigure ni ne déprave. L'avenir est là, l'avenir religieux du monde est dans cette charité intelligente et active qui persuadera aux hommes de se défendre mutuellement et de s'aimer malgré la différence des religions. La vérité chrétienne et catholique trouvera dans cette haute et libérale charité ses plus assurés triomphes, et tout le monde sent parfaitement que, par sa belle conduite, Abd-el-Kader s'est bien approché du christianisme. Nous assistons à de grands et étranges spectacles, destinés à en voir de plus étranges et de plus grands encore.

Je vais bien. En preuve de ceci, je puis te dire que j'ai fait hier *quinze lieues* à cheval, dont dix au moins grand trot et galop. Aujourd'hui, j'ai les jambes comme en bois, mais rien autre. Je te demande un souvenir bien spécial, que je te promets aussi, le 15 août, fête de Notre-Dame, en souvenir d'une vieille et excellente habitude.

Je t'embrasse tendrement.

Les leçons de la souffrance.

Paris, 29 décembre 1860.

Bien cher ami,

Je t'embrasse tendrement pour ce commencement d'année. Tu sais bien ce que je te souhaite : la force de travailler à l'œuvre de Dieu au gré de tes désirs. Cher ami, croyons avec courage que cette grâce ne te sera pas refusée. Je vois que tu es encore souffrant et triste de cet état de douloureuse impuissance où te maintient si longtemps la main de la Providence. Il est certain que c'est une épreuve longue, cruelle, et au regard humain fort inexplicable. Je crois toujours que c'est une préparation. Il ne peut être dans les desseins de Dieu que seul de la petite famille qu'il a réunie et bénie pour son service, tu ne puisses travailler à procurer sa gloire et son règne. Je persiste invinciblement à chercher dans tes épreuves actuelles les éléments, et par conséquent les *commencements* d'un bien plus important que tu feras plus

tard. Sans doute Dieu a vu que tu n'avais pas encore souffert, j'entends sérieusement, longuement, avec le cortège d'ennui, d'incertitude, de questions insolubles et sans fond qu'apporte une longue maladie. Or, il est certain que ceci manque à un prêtre. On est étonné soi-même, quand on a connu cet état de souffrance prolongé, de voir combien on y apprend de choses; et non seulement à l'égard des souffrances physiques, mais même à l'égard des misères morales, des faiblesses, des défaillances.

On devient indulgent, compatissant, doux, respectueux pour les souffrances des hommes, et l'on ne s'étonne plus de les voir si faibles, quand on se rappelle par quelles faiblesses et quels découragements soi-même on a passé.

Je crois que c'est tout ceci que Dieu t'apprend en ce moment. La leçon vaut 20 francs le cachet, mon bon Charles; tâche de la recevoir avec soumission, et surtout forte et invincible espérance.

Prions les uns pour les autres. J'ai été bien fatigué la semaine dernière après ces excès de travail. Je suis remis maintenant à peu près, et je vais commencer mes conférences. Que Dieu bénisse ces premiers efforts! Je

vous enverrai vos étrennes la semaine prochaine; elles sont un peu tristes, mais je n'ai rien de mieux à vous offrir que ce résultat de mes méditations, de mon travail, et surtout de mes peines passées.

Adieu, et tendrement à toi.

ANNÉE 1861

Heureuse nouvelle.

Paris, 16 janvier 1861.

Mon cher ami,

Cette lettre est pour toi seul. Elle te portera une bonne et heureuse nouvelle. Profitant d'une amélioration considérable dans la santé de mon père, je lui ai parlé fortement de la reconnaissance qu'il devait à Dieu et de son retour définitif à la pratique de la religion. J'ai été entendu et accepté, mon père m'a nommé un prêtre qu'il veut bien voir; il m'a même manifesté le désir d'aller le trouver lui-même « pour ne point paraître faire une telle action par crainte de la mort ou affaiblissement maladif ». Ai-je besoin de te dire quel monde de pensées consolantes et heureuses une telle assurance m'a donné?

Tout n'est pas fini; mais c'est énorme qu'un tel commencement. Il me semble que Dieu aura pitié d'une si grande bonne volonté, et qu'il daignera faire le reste. Je te demande de ferventes prières d'abord, et ensuite le secret. Il m'a semblé impossible de ne pas te dire à toi cette joie si profonde, à toi qui as été le confident de mes inquiétudes si vives encore et si récentes. Obtenons de Dieu la consommation d'un si grand ouvrage, et je ne sais plus en vérité quel grand désir j'aurai sur la terre. Mon père va mieux, mais la maladie n'a pas encore disparu complètement. Elle s'annonçait grave au début. Nous avons maintenant plus que des espérances.

Que te dire après cela? Je vais bien, malgré l'accablement presque progressif de mes occupations. Le P. Lacordaire est ici en ce moment, il va bien. Son discours et sa réception à l'Académie m'occupent davantage en vérité que s'il s'agissait de mes propres affaires. Je t'en dirais long si je n'avais promis le silence. Tout ceci ferait d'*intéressants mémoires,* si j'avais le temps d'écrire ma vie, mais je n'ai même pas le temps de la vivre.

Adieu. Je t'aime, et je pense très constam-

ment à toi. Écris-moi donc, et ne calcule pas pharisaïquement mes pages et mes lignes.

Je t'embrasse.

L'accablement du travail.

Paris, 8 février 1861.

Je souffre en vérité, mon bon Charles, de la nullité désespérante de notre correspondance. Je suis de plus en plus accablé d'occupations et de travail, collège (1), conférences, articles de revues, la thèse de doctorat qui est le fonds, quelques confessions, mes parents, le bréviaire... en voilà assez pour n'avoir plus le temps de jouir de ses meilleures amitiés. A bien prendre les choses, il faut en remercier Dieu jusqu'au jour où nous devrons encore le remercier dans la tribulation et le retour de l'épreuve. En attendant, travaillons, selon la belle devise de Marc-Aurèle : *laboremus*. Nos affaires du collège vont bien. On me dit que les jeunes gens ont du goût pour moi, et il me semble qu'ils le

(1) Le collège Saint-Louis, où il venait d'être nommé second aumônier.

témoignent par leur excellente tenue à mes conférences. Le moins bon de tout ce monde-là est *moi*. Je le reconnais tous les jours. J'ai cent défauts ridicules et contradictoires, et de l'inégalité dans le caractère, ce dont je souffre heureusement seul, puisque je vis seul. Il faudrait noyer tout cela dans l'amour de Dieu. Hélas! et je suis à peine aux premiers bords de cet océan! Prie pour moi. Eugène va bien. Mon père est remis. Tous les nôtres t'aiment, et moi, je ne te le dis même plus.

Cher ami, reviens!

Actions de grâces.

Paris, 7 mars 1861.

Mon cher ami,

Je t'embrasse tendrement, avec l'assurance que je prie souvent pour toi, surtout au saint autel, pour que Dieu bénisse ta parole et te récompense par un bien réel, visible, qui te ranime, t'encourage et te console.

Cher ami, que faisons-nous en ce monde, si nous ne faisons pas de notre mieux l'œuvre

de Notre-Seigneur? A quoi bon tant de travaux, tant de fatigues, tant d'épuisement de forces, si tout cela frappe l'air et n'y laisse pas même un sillon, *quasi aerem verberans* (1)?

Pour moi, quand je sens l'extrême fatigue de ces agitations, j'ai plus besoin que jamais de mettre du moins cette fatigue aux pieds du Maître et de la lui offrir. Telle quelle, mêlée de vanité, mêlée de lâcheté, il l'accepte et la garde pour le jour de la couronne.

Cher ami, grande joie du côté de mon père! Il a fait le pas décisif, il s'est confessé, simplement, naturellement, et nous l'a dit avec un bonheur calme et solide. Si nous ne savions comment Dieu sait achever ses plus grands ouvrages, il y aurait lieu de s'étonner, tant le passage de l'abîme a été fait sans luttes, sans troubles, en paix et en facilité tout heureuse. Quel mystère! On ne sait qu'admirer davantage! Quoi de plus prodigieux et de plus impossible que cette démarche d'un homme qui passe du temps à l'éternité? Quoi de plus simple aussi et de plus facile, une fois que Dieu a bien voulu mettre la main sur une âme et la porter dans

(1) *I, Cor.*, x, 26.

sa marche? Voilà les abîmes du cœur éternel : *quœ sit latitudo, et longitudo, et sublimitas, et profundum* (1). Tu rendras grâce avec nous. Si tu te rappelles quelles étaient mes inquiétudes, et le sujet même de notre dernière conversation la veille de ton départ, tu comprendras ma joie et ma reconnaissance.

Adieu. Tu fais ce qu'a fait le P. de Ravignan avant de prêcher à Notre-Dame : *un carême caché*. Gagne là des mérites qui te feront plus tard convertir des rois et des empereurs, s'il y a encore des empereurs plus tard... ce qu'à Dieu ne plaise!

Je t'embrasse.

« *Travaillons ensemble.* »

Paris, 21 mars 1861.

Mon cher ami,

Puisqu'on n'a plus le temps de s'écrire et que d'ailleurs le temps approche où, Dieu merci, l'on va se retrouver, je veux seule-

(1) *Ephés.*, III, 18.

ment te demander de mettre en commun nos pauvres travaux et nos fatigues de la semaine sainte, priant Dieu de les bénir et de les faire fructifier l'un par l'autre.

Envoie-moi seulement l'énoncé exact de ce que tu fais : je tiens à savoir quand tu *fais feu*.

Pour moi, mon travail n'est pas bien compliqué cette année. Nos confessions du collège (et ceci a été une rude besogne), seront terminées le dimanche des Rameaux. Le soir, j'ouvre une retraite pour les jeunes gens à Saint-Thomas d'Aquin. Le vendredi saint, je prêche la passion à l'église des Carmes.

Je passerai probablement la semaine de Pâques à Tours, mais je serai revenu le dimanche de Quasimodo, puisque je prêche le lendemain à Notre-Dame.

Dis à X. de ne pas aller à Hyères. Il ne sait donc pas qu'en ce moment on quitte Hyères et la côte de Marseille à Nice, à cause des affreux vents de printemps qui transportent à 1,200 pieds en l'air, et plus haut, des montagnes de sable, qu'ils font pénétrer de gré ou de force dans les poumons des malades? C'est ce que le P. Gratry appelait énergiquement : « Respirer des pavés. »

Hyères est admirable en décembre, janvier, février encore, mais les choses se gâtent déjà. Mars est mauvais, fin mars horrible, et commencement d'avril mortel. Voilà de l'histoire.

Surtout prions l'un pour l'autre, et travaillons ensemble. Je suis assez fatigué de la poitrine. J'ai de drôles de bronches, irritées et toussantes, mais ce n'est plus le temps d'y regarder de trop près. Au revoir, cher enfant, courage et bon espoir!

La vallée de Luchon.

Les Eaux-Bonnes, 31 juillet 1861.

Mon bon Charles,

Imagine-toi que je vous avais écrit, à toi et à Eugène, une lettre merveilleuse en quittant Sorèze, pour vous dire que le P. Lacordaire allait prendre les bains de mer à Arcachon, et vous *sommer* de venir l'y joindre et m'y trouver du même coup. Mais voilà que, la veille de mon départ de Sorèze, le Père a changé d'avis. J'ai retenu mes lettres, je les

garde tristement, et j'ai renoncé au plaisir de cette charmante réunion.

Me voici donc aux Eaux-Bonnes, après un admirable voyage à Luchon. Je viens de passer huit jours à cheval dans les plus belles montagnes du monde. Je croyais connaître les Pyrénées; j'en connaissais les antichambres et les portes; mais il faut aller dans la vallée de Luchon pour pénétrer dans la haute montagne et voir les vraies beautés des Pyrénées. Je suis ravi. Tout me semble plat et pelé maintenant. Voilà l'inconvénient des belles choses.

Je vais beaucoup mieux en ce moment. Combien je voudrais savoir qu'il en est de même pour toi, et que tu souffres moins de la tête qu'à mon départ! Si le P. Gratry est à l'Oratoire, je te charge de lui dire mes plus respectueuses tendresses, et aussi que je travaille à mon *devoir de vacances*.

Au reste, il doit savoir que ce devoir-là se rejette toujours un peu vers la fin, et qu'on l'*enlève* d'ordinaire dans la quinzaine qui précède la rentrée. C'est ce que je pense faire. Je ne sais ce que vaudra ce petit écrit, et je suis le plus disposé du monde à le sacrifier sur vos conseils.

Que feras-tu de tes vacances? Ne pour-

rais-tu venir à Arcachon avec Eugène et moi? Mais je n'ose presque insister à cause de ta bonne mère que l'absence d'Adolphe te confie plus que jamais. Comment donc faire pour te donner un peu de distractions et de vacances? J'en suis tourmenté et inquiet. Écris-moi; prie pour moi. Je n'ai pas manqué le dimanche de dire la messe pour le *groupe*.

Bien à toi tendrement, cher et vieil ami.

Les réalités de la vie.

Le Perray, 7 août 1861.

Je te remercie tendrement, mon cher ami, de la bonne lettre que tu m'as écrite. Tu me dis dans cette lettre que tu crains que nous ne nous quittions maintenant plus *légèrement* qu'autrefois. Mais heureusement que ta lettre même est le démenti de cette triste crainte. Ce qu'il y a de vrai, cher bon ami, c'est que la vie s'est saisie de nous avec ses entraînements, ses devoirs et ses charges. Maintenant par exemple, il faut que j'aie fait un livre dans trois mois. Je travaille tant que je puis, voilà tout. Autrefois j'aurais

pris le chemin de fer, et serais allé me baigner avec toi deux fois par jour. Tu ne serais pas juste, si tu croyais que cette *vie d'esprit,* comme tu l'appelles, suffise à mon cœur. Tu sais bien que j'avais fait le rêve de t'avoir ici avec moi; il semble que la Providence ne l'ait pas voulu.

J'ai été très affligé de te savoir plus souffrant. C'est une épreuve terrible, cher enfant, que Dieu t'envoie là. Il faut la prendre avec tout le courage et toute l'énergie que tu pourras. Je prie pour toi chaque matin à ma messe.

Efforçons-nous d'ailleurs de tout laisser aux mains de notre bon Maître et Seigneur. Sachons bien qu'il nous aime plus que nous ne pouvons croire, et que rien de ce qu'il nous envoie ne peut être que pour notre bien véritable. Combien je sens cela pour moi-même! Le peu de préparation sérieuse que j'aie pu avoir à mon sacerdoce a été le fruit de ces maladies et de ces exils qui, en m'éloignant du monde où je vis, me mettaient dans la retraite et le silence. Cependant je m'en suis plaint trop souvent sans comprendre que c'était une grâce et une bénédiction.

Prends ainsi le mal qui t'attriste présente-

ment. Quand il sera passé, tu auras la consolation d'en avoir profité chrétiennement. C'est une grande douceur que de pouvoir se dire après l'épreuve supportée : « Mon Dieu, il me semble que, malgré ma faiblesse et ma misère, je vous ai été fidèle. » Peu à peu on y arrive ; un jour moins bien, un jour mieux. C'est tout le sens de la vie spirituelle.

J'ai souvent ici des heures solitaires où le cœur voyage et vous cherche. Souvent je bénis Dieu de m'avoir donné le goût de l'étude, car dans l'extrême inconstance de ce pauvre monde, c'est une grande ressource. Prie le bon Dieu pour moi. Demande-lui pour moi la grâce de la piété et de l'humilité. Il est bien clair que tout le reste est du foin qui brûlera. Je demande très souvent à Dieu de te sanctifier, très persuadé que tu feras dans ta vie, par ta parole, plus de bien que moi par mes livres.

Eugène va bien ; il a terminé l'année par une allocution charmante, pleine de cœur, et qui m'a fait le plus grand et le plus vrai plaisir. Je suis heureux de cette fin qui a dû charmer nos enfants.

Adieu. Tu as donc trahi Montmorency? C'était cependant bon, l'année dernière ; ingrat ! — Adieu encore. Embrasse bien

affectueusement Adolphe, et bien respectueusement votre excellente mère. Je t'aime comme autrefois, tu le sais, et je te déclare que tu en fais autant.

Ton vieil ami.

Le P. Lacordaire et le P. de Ravignan.

Paris, 16 août 1861.

Mon cher ami,

Je pars dans trois heures pour Sorèze; le Père ne va pas bien.

Tu dois comprendre tout ce que j'emporte d'angoisses et de chagrins de toute nature. Prie pour ce cher et vénéré malade. Si Dieu veut nous le prendre, qu'il lui accorde du moins la grâce d'une sainte mort. Je compte beaucoup sur les prières et les secours du saint Père de Ravignan. Après l'avoir suivi dans une communauté fraternelle de travaux sur la terre, il lui doit de l'aider à remporter comme lui la dernière victoire.

Écris-moi à Sorèze.

Dis à Adolphe que j'ai soin de ses notes, et que je les consulte souvent avec profit.

Viendrez-vous à Montmorency? Combien je rêve avec douceur un bon mois d'octobre passé en calme ensemble, sous la main de Dieu. Ceci nous sera-t-il donné?

Adieu. Je t'aime tendrement, et je n'ai plus besoin de recommander à tes prières tant de choses qui sont naturellement dans ton cœur.

Je t'embrasse.

Dernière maladie du P. Lacordaire.

Sorèze, 25 août 1861.

Cher bon ami,

Le Père va toujours faiblement. Il y a peut-être un peu de mieux depuis l'apaisement des grandes chaleurs. Songe que jusqu'au 15 août on avait ici des chaleurs de 40 *degrés*. Il fallait se cacher du soleil de 9 heures du matin à 5 heures du soir, et les nuits mêmes n'apportaient aucun rafraîchissement. Toute la campagne est comme rôtie et rissolée.

Le Père est toujours bon et aimable, mais il cause peu, se promène peu, si ce n'est en

voiture, étouffe en marchant. L'appétit est nul, la maigreur extrême, les couleurs moins mauvaises peut-être qu'à Becquigny ou à Paris. On commence dans l'Ordre une neuvaine pour lui à Notre-Dame du Rosaire; inutile de te recommander de t'y joindre. Prions!

Je regrette bien que tu ne viennes pas à Montmorency. Ce sont de bons et doux entretiens de moins, et Paris ne laisse que si peu de liberté!

Je suppose qu'Adolphe avance dans son livre. Où en est-il, et quand commence-t-il à imprimer? Tout ceci m'intéresse fort. Je prie Dieu de l'inspirer et de lui faire produire un bon et solide ouvrage qui sauve un peu l'honneur du clergé devant ces grandes questions de justice.

Le Père m'a plusieurs fois parlé de toi, toujours avec tendresse, et s'informant de ta santé. Pourquoi ne viens-tu pas le voir? Hélas, le reverras-tu plus tard?

Adieu, je t'embrasse bien tendrement. Je te charge expressément d'écrire les nouvelles ci-incluses à X. et à Z. Je suis accablé de travail, et tout le monde me demande des lettres avec des nouvelles. Je n'y puis suffire. A toi.

Les entretiens sur l'Eglise catholique.

Sorèze, 5 septembre 1861.

Mon cher ami,

Je t'envoie d'abord ce que tu désires le plus vivement, des nouvelles du bien-aimé P. Lacordaire. Il va mieux depuis six jours; mais quel mieux! quelle faiblesse, quelle maigreur, quel évanouissement de toute énergie et de toute vie! que faudrait-il pour rendre du sang à ces veines? Espérons cependant encore. J'ai lu au Père une partie de ta lettre. Il en a été fort touché, et me prie de te dire ses remercîments. Au reste, il me parle souvent de toi, et toujours avec une tendresse très sensible.

Je te remercie de tes bonnes paroles pour moi-même. J'ai beaucoup travaillé depuis trois mois, mais sans excès; très régulièrement cinq heures par jour, ni plus ni moins. Cela donne encore le temps de se promener, monter à cheval, etc..., enfin de se délasser l'esprit en fatiguant un peu l'animal.

Je ne sais si je suis content de mon travail. C'est toujours chose obscure dans le temps même de la composition. Je ne laisse

pas d'en être inquiet, car je ne vois pas qui aura la patience de lire mes épreuves, et c'est folie que d'imprimer un livre de théologie sans l'avoir fait lire à personne (1).

Je reviens à Paris le 15. J'y resterai le 16 pour cette thèse qu'il faut déjà donner à l'impression. Tu me demandes des nouvelles de la Sorbonne; je n'en ai aucune. Je ne verrai personne, car je confesse l'indécision profonde dans laquelle je me trouve à cet égard. Est-ce bien? est-ce mauvais? Les avis sont très partagés. Je laisserai faire la Providence. Je reprendrais fort volontiers Saint-Louis l'année prochaine.

Adolphe est-il content de son travail? Et sa santé, et la tienne? Pauvre ami! il m'est souvent arrivé, quand je souffrais de la poitrine, de rêver avec délices à l'impression que j'eusse éprouvée en recevant un boulet de canon dans le poumon droit... je te soupçonne de te livrer à de semblables rêves pour ta tête. Courage! — Je te demande d'embrasser votre bonne mère pour le quatrième de ses fils, qui est par conséquent ton frère et vieil ami.

(1) Les *Entretiens sur l'Église catholique.*

ANNÉE 1862

Aller de l'avant malgré ses souffrances.

Tours, 3 mars 1862.

Mon Révérend Père, mon bien cher petit Père,

Je t'envoie donc l'énoncé de tes titres, et tu vois comment je les commente en moi-même.

Tu as raison d'*aller de l'avant* malgré tes souffrances. Ce n'est plus le temps de se ménager outre mesure; travaillons. Tu sais que moi-même j'ai longtemps hésité à te conseiller l'action et la fatigue. Mais, après expériences faites, en comparant ton état pendant le travail et pendant le repos, en considérant que nous ne sommes point à nous-mêmes, mais à Dieu qui nous a choisis pour son ouvrage, je te dis simplement de travailler. Le reste est dans la main du divin

Maître. Le travail, le travail actif et fécond, le don de soi au dehors, ne sont plus pour nous choses prématurées. Jésus-Christ a commencé à trente ans sa vie publique.

Prie un peu, ne prépare guère ta parole, et monte en chaire. Dans l'état de *foi pure* où tu te trouves placé, tu as le droit de compter sur des grâces actuelles extrêmement actives et efficaces pendant chacun de tes discours.

J'ai amené la grippe à Tours. Je tousse et je crache comme un invalide. En d'autres temps, je me serais demandé comment il me sera possible de prêcher dimanche; mais je ne pense plus à ces impossibilités...

Dieu nous envoie des âmes.

Paris, 23 mars 1862.

Mon bon Charles,

Pourquoi recommencer ici la banale lamentation sur le temps et l'accablement de la fatigue et du travail? Non, non; ne nous plaignons pas.

Dieu nous envoie des âmes. Pourquoi une

si belle part pour d'aussi chétives vertus que les nôtres?

Cependant, cher ami, j'ai besoin de prières, et je te les demande d'autant plus librement et sincèrement que je n'ai manqué jusqu'à ce jour à aucune de nos conventions. Tous les matins, à la sainte messe, je prie Dieu pour toi, pour ta parole, pour les résultats de ton apostolat, et j'ai confiance que tu en fais autant. Je te remercie des détails que tu m'as donnés de ta vie. J'ai aimé les connaître et te suivre là où Dieu t'a envoyé. J'espère que tu feras une bonne récolte, et que tant de courage que tu mets à servir Dieu malgré les trahisons de ta santé doublera le poids de tes gerbes avec le mérite de ton labeur.

Je suis heureux et content à Sainte-Barbe. Tout y a été bien jusqu'à ce jour, et le grand collège tout entier a adressé une pétition au directeur de la maison pour demander que je prêche tous les huit jours au lieu de tous les quinze. Il est inutile de dire que c'est *nouveau* à Sainte-Barbe.

Mais le temps, et surtout les forces? J'arrive maintenant à des jours d'accablement profond, comme je n'en avais jamais connus. La Sorbonne va bien. J'ai le public que tu

as vu, et très sympathique. Enfin, si Dieu bénit ma parole, je puis espérer de faire un peu de bien à tant de jeunes hommes auxquels il m'a envoyé.

Le P. Gratry a fait deux conférences : celle de dimanche dernier fort belle, selon moi ; celle de ce matin moins bonne. Monde énorme, beaucoup d'hommes et un public d'élite.

Rien de nouveau d'ailleurs, et seulement un grand désir de te revoir.

Continuons donc, cher enfant, à bien prier l'un pour l'autre, afin que Dieu nous maintienne les forces nécessaires pour aller jusqu'au bout.

Je t'embrasse tendrement.

A Rome.

Paris, Jeudi saint 1862.

Je suis très heureux, mon ami Charles, de voir que Dieu se sert de toi comme d'un bon bâton pour taper sur le diable, *tanquam baculus*, disent les constitutions des Jésuites.

Sept heures de suite au confessionnal! Voilà, je pense, de quoi éreinter ce méchant...

Il y a huit ou dix jours que ces premières lignes sont écrites. Cher enfant, impossible de les achever, mais j'aime mieux t'envoyer un mot informe de tendre souvenir que de paraître ne pas penser à toi. J'ai prié pour toi tous les jours de grand cœur, et avec intention spéciale pour tes prédications.

Je sais que cela va bien, tant mieux! Ma santé n'est pas trop mauvaise en ce moment, quoique souvent je sois fatigué à l'excès. J'ai prêché tout à l'heure, et je prêche demain. J'ai confessé à Saint-Louis, à Sainte-Barbe et à la Sorbonne, et cela pendant de longues heures.

Je ne vais pas à Rome malgré mon grand désir. Surtout, cher enfant, n'hésite pas; prends ton billet pour Marseille, et va-t'en tout droit au Colisée. Sois sûr que cent fois dans ta vie tu auras à parler de cette Rome-là dans tes sermons. Tu y trouveras bien des amis, M. Cochin, etc. Mais non! ne vois personne. Va-t'en errer seul du côté de Saint-Jean de Latran, de Sainte-Croix de Jérusalem, de Saint-Grégoire, du Colisée; emporte les Actes des Martyrs, les Épîtres de saint Paul et l'Évangile; c'est tout.

Adieu. Combien je voudrais être là-bas avec toi! Quelles promenades! Quelles causeries! quelles prières!

Je prie Notre-Seigneur de te bénir, de te garder, de te guérir, et de te ramener à nous tes amis et frères.

Je t'embrasse tendrement au pied de la Croix.

Accepte l'inacceptable.

Epinay, 26 avril 1862.

Je viens d'apprendre en traversant Paris la nouvelle et douloureuse épreuve à laquelle Dieu vient de mettre ton dévouement; cher, bon et tendre ami, courage!

Tu as raison de dire que ce ne sont pas là les *voies ordinaires,* et je crois également que le résultat ne le sera pas. Accepte l'inacceptable, et crois, malgré l'accablante contradiction.

Tu nous demandes si tu dois aller à Rome. J'en doute; et je ne suis pas suspect, car tu sais combien je t'y engageais vivement dans ma dernière lettre. Mais maintenant j'ai peur.

J'ai peur de la fièvre après ta fièvre. J'ai peur de la chaleur excessive et de la poussière pour cette gorge malade. J'ai peur des brusques changements de température après cette grave maladie causée par un refroidissement. Consulte bien ton médecin. Nous avons ici une chaleur extraordinaire. Si elle existe à Rome dans la mesure proportionnelle, on doit y être déjà gravement incommodé. J'ai peur de cette épreuve après la secousse que tu viens de ressentir. Ne vaudrait-il pas mieux aller à Rome en octobre? Adolphe a l'air tout disposé à ce voyage, et j'ose croire que Rome vue dans le calme, la solitude, la retraite, le silence, te ravira plus qu'au milieu de ce tourbillon d'étrangers. Mon avis serait donc d'ajourner à quelques mois, et de venir prendre du repos à la campagne aux environs de Paris. Mais encore une fois, je suis à distance, et il me semble que l'avis du médecin, si c'est un homme sérieux, peut et doit être entendu pour sa bonne part.

Je bénis Dieu cependant, cher ami, de t'avoir fait bien soigner. Moi aussi, à Hyères, je fus soigné dans une grave maladie par une petite sœur de charité qui me rappelait la sainte Vierge à vingt ans. Il faut remercier

Dieu d'avoir donné aux hommes dans leurs détresses et leurs exils ces *sœurs* inattendues qui se trouvent avoir tout à coup un dévouement plus que fraternel.

Mais, aussitôt guéri, il faut les remercier et les quitter. C'est très pénible, mais c'est très nécessaire, car elles n'ont grâce d'état que jusque-là.

Cher petit Charles, je t'embrasse, et je te laisse dans les mains du bon Dieu qui va confirmer ta convalescence. Comment n'avons-nous pas été prévenus de ta maladie? C'est bien étrange.

Adieu, à bientôt. Je ne te parle point de moi dont la vie se résume en ce moment en un seul nom : *Jeanne d'Arc*. J'en rêve la nuit, et j'en suis affolé le reste du temps. Quelle sainte !

A toi de tendre cœur.

Le Panégyrique de Jeanne d'Arc.

Epinay, 24 mai 1862.

Très cher ami,

Je pense qu'il faudrait un volume pour te dire par quelles péripéties le bon Dieu a

voulu me faire passer depuis le discours d'Orléans.

D'abord, voyage et séjour de huit jours à *Domrémy-la-Pucelle*, dans les Vosges, pour avoir la paix et l'inspiration; puis Orléans; puis Tours; la maladie très aggravée de la pauvre Mme Tonnellé... son agonie de trente heures au moins, et sa mort. Immédiatement, retour en train express à Paris pour la réouverture du cours de Sorbonne. Immédiatement ensuite, retour à Tours pour les obsèques de Mme Tonnellé... voyage absurde, héroïquement entrepris la nuit après un discours à la Sorbonne, parce que je l'avais promis à cette pauvre dame à son lit de mort.

Puis, retour à Paris pour prêcher à Saint-Louis la retraite de première communion des enfants; journées de confession; cours de Sorbonne, enfin me voilà! Je ne sais si je vais pouvoir découvrir un instant de repos. J'en ai besoin, car cette année a été une suite continuelle de fatigues, de travaux et d'émotions qui doivent user la vie en peu de temps. Mais qu'y faire? Je n'y ai rien voulu. Chaque chose est venue à son tour et d'une façon inévitable.

Oui, je te félicite d'être dans un château,

et surtout chez un ami tel que le P. de la Bastie. Un bon château ombragé, tranquille, avec parc, voiture, et grandes allées solitaires, est une des choses qui me plaisent, malgré mes instincts démocratiques. En ce moment, je suis prosaïquement à Epinay, où, à défaut de château, j'ai la bonne amitié de ces excellents parents qui parlent de tous ceux qui me sont proches, et aiment tous ceux que j'aime; ils te portent une bien réelle affection.

J'espère que tu vas bientôt revenir. J'ai vu récemment Adolphe qui allait bien. J'ai fait une petit article sur son livre, qui sera dans le prochain numéro du *Correspondant.* C'est un beau et bon livre, sincère, ému et irrésistible (1). Que Dieu s'en serve !

Cher bon Charles, prie le bon Dieu pour moi, et crois que je n'ai pas manqué à nos conventions. J'ai constamment prié pour toi à ma messe. Prions aussi pour la réunion de Rome. Quelle *inconnue,* comme on dit en mathématiques !

Je t'embrasse tendrement.

(1) Les *Etudes sur l'Irlande contemporaine.*

Reconnaissance envers Dieu.

Les Eaux-Bonnes, 3 août 1862.

Mon cher ami,

Nous en sommes à une affreuse migraine que j'avais l'autre jour quand tu m'as dit adieu. Tu partais toi-même pour la campagne. Où tout cela en est-il ? Nous voici encore à deux cents lieues l'un de l'autre, c'est le plus clair : *Povera vita di questo mondo !*

Que deviens-tu? que fais-tu? As-tu la tête un peu plus libre ? en souffres-tu autant qu'à mon départ? Acceptes-tu de prêcher à ma place, à Saint-Thomas d'Aquin, l'*Octave des Morts* cette année ? Je ne veux point la prêcher, cette octave, parce que je serai accablé de travail à ce moment, et qu'on ne peut tout faire.

As-tu des nouvelles du P. Gratry ? où est-il? Je n'en sais absolument plus rien. Les eaux m'éprouvent un peu cette année; mais cela, je crois, ne prouve rien que de bon quant à leur effet définitif.

Je te retrouve bien ici, cher ami. Tu y

étais avec moi quand j'étais bien malade, et ce souvenir est lié à une vraie reconnaissance pour tant de bonté que tu as eue pour moi. Je repasse à loisir les diverses phases de ma vie dans ce lieu qui m'a vu tant de fois, et je ne cesse de remercier Dieu de tout ce qu'il a fait de tendre et d'indulgent en ma faveur; ta bonne amitié est certes au premier rang de ses dons. Je serai de retour à Paris à la fin d'août; nous nous verrons alors à notre aise, je l'espère.

Adieu, cher ami. Je t'embrasse fraternellement aux pieds de Notre-Seigneur.

La paix de l'âme.

Montmorency, 5 octobre 1862.

Mon bon Charles,

Je ne suis pas encore sorti de mes grands embarras. Ils retardent et empêchent même mon travail qui cependant est nécessaire en ce moment, puisque j'ai les imprimeurs sur mes talons. Je sue sang et eau sans arriver à ce que je voudrais. Tu vois que l'on est rarement en ce monde dans cette juste mesure

du travail en paix, qui serait si douce et si féconde.

C'est déjà beaucoup que d'être en paix du côté de l'âme, et il faut bénir Dieu quand il daigne nous y mettre.

Quand te reverrai-je?

Adieu, cher ami, je prie tous les jours pour toi à la messe, et je compte que tu en fais autant.

Mille vieilles et bonnes amitiés.

Lettres du P. Lacordaire à des jeunes gens.

Montmorency, 14 octobre 1862.

Ta bonne petite lettre du 9 octobre m'a plutôt attristé que réjoui, mon bien cher ami. J'y ai vu la continuation cruelle de tes souffrances. Oui, c'est long, ennuyeux et obscur ! Je t'assure que j'y pense habituellement, et que l'état de ta santé est un des sujets tristement préférés de nos causeries de famille, car tu sais combien mes parents t'aiment tendrement. Mon pauvre père en particulier, si souffrant lui-même, parle très souvent de toi avec une affection profonde, qu'augmente encore la secrète sympathie de

la maladie. Pour moi, je trouve que tout va mal entre nous, puisque nous sommes impitoyablement séparés, et que l'accablement d'occupations où je vis depuis deux ans ne me permet plus de donner le temps que je voudrais à notre amitié, comme c'eût été si facile autrefois. Je répète cependant ma question : quand nous verrons-nous?

J'avance lentement dans la publication des *Lettres*. C'est un travail délicat et compliqué. Peut-être, cependant, sera-ce fini vers les commencements de novembre. Quant à mon travail personnel, il est lent, et assez pauvre, je crois; c'est à la grâce de Dieu.

Prie pour moi à l'autel, et moi pour toi; ne nous quittons pas là. Il me semble qu'après l'épreuve de ce traitement hydrothérapique que tu fais maintenant, tu devras t'abstenir de remèdes et d'essais quelconques pendant un certain temps.

Adieu, cher ami, et laisse-moi t'embrasser tendrement.

Confiance en Dieu.

Montmorency, 3 novembre 1862
(veille de saint Charles).

Mon bon et très cher ami,

C'est demain la fête de saint Charles, et par conséquent c'est la tienne. Puisque j'ai le chagrin d'être éloigné de toi et de ne pouvoir t'embrasser, je le veux faire du moins autant que possible dans une pauvre petite lettre. Ai-je besoin de te dire, cher bon ami, combien je prierai Dieu pour toi demain à la sainte messe, et avec quelle confiance de cœur je lui demanderai de te rendre la fécondité *visible* de ton ministère? Tu sais bien que c'est notre prière habituelle pour toi, et tu ne doutes pas de l'ardeur avec laquelle nous l'adressons à Dieu.

Comment vas-tu maintenant? Éprouves-tu quelque bien véritable de ce grand essai? Dis-le-moi, je t'en prie, dans le détail.

Pour moi, je ne vais pas mal, si ce n'est que je tousse en ce moment. Les premières brumes de l'automne m'ont irrité les bronches; mais je ne crois pas qu'il y ait rien de

bien mauvais. Je travaille courageusement, et je n'arrive pas. Le volume des *Lettres du Père* a subi des retards, ce à quoi il faut toujours s'attendre en toute chose. Pour mon ouvrage personnel, c'est bien pis. J'espérais le rapporter terminé à Paris, et c'est à peine si j'aurai achevé la moitié du second volume. Il me faudra donc travailler rudement cet hiver, car j'aurai tout à la fois et mon cours et cet ouvrage sur les bras. Je compte sur la miséricorde du bon Dieu pour me donner les forces suffisantes de tête et de corps.

Je ne sais plus rien de ton frère depuis la lettre que tu m'as envoyée. Est-il revenu? Je voudrais le savoir. Adieu. Mille tendresses, mon bon Charles; je t'aime et je te le dis de tout cœur.

Ad limina apostolorum.

Paris, 28 novembre 1862.

Encore adieu, cher bon ami. Que ce voyage soit pour toi un *pèlerinage,* ce grand pèlerinage *ad limina apostolorum* que tout catholique a dans le cœur, mais que peu d'hommes ont la grâce d'accomplir.

Je te promets de te rester très fidèlement uni par le cœur et par la prière, et très spécialement à l'autel. D'ailleurs, on se retrouve à Rome. Tout ce que tu verras m'est connu, et je partagerai en souvenir toutes tes joies. Je te promets aussi de véritables efforts pour trouver le temps d'aller voir ta bonne mère. Je le désire souvent, et je ne le fais presque jamais, entraîné que je suis par l'accablement des affaires, mais je te promets de découvrir quelques moments que je serai heureux de lui donner en causant de toi.

Adieu. Je te bénis encore, et je t'aime. Emporte ce dernier mot de mon cœur de prêtre et d'ami.

ANNÉE 1863

Comment il faut voir Rome.

Paris, 1er janvier 1863.

Cher frère et ami bien-aimé,

Je ne t'ai point quitté du souvenir depuis que tu n'es plus auprès de nous, et je n'ai pas cessé de te suivre par le cœur, par la sympathie des mêmes admirations, par la prière, dans les diverses stations de ce grand pèlerinage que tu as le bonheur d'accomplir en ce moment. J'ose espérer aussi que tu auras retrouvé à Rome quelques vestiges de mon âme, et que certains détours, certaines ruines, certains sanctuaires t'auront parlé de moi. Tu sais bien ceux que j'affectionnais le plus, car je t'en ai souvent parlé. Je ne crois pas que tu puisses entrer à la prison Mamertine, à la chapelle souterraine de

Saint-Pierre, au chœur de Saint-Jean de Latran, sans que mon nom vienne se joindre à ta prière. Combien j'aurais été heureux de te montrer tout cela! Combien j'aurais aimé à recommencer avec toi cette histoire passée qui est pleine de la miséricorde de Dieu, et de nos souvenirs mutuels! La Providence ne l'a pas voulu. Pendant que tu jouis là-bas de ces grandes choses, je suis engagé de plus en plus dans le feu de peloton, et je n'ai que tout juste le temps de recharger entre deux coups de fusil. Je ne le regrette pas, car c'est pour nous l'heure de se battre, et je sais que tu souffres d'être à l'ambulance pendant que nous sommes engagés. Et cependant j'ai des souvenirs pleins de mélancolie et des regrets sans fond et sans terme, quand je pense à ces belles années de Rome dont je ne retrouverai plus la sainte paix, où l'incertitude même de la vie et de la mort mêlait un charme austère à l'enivrement de tant de beautés, et qui m'ont en somme formé l'âme plus que dix années d'études! Ah! cher ami, je t'en conjure, ne lis pas, regarde, écoute, écoute le silence de Rome, le long des ruines de la via Appia, à la villa Wolkonski, le matin au Pincio, quand au loin le dôme de Saint-Pierre sort des brumes

matinales et s'éclaire du premier rayon du soleil. Ceci *informe* l'âme pour tout le reste d'une vie, et elle en rapporte certains rayons d'un éclat inimitable, que ni la science, ni le travail, ni le génie même ne sauraient remplacer. Flâne donc beaucoup, en laissant flotter ta pensée à travers les temps, ce qui est très facile à Rome. A chaque pas, on rencontre une pierre qui supprime une vingtaine de siècles pour le passant qui la regarde. On touche donc là bien facilement les extrémités des choses. Quelles leçons! quelles vues d'une originalité et d'une profondeur éternelles! C'est tout le nœud de l'histoire.

Je t'envie donc, mais surtout je voudrais augmenter ton bonheur si je pouvais, ce qui est la bonne forme de l'*envie*. Comment te trouves-tu pour ta santé? Ne reste pas trop au soleil, et ne te sépare pas plus de ton manteau chaud que de ton ombre. Tu dois voir les conducteurs de buffles dans la campagne presque nus, mais un grand *farraiolo* sur le bras ou sur l'épaule. C'est la seule cuirasse contre la fièvre.

Adieu, petit Charles, je t'embrasse tendrement. Embrasse pour moi ton compagnon, et dis-lui que j'ai toutes les peines du monde

à croire que ce soit *lui* et non pas *moi* qui demeure avec toi *via della Vite*. A toi, à toi.

Mes cas réservés.

Paris, 12 février 1863.

Ton bon frère me permet, mon cher et tendre ami, de joindre une petite feuille à sa lettre, et j'en profite pour t'envoyer de mes nouvelles. Elles sont bonnes, et n'était un peu d'excès de fatigue en ce moment même, je serais fier tout à fait; mais quelquefois l'accablement de la besogne passe absolument ce que j'ai de forces et de courage. Tu me demandes des détails sur toutes choses me concernant : mon cours va toujours bien, ma salle est absolument comble jusqu'aux escaliers et corridors, c'est tout ce que je vois.

Avant-hier, j'ait erminé le discours par une ardente invocation en faveur de la Pologne. Tu peux imaginer de quel hourra ceci a été accueilli. Ton frère y était et m'a ramené chez moi. Nous nous sommes dit un moment que peut-être je serais *averti* par le gouvernement, mais sans y croire beaucoup. C'est cependant ce qui a eu lieu, et j'ai été prié,

en bons termes d'ailleurs, par le recteur de l'Académie, de me *modérer,* etc., etc. Je réponds par une doctrine particulière des *cas réservés*. J'entends par là certaines causes que je me suis promis de plaider toute ma vie, coûte que coûte, absolument quand même, et à quelque prix que ce soit. La *Pologne* et *l'esclavage* sont au nombre de ces sujets sur lesquels il faut répondre : *« Non possumus non loqui »;* et malgré l'inconvénient de ce qui est arrivé et que j'avais très bien prévu et accepté d'avance, je me sens très heureux d'avoir librement parlé. Le lendemain, il y a eu à la Sorbonne une grande manifestation des jeunes gens qui ont crié dans la cour et dans le quartier : *Vive la Pologne!* M. Saint-Marc Girardin avait dit un mot aussi, mais seulement en allusion voilée. Tu vois que tout n'est jamais absolument mort dans notre cher pays, et qu'il y a toujours quelque étincelle sous la cendre.

Au reste, je dois prononcer dans trois mois le discours annuel des Polonais (1), et j'avoue que ce sera là encore un *jour* pour moi. As-tu lu les misérables paroles de M. Billault (2)

(1) Ce discours est intitulé : *La Justice et la Paix.*
(2) Alors ministre de l'Intérieur.

sur la Pologne? Autrefois du moins cette grande cause trouvait toujours un mot de respect et de sympathie dans les Chambres françaises. Il était réservé à notre Assemblée actuelle d'entendre et d'applaudir un discours où l'on a osé parler encore des intentions libérales, etc. de l'empereur de Russie. Ce discours a été suivi d'une note remise aux journaux, et leur recommandant de parler très peu des affaires de Pologne et avec grand ménagement pour la Russie. Voilà où nous en sommes (1).

J'ai envoyé à Mgr L. le volume des *Lettres du P. Lacordaire* pour le Pape.

Je pense que tu te sanctifies à Rome au milieu de toutes ces reliques de saints. Je te recommande de prier spécialement pour moi à la prison Mamertine, au chœur de Saint-Jean de Latran, dans la chapelle souterraine de Saint-Pierre, et dans le couvent de Saint-Eusèbe, chez les Jésuites, où j'ai fait mes deux retraites d'ordination de sous-diaconat et de diaconat. En fait de choses à rapporter, demande qu'on t'indique Monsignor *sotto guardia roba,* je crois que c'est comme cela qu'on l'appelle, auquel on demande des

(1) Voir la note de la page 9.

lampes *authentiques* des Catacombes : c'est un beau souvenir d'un voyage à Rome.

Mille choses affectueuses à ton compagnon que j'envie, et à l'abbé X. qui doit être joli comme un amour en *colletto, farraiolo e fibbie.* Hélas! j'ai eu moi aussi la faiblesse de me plaire à ces petites misères italiennes; je crois vraiment que j'en suis revenu.

Adieu. Je t'embrasse tendrement et te souhaite un heureux retour après les belles fêtes de Pâques.

Je me reposerai après.

Paris, 19 mars 1863.

Mon cher ami,

« Voir Naples, et ne pas mourir, » voilà ton programme.

Jadis nous nous l'étions plaisamment proposé avec ce brave X. Porte-toi donc d'autant mieux que tu verras de plus belles choses. pense que tu veux des nouvelles comme out homme en voyage et loin de chez lui. D'abord, ta bonne mère va très bien. Elle a même bon visage, ce qu'au dix-septième

siècle on appelait *haute mine.* Elle paraît prendre son mal en patience, et dit qu'elle s'ennuie, mais d'un air pas triste, et rassurant. Tu peux donc n'avoir aucune inquiétude de ce côté. Pour moi, je suis *sur le gril,* je ne saurais mieux rendre l'état de mon corps et de mon âme. Deux jours pour préparer la Sorbonne ; deux jours pour préparer Sainte-Barbe; les deux autres jours *paraître.* Sans compter sermons, discours, articles, éditions, confessions, relations, émotions, admirations, lettres, distances; enfin manger, boire et dormir, ce que je cherche en vain à supprimer. Comment cela va-t-il? Je ne sais. Je me reposerai *après,* c'est tout ce que je puis me dire.

Je fais la troisième édition des *Lettres du Père.* C'est un succès tout simplement magnifique (1); cinq mille exemplaires en trois mois. Voilà qui rappelle les *Misérables.* En fait de misérables, comment nous trouveras-tu si nous laissons encore une fois égorger et ensevelir la Pologne? Ce sera le dernier coup. La discussion du Sénat, à peine commencée, est inquiétante. On n'y voit point jusqu'à présent cet élan pour la justice qui

(1) La neuvième édition a paru en 1878.

présage les belles actions. On parle, on tourne, on salue le noble et généreux Czar, au lieu d'envoyer soixante mille hommes sur les bords du Rhin regarder le roi de Prusse dans le blanc des yeux. Hélas! que de grandes choses ont de peine à se faire!

Hier, j'ai clos le premier semestre de mon cours à la Sorbonne, et j'ai encore terminé sur et pour la Pologne. Que m'arrivera-t-il cette fois? Rien peut-être, car l'opinion est si unanime et si soulevée qu'on n'oserait pas destituer un homme sur ce chapitre. D'ailleurs, le *Sphinx* n'a encore rien dit, et l'on ne sait au juste quel est son mot. Espérons qu'il le sait lui-même, et que celui qui a eu la gloire, très grande à mes yeux, d'affranchir l'Italie de l'Autriche, trouvera dans son *étoile* une inspiration soudaine qui nous conduira dans Varsovie.

Le carême de Sainte-Barbe va bien. J'ai reçu hier du grand collège une pièce de vers où il y a de belles choses et qui commence ainsi :

Ah! reviens faire entendre à nos cœurs attendris
La parole du Dieu qui bénit et pardonne...

Il y a cependant des gens qui seraient tentés de brûler Sainte-Barbe avec tout ce

qu'il y a dedans, et qui danseraient autour du feu. Mon ami, ne brûlons personne; mais, à vrai dire, c'est une tentation que nous ne connaissons pas.

Cher ami, prie pour moi. Baise pour moi *dix fois* la croix du Colisée. C'était une de mes dévotions romaines, et aussi encore une fois le parvis de Saint-Pierre, *limina apostolorum.*

Je t'embrasse très tendrement.

La Justice et la Paix.

Paris, 12 juin 1863.

Je te remercie de ta chère et bonne lettre, mon Charles, et je t'assure que je l'ai lue avec émotion, et finalement avec bonheur, parce que les empêchements qui ne viennent que du dehors finissent toujours par être surmontés. Ce sont les obstacles intérieurs qui sont vraiment cruels et désolants, et il n'y en a aucun de cette nature entre ton cœur et le mien. Tes observations sont justes, elles le sont toutes. J'avoue tristement n'avoir pas su toujours vaincre le courant pour aller à ceux que j'aime le plus. Tes plaintes sont

celles de mes meilleurs amis; mes parents eux-mêmes m'ont fait les mêmes reproches. Il est évident que je les mérite, et que je dois m'efforcer de mener les choses autrement à l'avenir. J'y mettrai tous mes efforts.

Je suis content de savoir que tu es plus calme à la campagne, et que le silence des champs te délivre d'une partie de tes douleurs de tête. Hélas! j'en voudrais savoir bien davantage, et apprendre enfin que tu peux lire, travailler, penser et agir comme tu le désires pour la gloire de Dieu! Ce temps viendra, mais il vient trop lentement, et tu as à subir une cruelle épreuve. Je prie constamment Dieu de te soutenir, et de te donner la force, car ici la nôtre ne suffirait pas.

Je n'osais même pas t'envoyer mon discours polonais (1), pensant que tu serais partagé entre le désir de le lire et la fatigue que te causerait cette lecture. Je voulais te le lire à ton retour, comme je t'avais lu, l'année dernière, l'Introduction aux *Lettres du P. Lacordaire*. Enfin tu l'as voulu, et je te l'ai envoyé. Dis-moi si tu l'as reçu; je voudrais le savoir, car un grand nombre d'exemplaires a été saisi à la poste. Nous n'avions

(1) *La Justice et la Paix.*

pas fait *timbrer,* pour ne pas avoir l'air de faire une œuvre politique, et ne pas éveiller la police, et justement le discours a été lu dès le premier jour de la publication, et saisi pour « défaut de timbre à une brochure politique ». Il y a eu procès-verbal, assignation, etc. J'espère cependant éviter le procès et en être quitte pour l'amende, ce qui est déjà assez ennuyeux.

J'ai été avec l'éditeur demander la transaction, et on l'accordera vraisemblablement. Perte de temps et d'argent. Je prie Dieu de te garder et de te bénir. Adieu, et à toi de cœur.

Le P. Gratry et M. Renan.

Paris, 7 juillet 1863.

Je viens d'aller te chercher à l'Oratoire, cher ami, et je ne t'ai point rencontré! Tu étais parti hier pour Tours. Je l'ai vivement regretté, car je voulais te reparler d'un séjour en commun quelque part. Je me trouve tellement fatigué maintenant que je me réfugie le plus constamment possible à la campagne, et je ne reviens à Paris, comme aujourd'hui, que pour les examens de la Sorbonne.

Je n'ai pu voir le P. Gratry depuis notre

retour de la Roche. Je ne sais s'il a commencé son travail sur M. Renan, il faudrait obtenir de Dieu qu'il fît un travail souverain (1).

Pardonne-moi cette lettre; je te l'écris pendant une triomphante discussion de Sorbonne dans laquelle, devant un auditoire assez nombreux, il vient d'être établi que Dieu n'existe pas. Le candidat sue sang et eau, *n'y voit plus que du feu*, et ne trouve aucune preuve. Il faut pourtant avoir pitié de lui et venir à son aide. Cher ami, quand reviens-tu et quand nous reverrons-nous? Je t'embrasse tendrement, et je te promets de t'écrire mieux et plus au long dans une meilleure circonstance. Je me recommande à tes prières, et je te promets les miennes.

Rien pour la Pologne!

Le Perray, 15 juillet 1863.

Mon bon Charles,

Je t'écris donc pour te souhaiter ma fête. Je te la souhaite *bonne et heureuse*, et je prie

(1) Ce travail « souverain » fut fait dans l'admirable livre intitulé : *Les Sophistes et la Critique.*

Dieu de te rendre une tête proportionnée à ton cœur, *eadem mensura.*

Ta chère et aimable invitation m'a ébranlé jusqu'au fond de l'âme, Adolphe aura pu te le dire. Écris donc au P. Gratry, et décide-le à venir avec moi à Tours, car il m'oppose la promesse que je lui ai faite (affirme-t-il) de ne pas l'abandonner d'un mois entier, et il a voulu immédiatement repartir pour le Perray d'où je t'écris cette lettre.

Je tâche de me reposer un peu, ce à quoi je n'arrive pas très bien. Je suis fatigué, je tousse, je bois de l'*eau-bonne;* mais c'est surtout le moral qui aurait profité d'une retraite dans la grave et austère communauté dont tu es en ce moment le supérieur.

En attendant, *rien pour la Pologne.* T'y accoutumes-tu? — Moi, non! J'en ai des rages, des larmes, des réveils la nuit, des furies! Allons-nous être condamnés à avoir dévoré ce spectacle sans bouger? C'est le dernier degré de la honte, et l'abdication de tout honneur. La réponse russe est maintenant connue. Elle est une insulte à la France et à l'Angleterre. Cependant l'Angleterre semble rester froide et se refuser à la guerre. Que ferons-nous? C'est dans l'hypothèse de la paix maintenue, un déshonneur à faire

trembler. J'aurais bien besoin de causer de tout ceci avec toi, et d'autres choses plus intimes, je ne puis dire plus chères.

Adieu; je t'embrasse, et suis sûr de tes sentiments comme des miens.

Bernarde, ad quid venisti?

Stors, 5 août 1863.

Cher bon ami,

J'ai appris hier par ton frère avec qui j'ai dîné à la Saint-Dominique des Carmes, que tu avais été souffrant d'un retour de ta maladie de gorge; écris-moi bien vite un petit mot à ton sujet. Je veux espérer encore que tu en seras quitte pour l'ennui de quelques jours de précaution.

Je ne suis pas très brillant non plus sous le rapport de la santé. Je ne puis me *rattraper* cette année; la fatigue persiste. J'ai été forcé de renoncer au discours du 15 août à Notre-Dame que je devais prêcher, et c'est ton frère Adolphe qui en est chargé. Je ne regrette pas d'autre part de le voir prêcher devant l'Archevêque et le Chapitre, dans une

circonstance solennelle. Cher ami, je suis bien pressé d'avoir de tes nouvelles. Écris-moi à Paris où je serai samedi. Je crois que j'irai passer le mois de septembre en Bretagne; j'ai besoin d'un changement d'air et d'un repos sérieux.

J'espère qu'à mon retour Dieu nous donnera quelques bons jours de conversation. Dis aussi à Adolphe toute la joie que j'aurais à me retrouver auprès de lui. Je ne sais comment il se fait que la destinée nous a séparés depuis longtemps. J'y pense souvent et avec peine, car beaucoup de mes meilleurs souvenirs sont inséparables de sa personne et de sa présence. Ai-je eu des torts dans cette séparation? Cela est bien possible. J'ai été si arraché à moi-même, et si absent de ma propre vie depuis deux ans, que je crois avoir fait, sans m'en apercevoir, une foule de misères. Cependant je sens bien que le cœur n'a pas bronché. Dis-le-lui, cher ami.

En toi, Charles, cher petit Charles du collège, de l'École de droit et du 1er novembre 1853! Que devenons-nous? *Bernarde, ad quid venisti?*

Oui, tu as bien raison!

Adieu. Je t'embrasse, et je t'aime comme un véritable frère.

C'est défini par le Concile de Trente.

Kéransker, 8 septembre 1863.

Cher ami,

Sais-tu qu'il ne fait pas chaud ni sec tous les jours en Bretagne? Je crains pour vous que la Normandie ne s'en ressente. Fais-moi d'abord le plaisir de présenter mes respects très affectueux à ta bonne mère et d'embrasser ton frère sur les deux joues, si comme je l'espère, il en a maintenant sur la figure. Moi, je suis un peu enrhumé; mais je vois des gens qui le sont encore bien davantage, et cela me réhabilite à mes propres yeux. Je suis chez d'admirables personnes d'une piété exemplaire, d'une vie sainte qui me feraient douter de l'infériorité de l'état de mariage. Heureusement, c'est défini par le Concile de Trente.

Comment allez-vous? Adolphe prend-il des bains de mer? Et ta tête? Cher ami, console-toi. Tu as plus d'esprit que tu n'en as jamais eu, et tu en auras plus longtemps que nous. Je suis sûr que tu feras de vieux os et beaucoup de bien avant de rentrer dans la terre

d'où tu es sorti. Dis-moi avec détail si tu souffres moins, si tu peux lire, si tu prêches, bien que ce dernier point soit clair pour moi, et que je sois prêt à parier que malgré tout tu as déjà fait deux sermons pour le moins.

Je t'embrasse tendrement.

La vraie sainte Vierge.

Saint-Ilan, 3 octobre 1863.

Mon cher ami,

Tu plaisantes vraiment quand tu me dis que je ne pense pas à toi. C'est bien la peine en vérité de ne pas dire une messe sans pousser des prières intérieures au *memento* des vivants du côté de Villers-sur-Mer (Calvados), et de fatiguer le bon Dieu en lui demandant de retravailler ta tête! Je t'assure, toute espèce de plaisanterie à part, que je vis de cœur avec toi, et que je déplore nos séparations.

Pauvre ami, ne t'afflige pas trop de l'insuccès de cette neuvaine. Je ne fus pas plus heureux, tu dois t'en souvenir, lorsque, cédant aux sollicitations et aux instances de M. X.,

j'allai, malgré la rigueur de l'hiver, chercher à Tours une guérison miraculeuse qu'il ne plaisait évidemment pas au bon Dieu de m'accorder.

Crois-moi, la vraie sainte Vierge est celle qui nous veut souffrants, arrêtés dans nos projets, sacrifiés dans nos goûts et nos désirs. Je l'éprouve en ce moment; je souffre des bronches, je tousse, j'ai de la peine à travailler, et je vais recommencer mon rude travail de Paris avec des éléments très imparfaits. Il ne s'agit donc pas de rêver *une belle carrière,* telle que me l'annonçait autrefois mon perruquier; mais tout simplement de traîner ma petite charrette tant bien que mal, avec peine, avec inquiétude, et avec perpétuel effort et sacrifice; c'est là ce que Dieu veut de nous. Cher ami, ne nous plaignons pas trop; ces détresses mêmes entrent dans le bien que nous devons faire aux âmes. Comme on parle autrement de Dieu quand on a entendu nettement d'abord en soi-même la réponse de son propre néant : *responsum mortis!* Les gens sûrs d'eux-mêmes sont peu enviables dans leur façon de parler des choses de l'âme. C'était la grâce particulière du saint P. de Ravignan; on sentait en lui une perpétuelle résurrection. Cet homme

sortait toujours du tombeau pour vous annoncer et vous donner la vie; c'est la force des forces dans l'ordre des choses morales.

Ne regrette donc pas d'une manière excessive ton état d'infirmité. Travaille à travers tout cela, puisque tu le peux maintenant dans une certaine mesure, et sois assuré que le progrès de ton âme s'opère par le combat, la souffrance et l'inaction même.

Nous aurons bien à causer au retour. Nous avions dit de bonnes choses graves avant de nous quitter, nous les reprendrons.

Embrasse tendrement Adolphe que je nomme chaque matin à la messe avec toi. Dis aussi mes bien affectueux respects à votre bonne mère. Enfin, cher petit, embrasse-toi toi-même dans ta glace, de ma part, et crois que je t'aime bien profondément.

Un article périlleux.

Paris, 10 novembre 1863.

Je te remercie de tout mon cœur, mon bon ami, de la lettre que tu m'as écrite, et du très tendre intérêt qu'elle me manifeste. J'avais prévenu ton désir, en faisant tirer en épreuve quatre exemplaires de l'*article périlleux*.

L'un sera donné à l'évêque de..., l'autre à M. X., de Saint-Sulpice; le troisième, à l'abbé M., et je vous enverrai le quatrième. Il me semble qu'après cela je serai tranquille, au moins du côté de la conscience, ce qui est important.

Je suis demeuré, moi aussi, autant que possible dans la région des faits; mais là même il y a, je le sais, de très grands risques à courir. J'ai foi dans la Providence; et quand il m'apparaît tout à coup que je compromets par cette publication la suite de *ma carrière*, puisque c'est ainsi qu'on parle, je me dis que Dieu m'a fait prêtre pour la propagation de ces idées qui seront le salut de l'Eglise, et non pour me ménager un avenir brillant. Je sais que cela ne me donne nullement le droit d'être prématuré, hâtif, imprudent sur ces graves matières; mais en vérité je ne crois pas l'être, et j'espère avoir gardé une modération dont les âmes de bonne foi pourront tirer un profit sérieux pour la paix.

Adieu. As-tu lu la première partie de l'article dans la *Revue d'économie chrétienne* (1)? Je n'ai recueilli jusqu'à ce moment

(1) Cet article, intitulé : *Du gouvernement spirituel dans l'Eglise catholique,* forme le chapitre septième des *Entretiens sur l'Eglise catholique.*

que des encouragements. Si tu as entendu parler dans un autre sens, dis-le-moi. Je ne cherche que de bonnes et justes critiques.

Adieu encore, merci encore; je t'embrasse, et je t'aime tendrement.

Nomination de titulaire à la Sorbonne.

Paris, 21 décembre 1863.

Cher bon ami, et petit Charles aimé, je t'embrasse de cœur et te remercie de ta charmante et affectueuse lettre à laquelle je réponds, bien entendu, trop tard.

As-tu prié pour un pauvre professeur de Sorbonne qui ne parvient pas à achever son livre, tremble à l'ouverture de son cours, qui a lieu après-demain, et n'est pas plus fier au dedans qu'au dehors?

Ce que tu me dis de ta prédication me fait envie. Je t'ai toujours répété que, de nous tous, ce serait toi qui ferais le plus de bien, et tu commences à le voir. Il me semble que l'épreuve que tu fais en ce moment te sera bonne de toutes manières, puisqu'elle te rassurera dans le choix d'un genre où tu hésitais quand tu es parti. Je prie le bon Dieu de te bénir et de te soutenir dans ton ouvrage.

Je viens de voir Adolphe qui va bien; il revient de Tours et n'a pas été fatigué de sa retraite. Si j'avais su que mon malheureux livre tardât si longtemps, je serais allé à Tours avec ton frère, et j'aurais suivi ses instructions dont j'aurais tâché de profiter.

Je viens aussi, et à l'instant même, d'apprendre ma nomination de titulaire à la Sorbonne. C'est une grosse affaire à cause de l'*inamovibilité*, chose toujours favorable, quand on a la tête un peu vive. Je t'en fais part à toi le premier, avec grand plaisir. A propos de titulaire, quand tu verras X., demande-lui auquel des deux *mémento* il faut désormais le ranger? Je m'y perds, et pour plus de sûreté, je le mets avec les morts, afin que s'il est dans le purgatoire, mes prières servent du moins à l'en faire sortir le plus tôt possible. Embrasse-le tendrement.

J'espère que tu vas faire un beau sermon pour Noël. J'ai toujours rêvé cela, de prêcher à la suite d'un avent, devant un grand auditoire, le sermon de Noël!

Cher ami, bon courage! et reviens-nous bientôt, content, avec des fruits de bénédiction.

Je t'aime et t'embrasse tendrement.

ANNÉE 1864

La délivrance de la mort.

Tours, 27 janvier 1864.

Cher et excellent ami,

Je t'embrasse tendrement. Me voici *scolastique* à l'Oratoire de Tours. J'ai trouvé cette chère maison admirablement bien montée et conduite; j'ai une envie furieuse d'y rester tout à fait, de dire adieu à la Sorbonne, et d'obtenir du P. Lescœur une chaire de *civilisation générale,* qui me semble manquer dans l'enseignement du scolasticat. Hélas! je ris, et je n'en ai pas envie. Si je savais qu'il y eût là la paix, la force, la sécurité dans le bien et la volonté de Dieu, je me sens capable de tout laisser en ce moment pour ces inestimables grands biens. Mais est-ce la volonté de Dieu? J'en doute. Je me sens lié par des

devoirs plus encore que par des attraits, et destiné sans doute à souffrir intérieurement pour le service des autres.

Cher ami, la vie devient de plus en plus grave, quelquefois lourde, et telle qu'il faut beaucoup de foi et de vertu pour la porter. Je ne me pose nullement en victime, et cependant je ne me connais pas un jour depuis plus de deux ans où la mort ne m'ait apparu comme une délivrance et une amie. Je voudrais au moins tenir à la vie à cause de nos devoirs et du bien à faire aux hommes pour Dieu, mais je ne suis pas assez bon pour trouver là une force absolue. Prions l'un pour l'autre, je le fais pour toi, et je t'embrasse, ainsi que ton bon frère, très tendrement.

Commissions pour N.-D. de Fourvière

Paris, 11 mars 1864.

Mon bon Charles,

Je viens d'avoir la grippe, mais la vraie, avec fièvre, au lit et à la chambre pendant huit jours. Interruption de cours. de prédication, etc. Pour me remettre, je viens de

prêcher aujourd'hui à Notre-Dame pour l'exposition des reliques. Je suis brisé de fatigue. Heureusement que notre maître est bon, et sait reconnaître la peine de ses serviteurs.

Tu m'as écrit, cher ami, une bonne et affectueuse lettre qui m'a fait le plus grand plaisir. Je te vois, supportant ce grand travail sans trop d'aggravation de tes souffrances. Il y a là, ce me semble, une espérance sérieuse de guérison pour l'avenir. J'ai appris avec joie les succès persistants de l'ami Heinrich (1). Dis-lui que nous aussi, ne lui en déplaise, nous aurions pu, l'occasion s'y prêtant, avoir, à son exemple, des succès auprès des dames. Mais la Sorbonne est inhospitalière à cet égard, et j'ai été l'un des plus décidés dans le sens du *statu quo* à propos des dernières délibérations soulevées à ce sujet. Le P. Gratry ouvrira prochainement son cours dans l'amphithéâtre ordinaire de la Faculté, qui, je le déplore, sera trop petit.

Fais-tu des conversions? feras-tu *gagner des Pâques?* C'est l'important. Je voudrais bien obtenir aussi des résultats sérieux à Sainte-Barbe; mais c'est un terrain difficile,

(1) Doyen de la Faculté des lettres de Lyon, mort en mai 1887.

surtout à cause du monde dans lequel rentrent constamment ces jeunes gens, monde qui n'a presque plus de lien extérieur avec l'Église. J'éprouve que c'est là une très grande difficulté pour nous. Nous avons à faire à un monde qui est chrétien en une foule de points sans le savoir, ce qui fait que la première évidence de la nécessité d'une conversion lui échappe, et qui en même temps est entièrement étranger à l'Église. Prions l'un pour l'autre. Je te charge de mes tendres commissions pour Notre-Dame de Fourvière. C'est la patronne de mon enfance, et bien des promesses ont été déposées *sub umbra alarum suarum.*

Adieu, je t'embrasse bien tendrement et désire ton retour. Ton ami *usque ad cineres.*

Bonne fête de Pâques.

Paris, Samedi saint, 26 mars 1864.

Cher ami,

Bonne fête de Pâques; je t'embrasse tendrement en ce grand souvenir. J'espère que tu n'es pas mort, ni même trop abîmé. Pour moi, je commence à en avoir ma suffi-

sance, n'ayant pas eu, je crois, un quart d'heure qui m'appartînt cette semaine.

J'ai lu avec bonheur ton discours sur la Pologne : chaleur, enthousiasme, conviction profonde et nettement affirmée, par conséquent partagée, tout cela y est. Je te ferai des critiques générales sur le genre du style, quand tu seras revenu; mais au détail, je n'aurais rien changé. Une autre fois cependant, cher ami, arrange-toi mieux, et envoie-moi directement ce que tu veux que je corrige. Il ne faut n'avoir qu'un correcteur (quand on veut en avoir un), et je me permets de te donner l'exemple du P. Lacordaire, qui, comptant sur ma sincérité éprouvée, daignait m'envoyer directement ses écrits. Autrement, avis différents, pertes de temps, et, comme il est arrivé ici, confusion absolue et empêchement total.

Ta bonne mère fait la brave et dit qu'elle se passe bien de vous, mais au fond je n'en crois rien.

J'ai su par Heinrich tes succès très réels à Saint-Dizier. Dieu soit loué! Convertis le monde, cher ami, car il en a, pour ainsi dire, plus besoin qu'à l'ordinaire.

Adieu, je t'embrasse tendrement *in Pascha Domini.*

Un ami des derniers jours.

Les Eaux-Bonnes, 18 juillet 1864.

Mon bon Charles,

Je te remercie très tendrement de la lettre que tu m'as écrite à l'occasion de ma fête. J'ai bien reconnu là ton cœur d'ami, et je t'assure que je l'ai reconnu avec bonheur.

Je vais déjà mieux, je tousse moins, les forces reviennent, enfin je crois que je vais me relever encore une fois; mais il faudra évidemment beaucoup de précautions.

Je suis ravi du P. de la Bastie (1). Nous ne causons guère qu'à nous deux ici. Je suis charmé de la sincérité de son caractère, de la profondeur de son âme et de l'originalité

(1) Prêtre de l'Oratoire, mort le 10 avril 1866, à l'âge de vingt-neuf ans. Voici ce qu'il écrivait à son tour au sujet d'Henri Perreyve : « Nous avons les mêmes goûts, les mêmes impressions, et cela dans le dernier détail. Ce qui enthousiasme l'un enthousiasme l'autre; nos admirations, nos indignations sont les mêmes. C'est une nature très noble, très aimante, très fière, très délicate, et un cœur que fait battre tout ce qui est grand et beau. » (*Notice sur le P. de la Bastie,* par le P. Largent, de l'Oratoire, p. 88. Paris, Charles Douniol, 1868.)

de son esprit. Il n'y a pas un atome de banalité dans toute sa personne. Il m'a fallu peu de temps pour m'apercevoir qu'il est bien meilleur que moi, et tout ce que je désire, c'est de ne pas le mal édifier. Vraiment je bénis Dieu de cette société inattendue et très douce.

Je veux savoir plus amplement de tes nouvelles. J'ai été bien heureux de lire dans le *Journal des Débats* l'hommage rendu par M. Saint-Marc Girardin à ton discours sur la Pologne, et je crois que cela ne peut que t'engager en effet à défendre plus spécialement cette grande cause. Il est vrai que les paroles qu'il a citées de toi sont fort belles, et je suis ravi du bon effet qu'elles ont dû faire, mises ainsi en péroraison de tout son propre travail.

Adieu, je t'embrasse très tendrement, cher bon ami.

Bonheur de travailler pour Dieu.

Pau, 22 décembre 1864.

Bonjour, cher ami, je t'envoie mille tendresses, mais pas une nouvelle, à moins que tu ne veuilles savoir les cancans de la

bonne ville de Pau. Je ne vais pas mal, et il me semble que ce séjour peut m'être vraiment profitable. Le P. de la Bastie m'écrit qu'il vient, ce qui me charme. Je vais tâcher de le loger près de notre demeure. Cette arrivée changera beaucoup l'atmosphère morale de mon exil. Dans le trou où je vis, je ne sais rien. S'il était question de mon livre dans quelque recueil, envoie-moi l'article; agréable ou non, il faut que je le connaisse.

Comment trouves-tu la lettre du cardinal Antonelli sur la guerre d'Amérique, lettre dans laquelle on ne trouve *pas un mot* sur l'esclavage?

Adieu. Travaille avec courage, avec joie et avec humilité, car c'est un grand bonheur que de pouvoir le faire.

Prie pour moi aux fêtes de Noël; tu sais que j'ai toujours eu cette dévotion.

Demande à Dieu de me rendre la santé, *si tel est l'intérêt de sa gloire,* car jamais je ne l'ai demandé qu'à cette condition. Obtiens-moi ces grandes vertus d'humilité, de détachement, de courage, d'amour de Dieu et des hommes, qui, seules, font les saints prêtres, lesquels seuls à leur tour font du bien et honorent la cause de Dieu. Mon bon Charles, je t'embrasse tendrement.

ANNÉE 1865

Responsum mortis.

Pau, 30 janvier 1865.

Bien cher ami,

Je t'envoie un texte que tu connais aussi bien que moi, mais que je copie en entier, comme ayant été pour mon âme, souvent, une recette de force, de consolation et de salut vraiment *extraordinaire*. Il faut, si l'on veut s'en servir, en méditer profondément chaque mot :

Non volumus ignorare vos, fratres, de tribulatione nostra, quæ facta est in Asiâ, quoniam supra modum gravati sumus, supra virtutem, ita ut tæderet nos etiam vivere. Sed ipsi in nobismetipsis responsum mortis habuimus, ut non simus fidentes in nobis, sed in

Deo qui suscitat mortuos, qui de tantis periculis nos eripiet (1).

Je sais que chacun doit puiser librement sa vie dans l'Écriture sainte, et que ce qui sauve l'un ne semble pas écrit aussi spécialement pour l'autre. Quant à moi, j'ai trouvé en plusieurs et diverses circonstances de ma vie un tel secours dans ces paroles de saint Paul, que je ne puis m'empêcher de te les adresser en ce moment.

Je ne sais si l'on a jamais sondé plus profondément l'abîme de la faiblesse d'un cœur d'homme et l'abîme du secours sauveur du cœur de Dieu. Qu'est-ce donc que tout cela veut dire, cher bon ami? Que tu traverses, par la volonté de Dieu, une région désolée, parce que ton âme ne doit pas rester dans la médiocrité, mais devenir *très sainte*. Il est probable en outre que ton profit sacerdotal personnel n'est pas le seul but de Dieu

(1) « Je désire, mes frères, que vous n'ignoriez pas l'affliction qui nous est survenue en Asie; parce qu'elle a été au-dessus de nos forces, jusqu'à nous donner le dégoût de la vie. Mais si nous avons reçu en nous-mêmes cette réponse de mort, c'est afin que nous ne mettions point notre confiance en nous, mais en Dieu qui ressuscite les morts, qui nous a délivrés d'un si grand péril, et nous en tire encore et nous délivrera, comme nous l'espérons de lui. » (2, Cor., I, 8 à 11.)

dans cette grande affaire. Tu as reçu le don de la parole, et tu prêches beaucoup en province. Tu prêcheras peut-être bientôt des retraites ecclésiastiques; tu confesseras et tu dois confesser déjà beaucoup de prêtres. Je crois que Dieu prépare dans ton épreuve actuelle le salut de pauvres prêtres, de pauvres cœurs désolés, auxquels tu parleras au nom de Dieu avec un accent que tu n'aurais jamais connu, si tu n'avais passé par ces horreurs du doute et presque du regret. Tu sauras compatir, là où un autre aurait peur. Tu ne blâmeras pas rudement, tu embrasseras le malade, et tu lui diras : « Mon ami, croyez-moi, on sort de l'enfer où vous êtes, car je l'ai traversé. » Or, mon ami, rien, rien et rien ne remplace cette parole auprès d'une pauvre âme. Tu le sais mieux que moi. C'est tout le mystère de la Rédemption : *non habemus pontificem qui non possit compati... tentatus autem per omnia, et* surtout, *responsum mortis habuimus ut non simus fidentes in nobis, sed in Deo qui suscitat mortuos.*

Encore une fois, cher et bien cher ami, vois donc dans ta détresse actuelle la préparation de tes plus grandes joies sacerdotales. Tout s'enfante dans la peine en ce pauvre

monde. Les mères pleurent et souffrent jusqu'à la mort pour mettre au monde un petit enfant; il y a de même l'enfantement sacerdotal. Il se compose de beaucoup de fatigues et de douleurs. Celles de l'apostolat sont plus douces. S'il n'y avait qu'elles, il faudrait nous dire trop heureux. Pour moi, je ne suis jamais descendu de chaire, haletant, brisé, couvert de sueur, étouffé, ne pouvant plus dire un mot, sans m'enfermer dès que je puis et sans me jeter à genoux pour remercier Dieu...

Le livre de la Pologne.

Pau, 6 mars 1865

Mon bon Charles,

Je voudrais pouvoir t'écrire autant que je pense à toi, et ce serait jusqu'à t'importuner.

J'avais voulu t'écrire d'avance, avant ton arrivée à la Rochelle, et être le premier à te *recevoir*. J'ai craint que ma lettre ne s'égarât dans cet évêché, toi n'étant pas encore venu. Dis-moi ton installation. J'ai souvent éprouvé des tristesses dans les installations nouvelles

au milieu de toutes ces choses inconnues et qui ne vous connaissent pas. Peut-être as-tu l'âme mieux trempée. Je me rappelle cependant que c'était une des *faiblesses* du P. Lacordaire. Je l'ai souvent vu, lorsque nous faisions quelques petits voyages autour de Sorèze, être mélancolique dans les premiers jours d'une arrivée. Quand nous nous installâmes, à Rennes-les-Bains, pays affreux, perdu je ne sais où, dans de la craie et de la poussière, sur la frontière d'Espagne, nous fûmes saisis l'un et l'autre, les premiers jours, d'une espèce de tristesse furieuse dont nous ne pûmes nous empêcher de rire quand elle se fut un peu apaisée.

Tu as dû commencer déjà tes prédications. Parle-moi des conditions dans lesquelles tu te trouves. L'Évêque est-il aimable dans l'intimité? Je te charge très spécialement de lui offrir mes respects les plus dévoués. Il m'a fait l'honneur de m'envoyer son mandement de Carême; je te prie de l'en remercier. Je profite toujours beaucoup de ce qu'il écrit.

Je sais par Adolphe que tu as été content de mon article au *Correspondant*. J'ai reçu à cet égard une foule d'adhésions et de félicitations. Je vois avec joie combien cette grande cause de la Pologne est encore dans

les cœurs. Mon livre s'imprime, et sera prêt dans trois semaines au plus. J'ai été très aidé par les Polonais eux-mêmes qui m'ont donné des renseignements et m'ont indiqué les conseils dont ils avaient besoin.

J'ai reçu hier une lettre d'Eugène. Je pense que tu l'as vu à Paris. Quelle dispersion! et comme on s'imagine peu les réalités de la vie quand on est jeune! J'espère, cher ami, que tu es un peu mieux, et que ce grand ouvrage te distrait au moins de toi-même. Je comprends parfaitement cependant ce que tu me dis d'un besoin de repos absolu, cela peut être excellent. J'ai fait cela ici, et j'y ai retrouvé la paix, le goût des choses, l'intérêt à la vie; que sais-je? Je voudrais que cette année nous pussions aller passer quelques jours à la campagne; il faudrait causer à fond, et sans fond, sur tout cela. Il est, je l'avoue, bien difficile d'aborder certains sujets par lettre, et d'y être absolument sincère. On le veut, mais on est arrêté malgré soi; il faut la causerie intime. Crois bien que je la désire avec toi de tout mon cœur, cher ami. Je reviendrai à Paris vers Pâques, nous nous verrons bientôt après, et Dieu sait tout ce que nous aurons à dire.

Adieu, courage! Prions l'un pour l'autre.

Oublie-toi, et pense beaucoup aux âmes, à ces belles pauvres âmes si tristes, si trompées, si faibles, si attirées vers le bonheur et si souffrantes! Quel honneur que d'être appelé à ce métier d'instructeur et de consolateur des âmes!

Je t'embrasse bien tendrement.

Mgr Landriot, évêque de la Rochelle.

Paris, 29 mars 1865.

Mon cher ami,

Tu dois avoir froid en prêchant dans une grande cathédrale de province par l'hiver qui court. J'espère que ton auditoire est tout échauffé par ta parole, mais c'est de toi que vient la dépense de calorique. Prends garde aux maux de gorge, angines, et autres ennuis que tu as connus plusieurs fois déjà en prêchant. Es-tu d'ailleurs content, cher ami? Il me semble que Mgr Landriot doit être agréable à voir de près; il paraît doux et intelligent, sans parler de son grand savoir. Supplie-le, comme je l'avais fait, de nous laisser une espèce de *thesaurus patrum,* où sous des titres comme ceux-ci : *progrès, tolé-*

rance, douceur dans la controverse, prière, etc., il nous donnerait les textes réunis par sa science et sa patience patriotiques, une espèce de gros dictionnaire Bouillet, très accessible aux ignorants. Ce serait un chef-d'œuvre, et d'une utilité admirable dans l'Eglise.

Je ne sais si tu as à la Rochelle un temps un peu supportable, mais j'entends de toutes parts des plaintes désolées, de Paris surtout, et ici même nous avons une température désagréable. Je pense cependant à mon retour. Je serai à Paris pour Pâques, et j'espère t'y voir peu de jours après. Je vais bien. Il y a une amélioration très sensible amenée par le repos dont j'avais surtout besoin; ici je l'ai eu complet.

Je pense bien au moyen de passer un peu de temps ensemble quelque part, au retour, de telle sorte, cher ami, que nous puissions causer tout à l'aise, et des choses sur lesquelles il est difficile d'écrire; il faudra combiner quelque expédition. Au reste, je vais être repris assez vite par le démon des voyages, car ce qu'il y a d'étrange, c'est que je compte retraverser la France au bout de deux mois et revenir aux Eaux-Bonnes. Quel solennel ennui!

Parle-moi un peu de toi, cher ami. Es-tu mieux? Pour moi, je m'étonne presque de retrouver la *gaieté,* bonne vieille chose que j'avais trop oubliée, et que je suis déterminé à ne plus abandonner facilement. J'éprouve combien elle est bonne et saine à l'âme.

Le bon abbé de la Bastie est un peu plus souffrant, et retarde à cause de cela son départ. Nous avons bien joui de notre grande similitude d'idées, d'impressions et de désirs. Il est difficile, je crois, de trouver une plus grande conformité d'esprit que la nôtre dans une plus grande diversité de nature.

Adieu, cher petit Charles. Fais de bons exordes et de chaleureuses péroraisons. Le centre a moins d'ornements, c'est convenu. Prie pour ton vieil ami, et compte sur son affection d'enfance.

Dernière maladie.

Paris, Vendredi saint 1865.

Mon bon Charles,

Je ne suis pas revenu seul à Paris, mais en bonne et fidèle compagnie d'une dysenterie

que le climat méridional m'a donnée. Je suis donc au lit. N'importe, cher ami, et bien que cette vilaine maladie abatte un homme jusqu'à en faire un je ne sais quoi qui n'a plus de nom dans aucune langue, je conserve assez de moral d'abord pour espérer d'en réchapper; puis pour me réjouir de l'idée d'aller bientôt à la campagne (à Epinay) où mes parents ont loué une jolie maison; enfin pour espérer de t'y voir bientôt passer quelques jours avec nous.

Nous avons grand besoin de causer à fond. Je le désire, et je crois que ce sera un bien pour nos deux âmes. Nous avons reçu de Dieu des grâces diverses qu'il nous sera bon de mettre en commun. Enfin nous avons besoin de vivre un peu l'un près de l'autre.

Je suis en ce moment chez mes parents; ils ont voulu me prendre pour me soigner, et au fait, je m'en trouve bien. Il est probable que je ne serai guère sorti de la chambre quand tu reviendras, car mon mal date de deux mois, et offre maintenant un certain degré de résistance maligne. La même chose m'est arrivée en 1857, après un séjour d'un hiver à Rome. Décidément je dois me défier des climats méridionaux.

A bientôt, cher ami, pardonne-moi ce

mot griffonné de mon lit. Je prie Dieu de bénir tes fatigues, et je t'embrasse tendrement.

Dernière lettre.

Epinay, 20 mai 1865.

Cher bon ami,

J'ai regretté de ne pas te voir jeudi; mais je l'ai regretté bien davantage encore quand j'ai su la cause de ton absence.

Aie la bonté de m'écrire en deux mots comment se trouve notre cher Adolphe pour lequel tu sembles craindre une maladie véritable, et dis-lui toute la part que je prends à sa contrariété, si les choses vont jusqu'à gêner ou compromettre son discours de Montmorency (1).

C'est là où l'on voudrait avoir deux bons poumons blindés, pour vous donner un coup de main et vous tirer d'affaire.

Ici rien de nouveau, même état; peut-être un peu meilleur. Je te remercie bien de tes

(1) Le discours du service annuel pour les Polonais morts en exil.

prières pendant cette neuvaine à laquelle je m'unis de tout mon cœur; mais remettons tout à la volonté de Dieu.

J'attends donc un petit mot de toi, et si les choses vont bien, je t'attends bientôt toi-même. Je t'embrasse ainsi qu'Adolphe.

A toi, de cœur bien tendre.

FIN

